

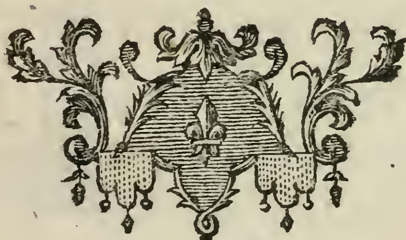

J. GEOFFREY ASPIN
LITTLE SUTTON
CHESHIRE ENGLAND



ANNALES GALANTES DE LA COUR DE HENRI SECOND.

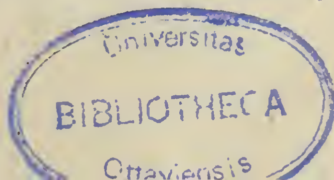
Par Mademoiselle DE *LUSSAN.*

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez JACQUE DESBORDES, près le Comptoir de Cologne.

M. DCC. XLIX.







ANNALES GALANTES DE LA COUR DE HENRI SECOND.



E Regne de François I. avoit été celui de l'amour & de la galanterie. Sa longue maladie les avoit fait languir ; mais ils ne tarderent pas à reprendre leurs droits après la mort de ce

Prince. Le peuple, les Grands pleurerent & ſe conſolerent preſqu'en même tems. L'intérêt, l'ambition, la politique, l'ardeur de ſe détruire réciproquement & de s'élever, tout concourut à calmer la douleur qu'on devoit reſſentir de la perte d'un Roi plus grand encore par les qualités éminentes de ſon ame, que par l'éclat de ſa Couronne.

L'affliction d'un héritier peut être vive, cependant quelque bon que ſoit ſon cœur, elle ne ſçauroit être bien longue. Henri Second pleura ſincérement la mort d'un pere qu'il aimoit, mais

il lui laiſſoit un Royaume ; ainſi on vit bientôt ſur le viſage de ce Prince la ſérenité annoncer que ſon ame commençoit à être aſſez tranquille pour voir ſans peine le retour des plaiſirs.

Diane de Poitiers, Ducheſſe de Valentinois, avoit intérêt à les voir promptement revivre ; c'étoit par eux & par ſon art à les varier, qu'elle eſpéroit de retenir le jeune Henri, à qui elle avoit ſçû plaire, lorſqu'il étoit Dauphin. Son nouveau titre de Roi, vingt ans qu'elle avoit de plus que ce Prince, & les projets ambitieux des femmes aimables de la Cour,

en la faiſant trembler, lui firent redoubler ſes attentions & ſes ſoins, pour conſerver un cœur expoſé à de continuelles attaques.

Robert de Dreux, Marquis de Morainville, iſſu de Louis le Gros par Robert, cinquiéme fils de ce Roi, fut accablé de la plus vive douleur en apprenant à Breſtot en Normandie la mort de François Premier. Ce Prince l'honoroit de ſon eſtime & de ſon amitié: il ſentoit cette perte, non pour lui, mais pour Jean de Dreux, ſon fils unique & digne objet de ſa tendreſſe.

Le Comte de Dreux avoit alors vingt-deux ans: il étoit

un des hommes de ſon ſiécle le plus accompli ; l'agrément de ſon eſprit & la fermeté de ſon ame, répondoient à la nobleſſe & aux graces de toute ſa perſonne. Avec ces heureux avantages, il avoit eu celui d'être élevé à la Cour de François Premier, par un pere doux, prudent & expérimenté.

Le Marquis de Morainville avoit envoyé ſon fils à dix-huit ans, faire ſes premieres armes ſous les ordres de Claude, Maréchal d'Annebaut, frere de la Comteſſe de Dreux, mere du Marquis de Morainville, & digne ſœur du Maréchal.

Le courage & l'activité, l'application, l'intelligence, & l'ardeur de Jean de Dreux, pour s'acquérir une réputation qui répondît au ſang dont il avoit l'honneur de ſortir, lui firent faire pendant quatre ans qu'il fut à la guerre, des actions hardies & remplies de valeur : François Premier auſſi grand Capitaine que grand Roi, avoit témoigné l'eſpérance qu'il concevoit du Comte de Dreux.

Dès que la paix fut faite, le Marquis de Morainville écrivit à ſon fils de ſe rendre à Breſtot en quittant l'armée. Il lui mandoit de venir rece-

voir les embraſſemens d'une grand'mere reſpectable, qui ne l'avoit pas vû depuis ſon enfance, & de deux ſœurs aimables qu'il trouveroit dignes de toute ſa tendreſſe.

Le Comte de Dreux flatté de l'eſpoir que Henri lui témoigneroit de l'eſtime, ſe ſentoit preſſé du déſir de ſe montrer à la Cour; mais cette impatience excitée par un mouvement d'amour-propre, excuſable dans une jeune ame ambitieuſe, céda aux ordres d'un pere.

La prudence étoit toujours le guide des actions du Marquis de Morainville: il penſoit à un grand établiſſement

pour ſon fils ; il agiſſoit en conſéquence de ce projet conçu depuis plus d'un an.

Mademoiſelle de Rochefort, petite-fille d'une ſœur de la Comteſſe de Dreux, étoit reſtée unique héritiere de tous les biens de ſa Maiſon à l'âge de douze ans. A quatorze, elle fut mariée au Comte de Créqui, & à vingt la mort le lui enleva.

La Comteſſe de Créqui, aimable & ſpirituelle, attentive aux décences qu'elle devoit à ſon état & à ſa jeuneſſe, prit d'abord le parti d'aller paſſer le tems de ſon deüil dans ſes terres. Pouvoit-elle ne pas agir avec ſageſſe?

Le Marquis de Morainville, ſon grand-oncle, la conſeilloit; & la Comteſſe de Créqui, remplie pour lui d'eſtime, d'amitié & de confiance, étoit docile.

Le Marquis de Morainville, avoit vû avec un regret vif Mademoiſelle de Rochefort devenir la Comteſſe de Créqui; il s'étoit flatté de l'unir avec le Comte de Dreux. Mais les oncles paternels de Mademoiſelle de Rochefort, liés par le ſang & par l'amitié avec le Comte de Créqui, la lui donnerent.

Les idées du Marquis de Morainville ſe réveillerent dès que la Comteſſe de Cré-

qui fut veuve. Sa conduite avec ſon mari, ſon caractere que ſix années & l'uſage du monde pris à la Cour, avoient heureuſement dévelopés, lui inſpiroient un déſir extrême de voir ſon fils poſſeſſeur d'une perſonne qui réuniſſoit en elle, la naiſſance, les grands biens, les charmes propres à toucher un cœur, & un eſprit capable de le fixer.

Madame de Créqui n'étoit pas une beauté parfaite, mais une taille réguliere, un air noble, une phiſionomie vive & brillante, des graces naturelles, de la fineſſe dans l'eſprit & une imagination délicate, la rendoient charmante.

Il étoit dangéreux de la blesser, ou de lui déplaire, sa vengeance étoit toujours prête, son esprit né railleur & malin, ne la lui refusoit jamais; il lui fournissoit toujours des traits ou plaisans ou picquans, qui au moins embarassoient ceux sur qui ils tomboient. Son ame étoit vertueuse, bienfaisante, élevée, son cœur étoit droit, capable d'être tendre, mais sans foiblesse.

Le séjour de la Comtesse de Créqui dans ses terres, où elle devoit encore rester six mois, avoit déterminé le Marquis de Morainville à appeller le Comte de Dreux

auprès de lui à Breſtot.

Ce pere ſage ne vouloit pas que l'amour mît un obſtacle à ſes vûes. Il craignoit les occaſions périlleuſes que la Cour de Henri auroit préſentées à ſon fils. C'étoit la Comteſſe de Créqui que le Marquis de Morainville vouloit qu'il vît avant toute autre. C'étoit de ſes charmes & de ſon eſprit dont il vouloit qu'il fût touché.

Dans ce deſſein, mais ſans le confier à ſon fils, ſouvent il l'entretenoit des avantages que la Comteſſe de Créqui tenoit de la nature : il lui vantoit ſa perſonne, ſon eſprit, ſurtout ſon caractere.

Il recevoit fréquemment de ſes Lettres, elles avoient l'agrément de ſa converſation; le feu de ſon imagination y brilloit; elle y faiſoit ſouvent des relations pleines de traits & de ſaillies ſur les uſages de la Province & ſur la politeſſe recherchée des Gentilshommes qui vouloient joüer le Courtiſan. Elle lui détailloit plaiſamment la vie qu'elle menoit, & le parti qu'elle tiroit des ridicules, pour convertir l'ennui en amuſement.

Chaque Lettre que le Marquis de Morainville recevoit, étoit une occaſion naturelle de faire ſentir à ſon fils tout

ce que valoit une jeune personne qui ajoûtoit à une figure aimable, un esprit délicat, avec une raison qui la rendoit aussi estimable que charmante.

La satisfaction du Marquis de Morainville étoit extrême, il se remercioit tous les jours d'avoir fait venir son fils à Brestot : il étoit charmé du peu d'empressement qu'il montroit pour aller à la Cour, y chercher une dissipation qui peut-être l'auroit peu disposé à prendre un engagement serieux.

Si le Comte de Dreux avoit causé des transports de joye à la Comtesse de Dreux, il les

avoit reſſentis de même. Il trouvoit en elle une tendreſſe de mere, des qualités admirables, & un eſprit orné par cet uſage du monde acquis à la Cour; elle avoit été favorite de la vertueuſe Claude, femme de François Premier.

La Comteſſe de Dreux, peu de tems après la mort de cette Princeſſe, avoit perdu ſon mari. Ces deux terribles coups arrivés preſque en même tems, l'avoient déterminée à ſe retirer dans la terre de Breſtot, qu'elle tenoit de ſon chef: elle prit ce parti avec d'autant plus de tranquilité, que ſon fils étoit marié, & avoit déja vû

naître le Comte de Dreux.

Auſſi ſimple que vertueuſe, la Comteſſe de Dreux, ſans être vaine des qualités eſſentielles & du vrai mérite qui l'avoient fait chérir de la feuë Reine, ſe ſentit capable d'élever avec ſuccès des Demoiſelles faites pour tenir un jour un rang à la Cour; ainſi elle demanda au Marquis de Morainville, dès qu'il fut veuf, deux filles que lui avoit laiſſées Charlotte de Montmorenci ſa femme. Le Marquis de Morainville, qui connoiſſoit la capacité de ſa mere, les lui avoit envoyées avec confiance. L'une & l'autre a-

voient répondu à ce qu'elle en espéroit.

Si le Comte de Dreux fut surpris de la beauté & des agrémens de ses sœurs, il le fut encore davantage de leur trouver cet air noble & aisé qu'il ne croyoit pas qu'on prît ailleurs qu'à la Cour. Elles étoient toutes deux régulierement belles ; mais Elisabeth de Dreux, née plus sérieuse, avoit un air de langueur, qui lui déroboit une partie de ces graces aimables & séduisantes, dont Eléonore de Morainville par sa vivacité étoit remplie.

De tout tems le Marquis de Morainville étoit lié de la

plus étroite amitié avec le Marquis de Vatteville, homme d'une des plus grandes naiſſances de la Province de Normandie ; il étoit voiſin de Breſtot , où le Marquis de Morainville avoit été élevé. Ils s'aimoient dès leur enfance.

Vatteville étoit ſinguliere-ment eſtimable , par la ſingularité d'un caractere doux & bruſque , compatiſſant & ferme , noble juſqu'à la magnificence dans les occaſions d'éclat , & économe dans toutes celles qui n'en exigeoient pas ; ſincere juſqu'à une franchiſe qui par un trop grand fonds de vérité

lui laiſſoit échaper quelque fois des traits un peu durs. Ce caractere le rendoit incapable de plier, plus encore de feindre, de montrer de l'eſtime à celui qu'il n'en croioit pas digne, d'acheter des honneurs aux dépens des baſſeſſes, de ramper pour s'élever, ne pouvant enfin ſe préter aux vices du tems. Avec ce caractere Vatteville étoit peu propre à être homme de Cour, auſſi étoit-il reſté dans ſa Province : il y vivoit en très grand Seigneur & il y étoit plus reſpecté qu'aimé.

Depuis quelques années il étoit veuf, il n'avoit qu'un

fils & une fille : son fils de même âge que Dreux, avoit servi avec lui dans la même armée ; ils étoient revenus ensemble en Normandie, il y apprirent qu'ils alloient devenir beaufreres.

Le séjour depuis six mois du Marquis de Morainville à Brestot, son intime liaison avec Vatteville & le caractere de Mademoiselle de Dreux, que Vatteville avoit senti propre à faire le bonheur d'un mari, tout avoit concouru à ce mariage, arrêté entre les deux familles qui attendoient avec impatience l'instant de cette union.

Dès que le Comte de

Dreux fut arrivé, ſon pere le mena chez le Marquis de Vatteville; il les garda ſeulement deux jours, & il les accompagna avec ſon fils à Breſtot.

Le jeune Vatteville paſſa promtement de l'admiration à l'amour; il ne fit pas la même impreſſion ſur Mademoiſelle de Dreux, elle convenoit avec ſa ſœur qu'il pouvoit plaire, mais elle murmuroit de lui être deſtinée.

Après quelques jours le Marquis de Vatteville & ſon fils quiterent Breſtot, pour y revenir faire changer de nom Mademoiſelle de Dreux. Tout

ſe préparoit avec magnificence pour ce mariage, lorſque le jeune Vatteville tomba malade, & ſi dangéreuſement qu'en peu de jours il ceſſa de vivre.

Que devint le Marquis de Morainville en apprenant le terrible coup dont le ſort frappoit ſon ami! Il courut à ſon ſecours. En quel état trouva-t'il ce malheureux pere! Pleurer avec les affligés, c'eſt les conſoler. La douleur du tendre Morainville le rendit encore plus cher & plus néceſſaire à Vatteville.

Lorſque ſon affliction commença à ſe modérer, il ſe

ſouvint qu'il avoit un frere qui lui faiſoit honneur à la Cour, Cadet ſans fortune, mais riche en vertus & en qualités propres à réuſſir; auſſi s'étoit-il avancé. Ce frere avoit un fils unique, il devenoit le chef de ſa Maiſon par la mort de celui de ſon oncle.

La vanité de ſoutenir ſon nom, peut-être plus que les entrailles de frere, réveilla les mouvemens du ſang, & fit former au Marquis de Vatteville le deſſein de donner ſa fille à ſon neveu, dès qu'elle ſeroit en âge d'être mariée. Ce projet conçû, il écrivit au Comte de Vatte-

ville ſon frere, il lui mandoit de rappeller ſon fils, qui en quittant l'armée avoit pris la route de l'Italie.

Tant que le fils de Vatteville avoit vêcu, il n'avoit pas penſé qu'il avoit un neveu eſtimé à la Cour & qui promettoit par un mérite reconnu, de jetter un nouvel éclat ſur ſa Maiſon: il ne l'avoit jamais vû, il étoit ſeulement inſtruit qu'avec une figure noble, il avoit toutes les qualités de ſon Pere, ornées par un eſprit aimable; ſes idées, ſans le connoître perſonnellement, flatoient alors l'amour propre de Vatteville, & lui inſpiroient pour ce neveu

neveu une amitié, qui en augmentant tous les jours, le consoloit insensiblement de la mort de son fils.

Tandis que le Marquis de Morainville étoit presque toujours chez le vieux Vatteville, surnom qu'on lui avoit donné pour le distinguer des trois autres ; Elisabeth indifférente pour le jeune Vatteville n'avoit pas eu besoin des consolations de la Comtesse de Dreux.

La Comtesse de Dreux avoit un Ecuyer digne de l'estime & de l'amitié dont elle l'honoroit. Ce Gentilhomme s'étoit appliqué toute sa vie au Dessein & à la

la Peinture. Son eſtime pour la femme de cet Ecuyer la lui fit choiſir avec confiance pour être la Gouvernante de ſes petites filles. Il ſuffit de dire , pour juſtifier ce choix , qu'elle étoit tendrement aimée de Meſdemoiſelles de Dreux ; toutes deux la regardoient comme une ſage & ſolide amie.

Tremonde deſſinoit parfaitement & peignoit bien , ſurtout le païſage & même le portrait : il ſe fit un plaiſir d'apprendre ce qu'il ſçavoit dans cet art à Eliſabeth & à Eléonore.

En arrivant à Breſtot , le Comte de Dreux fut ſurpris

de voir ſes deux ſœurs poſſeder un talent qu'elles avoient pouſſé aſſez loin : il s'étoit fait auſſi dans ſa jeuneſſe un plaiſir de cet amuſement, il s'y étoit même appliqué & peignoit aſſez bien. Son arrivée excita l'émulation, c'étoit à qui réuſſiroit le mieux ; Tremonde diſpenſoit le prix au pinceau qui s'étoit ſurpaſſé.

Le Comte ſurpris & flatté de la beauté, des graces & de l'eſprit naturel de ſes ſœurs, penſa à ajoûter à tant d'avantages ce qui pouvoit leur manquer. Il forma le deſſein de leur communiquer, à la faveur de quel-

ques inſtructions, une partie de l'éducation qu'il avoit euë, & que la Province ne leur avoit pas permis de recevoir. Il le dit à ſon pere : le ton de maître rebute, ajoûta-t'il, je le ſçais, mais les leçons ou les avis donnés par une perſonne chérie, ſont reçûs & écoutés avec plaiſir : nos converſations génerales où vous & moi jetterons des traits inſtructifs & curieux, leur feront même déſirer de ſçavoir ce que je ſouhaite qu'elles ſçachent.

Le Marquis de Morainville charmé de ce projet le dit à ſes filles : toutes deux flattées de l'attention de leur

frere lui en témoignérent leur vive reconnoissance, en lui promettant pour récompense de ses soins de la docilité & de l'application.

Dès ce moment le Comte de Dreux, presque toujours entre ses deux sœurs, leur donnoit des leçons avec autant de douceur que de patience. L'imagination vive & fine, les idées délicates & l'intelligence promte de Mademoiselle de Morainville, lui causoient toûjours une nouvelle surprise, & le charmoient tous les jours davantage. L'esprit de Mademoiselle de Dreux plus sérieuse, étoit lent à concevoir; mais

auſſi ce qu'elle avoit une fois compris, faiſoit dans ſa mémoire des traces nettes qui ne s'effaçoient plus ; & ce que Mademoiſelle de Morainville ſaiſiſſoit promtement, ſa vivacité le lui faiſoit ſouvent ou échaper, ou confondre.

Leur phiſionomie annonçoit le caractere different de leur genie ; l'une étoit vive & brillante, l'autre étoit froide & noble juſqu'à la fierté : elles avoient la taille également belle, mais Eléonore avoit un air libre & aiſé qui répandoit des graces dans la moindre de ſes actions.

Eliſabeth étoit alors dans ſa vingtiéme année, Eléonore touchoit à ſa dix-huitiéme. Elevées dans un Château où les plaiſirs & les amuſemens n'étoient guere de leur connoiſſance, elles enviſagerent comme une choſe auſſi agréable qu'elle ſeroit utile, les occupations où leur frere leur donnoit occaſion de ſe livrer.

Dans le deſſein de les diſtraire & de les délaſſer quelquefois d'une application trop ſoutenue, le Comte de Dreux imagina de leur apprendre à monter à cheval : cette propoſition les charma, ſurtout Mademoiſelle de

Morainville, elle aimoit passionément la chasse. En peu de tems elles devinrent deux bonnes cavalieres, & leur frere leur procuroit souvent ce plaisir.

La reconnoissance est un mouvement quelquefois à charge chez les personnes étrangeres qu'on a obligées; mais elle devient un sentiment voluptueux, quand elle s'unit à l'amitié fraternelle. L'amitié nourrit la reconnoissance, & la reconnoissance serre les nœuds de l'amitié.

Elisabeth & Eléonore faisoient cette douce expérience en faveur de leur frere;

elles n'étoient plus occupées que de lui & des obligations qu'elles lui avoient. C'étoit à qui le louëroit & à qui l'admireroit le plus. Mademoiſelle de Dreux vantoit avec complaiſance ſa taille, ſon port majeſtueux, ſes traits, ſa phiſionomie, ſon adreſſe à manier un cheval, & ſa grace à s'en ſervir.

Mademoiſelle de Morainville, quoique flattée de tous ces avantages dans ſon frere, n'en avoit pas longtems amuſé ſes yeux. Les qualités de ſon ame, l'agrément & la ſolidité de ſon eſprit, le charme de ſon entretien, ſon caractere noble

& droit, l'amitié enfin qu'il lui témoignoit, étoit tout ce qu'elle voyoit en lui, & tout ce qu'elle vantoit. Le Comte de Dreux de ſon côté ne pouvoit ſe laſſer d'admirer dans Eléonore tout ce qu'elle chériſſoit en lui.

Dès que Meſdemoiſelles de Dreux avoient eu aſſez de connoiſſance pour imaginer quelques amuſemens capables de remplir le vuide d'un ſéjour ennuyeux, elles s'étoient fait faire des habits de Bergere extrémement galans. Elles aimoient à planter une fleur, à l'arroſer, à la cultiver, à la voir croître, à la voir éclore, enfin à l'ad-

mirer dans ſa perfection. Habillées en Bergeres, ſouvent ces petits amuſemens les occupoient. Cet habit ſimple ajoûtoit encore à leur beauté.

Le Comte de Dreux auſſi charmé de cette imagination, que du plaiſir qu'elle procuroit à ſes ſœurs, ſe fit faire un habit dans le même goût.

Malgré les innocens plaiſirs que procuroit la chaſſe, & les ſoins qu'on prenoit des parterres de Breſtot, Meſdemoiſelles de Dreux trouvoient toujours le tems de donner quelques momens à la peinture & aux inſtruc-

tions de leur frere. Elles avoient chacune un cabinet, elles s'y retiroient ſouvent ou pour y travailler, ou pour y étudier.

Eléonore peignoit un jour dans le ſien, lorſque ſon frere y entra. Après l'avoir regardée aſſez long-tems avec attention, il lui dit : Ma ſœur, je veux avoir de ma main votre portrait dans une boëte. Je veux auſſi le vôtre de la mienne, repartit vivement Eléonore. Eh bien! reprit le Comte, commençons-les dès demain. Dès cette heure même, dit Mademoiſelle de Morainville : mettez-vous là, mon frere,

le jour eſt beau, vous êtes charmant aujourd'hui, jamais votre phiſionomie ne fut ſi riante, ni vos yeux ſi tendres, ne differons pas d'un moment.

J'ai entendu votre projet, dit Mademoiſelle de Dreux en entrant dans le cabinet, il faut l'exécuter, mais d'une maniere où notre amitié réciproque trouve également ſon compte. Peignons-nous réunis, mon frere au milieu de nous deux, nous aurons chacun la pareille boëte, nous peindrons mon frere, & mon frere nous peindra.

La propoſition acceptée, il fut queſtion du choix des

habillemens. Nous pouvons dans ce moment, ma ſœur, écouter un peu notre vanité, dit en ſouriant Eléonore. On nous a aſſurées que l'habit de Bergere nous ſied bien, vous me l'avez dit de moi, je vous l'ai dit de vous, mon frere y eſt charmant, je croi notre choix fait. Allez, mon frere, allez mettre votre habit, & revenez promtement, je me ſens en humeur de bien faire, je vais vous commencer, demain ce ſera le tour de ma ſœur, pour moi je me ſurpaſſerai.

Mademoiſelle de Morainville, après avoir reſté trois heures à faire ſon ébauche

avec une attention égale au désir qu'elle avoit de réussir, alla chercher Tremonde. Devinez, lui dit-elle, en lui présentant son petit morceau de velin. C'est Monsieur le Comte, repartit-il, il est déja ressemblant. Eh bien! mon cher Tremonde, donnez-moi des avis, reprit Eléonore, aidez-moi, même de votre pinceau, mais je vous en demande le secret, j'en veux avoir tout l'honneur. Tremonde lui promit d'ajoûter ce qui pourroit manquer au portrait, lorsqu'elle le croiroit fini : elle y donna tout le tems avec une application qui ne lui

étoit pas familiere. Attentive à ſon travail, Eléonore obſervoit un ſilence & un ſérieux que ſon frere égayoit ou par des choſes plaiſantes ou par des galanteries : vous me promettez au moins, ma ſœur, lui dit-il, d'avoir plus de gayeté, quand je vous peindrai : je veux, ſi je puis, ſaiſir & attraper toutes les graces qui uniſſent vos traits, & qui ſemblent ſans ceſſe badiner ſur votre viſage.

Je ſuis actuellement, répondit Eléonore, occupée de l'affaire la plus ſérieuſe que j'aurai peut-être de ma vie. Il s'agit d'avoir votre portrait parfaitement reſſem-

blant. Mais mon frere, vous me payez bien galamment la peine que j'y prens. Le payement toutefois eſt un peu aux dépens de la vérité. Je l'accepte pour bon néanmoins : ſi je parois telle à vos yeux, il m'importe peu de l'impreſſion que je fais ſur ceux du reſte du monde. Oüi, votre approbation me vaut celle de l'univers entier. Et votre amitié, ma ſœur, reprit le Comte, me ſuffit pour être heureux.

Les deux ſœurs travailloient alternativement au portrait de leur frere. Eliſabeth donnoit au ſien le ſoin qu'elle prenoit ordinai-

rement à tout ce qu'elle peignoit. Le Comte de Dreux, après avoir resté une heure ou deux au plus vis-à-vis d'Elisabeth, montroit de l'impatience de sortir de cette espece d'esclavage. Il le sentoit moins vis-à-vis d'Eléonore. Sa complaisance pour elle ne se lassoit point, il se prétoit avec grace au tems qu'elle exigeoit de lui. Elle le gardoit toujours, dans la même situation, plus de quatre heures, elle en avoit une raison secrette bien intéressante.

Dans le cours de son travail elle changeoit adroitement de vélin, elle faisoit

en même tems deux portraits de ſon frere : elle vouloit que le Comte & elle l'euſſent de ſa main, & que celui qu'Eliſabeth faiſoit, lui reſtât pour elle, avant qu'elle eût le tems d'en faire un ſecond.

Dès que Eléonore crut ſes deux portraits finis, elle les confia à Tremonde, qui en y mettant une derniere main leur donna un point de perfection, que par ſa vivacité elle ne mettoit pas à ſes ouvrages. Elle eut donc le prix ſur ſa ſœur. Eliſabeth en fut très étonnée & un peu envieuſe. Elle connoiſſoit la ſupériorité de ſon pinceau ſur

celui d'Eléonore, elle s'étoit flattée que ſon frere donneroit au ſien la préference.

Le Comte de Dreux, en recevant ſon portrait des mains d'Eléonore, vit écrit en très-petit caractere ſur le derriere du vélin, à l'endroit juſte où il étoit peint :

Jean de Dreux peint par ſa tendre ſœur Eléonore.

Quelle aimable ſurpriſe ! Quelle joye pour le Comte de Dreux de recevoir cette délicate & attentive preuve de l'amitié de ſa ſœur Eléonore. Ah ! ma ſœur, s'écria-t'il, que vous aimerez tendrement, quand vous aimerez ! Que le ſort de l'heu-

reux mortel qui ſçaura vous toucher, ſera digne d'envie!

Dans ce moment Mademoiſelle de Dreux entra. Vous nous voyez toutes deux, mon frere, lui dit Mademoiſelle de Morainville, dans nos habits de Bergeres : vous devinez pourquoi. Je l'avouë, je ſens une vive impatience de voir ma ſœur & moi à vos côtés.

Placez-vous toutes deux, reprit le Comte : c'eſt dans ce même Cabinet où j'ai été peint, & où le jour eſt beau, que je veux, ſi je puis, ne vous faire rien perdre de votre beauté ; mais je crains bien que la nature n'ait été

plus habile que ne pourroit l'être le pinceau.

Le Comte de Dreux dessina d'abord l'attitude où il vouloit mettre ses sœurs. Il plaça Mademoiselle de Morainville en regard avec lui ; préférence dont, sans le faire sentir, Mademoiselle de Dreux fut un peu blessée. Ensuite le Comte resta près de cinq heures à faire sa premiere ébauche, où l'on jugeoit déja de la parfaite ressemblance que ces portraits auroient.

Pendant cette occupation, les discours étoient plaisans, la gaieté qui regnoit, rendoit les phisionomies rian-

tes, & le Comte qui faiſoit les frais de l'enjouëment, fut extrémement aimable. Que ce ſéjour à préſent eſt different pour nous, dit vivement Eléonore! Ah! mon frere, que vous nous le rendez charmant! Dans quel ennui ne tomberons-nous pas, quand vous le quitterez!

Croyez-vous, ma ſœur, reprit Eliſabeth, que nous y reſterons toujours? Je ne craindrois pas d'y demeurer, répondit Eléonore, ſi mon frere ne devoit jamais ſe ſéparer de nous. Non pas, s'il vous plaît, ma ſœur, reprit Eliſabeth. Je veux bien être

toujours avec mon frere ; mais je veux que ce ſoit à la Cour. C'eſt là où nous devons le deſirer : c'eſt là où nous devons être : c'eſt à la Cour où nous devons partager ſes plaiſirs , & joüir de celui de le voir mériter l'eſtime de ſon Roi , l'amitié de ſes égaux , & la tendreſſe d'une perſonne digne de faire ſon bonheur.

Le Comte de Dreux , ſans ſe mêler dans cette petite diſpute , ſentit avec une ſecrette ſatisfaction de combien il étoit plus cher à Eléonore qu'à Eliſabeth.

Nos deux charmantes Bergeres , ſuivies de leur frere, furent

furent à la fin du jour dans les jardins s'amuſer avec les fleurs dont elles prenoient ſoin.

Une indiſpoſition du Marquis de Morainville retint un jour Mademoiſelle de Dreux auprès de lui, tandis que ſon frere peignoit Mademoiſelle de Morainville. Votre air vif & enjoué, ma ſœur, lui dit-il, ſi néceſſaire dans ce moment pour ne rien faire perdre à vos charmes, va ſe changer en langueur. Nous voilà ſeuls, rien ne mettra votre humeur gaie en mouvement. Quoi! mon frere, repartit Eléonore, vous croyez que

je vous compte pour rien ! Ah, que vous êtes injuſte ! Je ne ſçaurois me le reprocher, répondit Dreux, vous m'en conſolez en me raſſurant. Eléonore, reprit-il, après l'avoir long-tems regardée ſans parler, que vous êtes belle ! Que votre beauté, que vos graces gagnent à l'examen du pinceau ! Quel heureux aſſemblage ! Que votre phiſionomie eſt intéreſſante & tendre ! Eliſabeth a autant de beauté que vous, mais elle n'a pas ce certain je ne ſçais quoi qui fait le charme de la vôtre. Que dure-t'elle chez les femmes, répliqua Eléonore ? un mo-

ment. Eſt-ce la peine d'en faire cas ? Mais ce qui doit reſter toute la vie, même ſe perfectionner avec les années dont elles devroient être envieuſes ; c'eſt l'eſprit, c'eſt le caractere : c'eſt à la faveur de ces heureuſes reſſources pour la ſocieté que les femmes peuvent eſperer de durer longtems. Si, en perdant leur beauté, il ne leur reſte rien, elle éprouvent l'humiliation de ſentir qu'on les compte de trop dans le monde.

Tandis que le Comte de Dreux & ſes ſœurs n'étoient occupés qu'à faire uſage de leur pinceau, le Comte avoit

envoyé ſon Ecuyer à Paris pour y faire faire trois boëtes pareilles. Son retour, la beauté des boëtes & les portraits placés ne laiſſerent plus rien à déſirer. Alors on ſe ſouvint qu'on avoit négligé pour la peinture les amuſemens de la chaſſe, le ſoin des parterres & les occupations propres à cultiver & à orner l'eſprit.

Les deux aimables ſœurs du Comte de Dreux ignoroient encore ſi elles étoient nées avec un cœur tendre ; ce que l'amour n'avoit pas encore fait, l'amitié le fit, elle mit leur cœur en mouvement ; n'aimant rien, elles

en aimoient leur frere davantage, & se livroient avec plaisir à cette amitié; elle alloit même jusqu'à la délicatesse. Mademoiselle de Dreux, née glorieuse & un peu jalouse, sentit bientôt avec dépit la prédilection marquée de son frere pour Eléonore: prédilection qui épargnoit à Eléonore la même inquiétude.

Des impressions réciproques que recevoient le Comte de Dreux & Mademoiselle de Morainville en faveur l'un de l'autre, il résultoit un charme inexprimable à être toujours ensemble, à se dire des choses flatteuses &

caressantes, à s'approuver, à se loüer, & à se donner mille assûrances de leur amitié.

Ce sera incessamment de vous, ma sœur, dit un jour le Comte de Dreux à Eléonore, que j'aurai à recevoir des leçons : votre promptitude à saisir & à concevoir les choses, en me charmant m'humilie. Que je suis éloigné d'avoir autant que vous à me louer de la nature : elle a tout fait pour vous. Ce que vous vous rendez familier dans un moment, j'étois un mois à l'étudier. Ah! mon frere, repartit Eléonore, que vous êtes injuste!

pouvez-vous deſirer quelque choſe ? Oüi, ma ſœur, reprit-il, je deſirerois de valoir autant que vous. Eh bien ! répliqua Eléonore, nous deſirons la même choſe. Que je ſuis vaine d'être votre ſœur ! Que vous flattez mon amour propre ! Que je vous ſuis attachée !

Mlle de Dreux ne tarda pas à ſentir un dépit ſecret des louanges que ſon frere donnoit ſans ceſſe à ſa ſœur, tandis qu'il ne paroiſſoit pas toujours ſatisfait de ſa conception. Vous êtes née, ma ſœur, lui dit-il un jour en préſence de Mademoiſelle de Morainville, avec autant

d'eſprit qu'Eléonore ; cependant mes leçons ne vous ſont pas également profitables. La raiſon en eſt ſimple, le goût pour l'étude vous manque ; loin de captiver votre attention, elle vous ennuie, & cet ennui vous empêche d'acquérir comme Eléonore les connoiſſances que je voudrois qui vous fuſſent communes.

Eliſabeth, bleſſée d'un reproche qu'elle ne croyoit pas mériter, en ſçut mauvais gré à ſa ſœur : elle penſa que ſon frere, pour flatter l'amour propre d'Eléonore, avoit humilié le ſien. Ces petits mouvemens de

chagrin étoient fondés ; non ſeulement Eliſabeth étoit ſouvent oubliée dans leurs inſtructions, mais elle ſentoit que ſon frere la trouvoit quelque fois de tròp, ou dans leurs occupations, ou dans leurs amuſemens. En effet les plus doux momens pour lui étoient ceux qu'il paſſoit ſeul avec Eléonore.

Un jour que le Comte jouiſſoit de ce plaiſir, il lui dit : Que je crains l'inſtant où mòn pere voudra que j'aille à la Cour. Je ſçais par lui & par les nouvelles que j'en reçois, combien elle eſt brillante. Mais, ma chere Eléonore, je ſuis ſi bien au-

près de vous : j'y trouve tant de charmes : vous m'êtes si chere. Oüi, l'amitié que j'ai pour vous, remplit mon cœur tout entier, elle en a banni jusqu'à l'ambition.

Ah ! mon frere, reprit vivement Mademoiselle de Morainville, que j'ai de plaisir à vous entendre me jurer une aussi tendre amitié que celle que j'ai pour vous ! elle occupe aussi mon cœur tout entier. Eh bien ! ma chere Eléonore, lui dit-il tendrement, & en lui serrant les mains avec transport, jurons-nous de n'avoir jamais rien de plus cher que

nous. Eléonore embrassa son frere, & lui jura une amitié éternelle.

Ces discours tendres, exprimés naïvement, autorisés par les mouvemens du sang, avoient les mêmes charmes pour le frere & pour la sœur; tous les jours ils s'admiroient avec plus de complaisance. Mademoiselle de Morainville ne parloit plus que le Comte de Dreux ne trouvât de la délicatesse, du sentiment, de la raison dans tout ce qu'elle disoit. De son côté elle écoutoit le Comte de Dreux avec une attention voluptueuse.

Quels tours heureux, di-

ſoit-elle à ſa ſœur ! Quelle facilité à s'énoncer ! Quelle lumiere répand mon frere dans tous ſes entretiens! Qu'il a d'eſprit ! Qu'il ſçait en faire uſage avec agrément ! Epargnons-lui la honte de n'être pas dignes de lui. Profitons de ſon ſéjour ici , & de ſa complaiſance pour nous.

Dites pour vous, répliqua Mademoiſelle de Dreux d'un ton un peu animé , mon frere n'aime que vous , il n'a d'attention que pour vous , c'eſt toujours avec une ſorte d'impatience qu'il m'inſtruit , il ſe plaît à humilier mon amour propre pour flatter le vôtre. Je m'apper-

çois même que ſouvent il me voit avec peine entre vous deux.

Mademoiſelle de Morainville, touchée des plaintes de ſa ſœur, les rendit au Comte. Nous vous aimons également, lui dit-elle, chériſſez-nous de même. Quoi! Eléonore, reprit Dreux, vous m'ordonnez d'aimer Eliſabeth autant que je vous aime! Le verriez-vous ſans jalouſie? Je le crois, parce que je le devrois, répliqua-t'elle. Ah! s'écria le Comte, il s'en faut bien que votre amitié égale la mienne! Oüi, Eléonore, je ſerois ſenſiblement affligé, ſi vous aimiez

quelque-chose plus que moi. Je ne veux pas que vous m'aimiez moins que ma sœur, reprit Mademoiselle de Morainville, j'en gémirois peut-être plus qu'elle; mais au moins, mon frere, montrez-lui plus d'amitié & plus de complaisance. Vous le souhaitez, répondit le Comte de Dreux, c'est assez.

Le Comte, en quittant Eléonore, alla chercher Elisabeth. Je viens, lui dit-il, vous faire de tendres reproches. Vous, remplie de mérite & de vertu, vous, remplie de raison, pouvez-vous penser que vous me soyez moins chere qu'Eléonore?

Oüi, je le pense, répondit Elisabeth, & cette pensée m'afflige. Quelle injustice, reprit le Comte! Non, vous n'aimez que ma sœur, repartit-elle. Je conviens des charmes qu'elle possede pour se faire aimer; mais ces charmes si séduisans ne sont pas faits pour vous séduire. L'amitié fraternelle ne doit être sensible qu'aux vertus & aux qualités de l'ame; ce sont les vrais attraits qui doivent unir des freres. Je crois par ces avantages aussi précieux qu'estimables, mériter autant de vous que ma sœur.

Le Comte de Dreux frappé & étonné de ce discours,

repartit: votre raiſonnement, ma ſœur, prouve bien que votre eſprit ne céde en rien à celui d'Eléonore : vous êtes toutes deux charmantes, & toutes deux je vous aime également. Que ne puis-je le croire, reprit Eliſabeth ! ni mon cœur, ni mon amour propre ne ſeroient plus en ſouffrance; car, je l'avoüe, je ne puis vaincre les mouvemens chagrins qu'excite en moi l'envie que je porte à ma ſœur.

Prenez-y garde, Eliſabeth, répliqua le Comte : l'envie eſt un vice de l'eſprit, qui le dégrade, qui gâte le cœur, qui fait mal penſer du caractere

de la perſonne en qui on l'apperçoit : dès qu'on s'en laiſſe maîtriſer, l'humeur gagne, & bientôt l'aigreur & la défiance nous rendent inſupportables aux autres & à nous-mêmes. Ah ! ma ſœur, ne terniſſez pas votre jeuneſſe, vos agrémens, & ſurtout votre caractere par ces traits hideux, qui vous feroient trop perdre, & qui altéreroient l'union qui doit être entre nous. C'en eſt fait, s'écria Eliſabeth ! Oüi, c'en eſt fait, mon frere, je ſuis corrigée.

Dès ce moment Mademoiſelle de Dreux ne fut plus la même. Dans ſon premier mouvement elle alla cher-

cher Mademoiſelle de Morainville. Oubliez, ma ſœur, lui dit-elle, ce qu'un injuſte caprice a pû vous faire ſouffrir de moi : mon frere, en me couvrant de confuſion, vient de m'en faire rougir. Alors elle rendit à Eléonore ſa converſation avec le Comte, elle lui avoua l'effet qu'avoit produit ſur elle ſes ſages répreſentations.

Dans le tems de ces petites délicateſſes en amitié, Mademoiſelle de Dreux n'aimoit que ſon frere, l'amour ne lui avoit pas encore appris qu'il eſt des ſentimens plus vifs que ceux que la nature inſpire : elle va bientôt le ſçavoir.

Il y avoit près de deux mois que le vieux Vatteville avoit perdu ſon fils ; ſon impatience de voir arriver d'Italie ſon neveu, augmentoit à meſure qu'il ſe conſoloit, lorſqu'enfin il vit paroître le Comte de Vatteville avec ſon fils. Leur préſence réveilla d'abord ſa douleur, mais elle ceda bientôt au plaiſir d'embraſſer celui dont il ſe nourriſſoit tendrement l'idée depuis deux mois. Tout le charmoit dans ſon neveu, il ne lui laiſſoit rien à déſirer. Plus il l'étudioit, plus il découvroit en lui des qualités qui en peu de jours le lui rendirent auſſi cher que lui avoit été ſon fils.

Vous êtes aujourd'hui à votre pere & à moi tout notre bien, lui dit-il quelques jours après ſon arrivée : vous êtes le ſeul objet de notre eſperance ; ce n'eſt pas aſſez de ſoutenir notre nom, il faut le faire briller avec éclat, la vertu doit être ſon premier ornement. Ayez de l'application pour vous inſtruire, de l'ardeur pour remplir tous vos devoirs & de l'émulation pour aller auſſi loin que ceux qui vous auront devancé à la Cour. Ayant pris le parti de ſuivre cette route, ayez le caractere plus liant que moi, mais ſans bleſſer jamais la probité ; voyez mes défauts

pour les éviter; ſi j'ai quelques bonnes qualités, tâchez de les acquerir, & faites-en uſage d'une maniere plus aimable. Les vertus peuvent être ſans graces, & les vices en avoir.

Le vieux Vatteville pour mieux s'aſſurer du caractere de ſon neveu, pour mieux le connoître, avoit tous les jours avec lui des entretiens ſur toutes ſortes de matieres. Tantôt ſur ce qu'on doit de bienſéance à ſon état & à la ſociété; tantôt ſur la ſecrete ſatisfaction de ſe ſentir digne de ſa propre eſtime.

Le premier de tous les avantages, lui diſoit-il, eſt

celui de n'avoir jamais de reproche à ſe faire : je me flatte que vous jouiſſez de ce plaiſir, mais vous ſentez-vous aſſez ferme dans vos devoirs pour eſperer de ne jamais vous démentir ? Je le crois, repartit le Marquis de Vatteville, ſans oſer trop l'aſſurer, ce ſeroit être préſomptueux. Cette réponſe me charme, reprit Vatteville, elle fortifie l'opinion que j'ai conçue de votre ſageſſe, & juſtifie la prompte amitié que j'ai priſe pour vous. Ce n'eſt pas ſeulement de la reconnoiſſance que vous lui devez, c'eſt une amitié auſſi tendre. Plus elle ſera vive, plus elle vous fera

éviter tout ce qui pourroit être contraire aux vûes que j'ai pour vous : elle ſeule peut vous faire veiller ſur vous-même, elle vous fera fuir les occaſions périlleuſes pour votre cœur, que vous ne devez pas engager ſérieuſement, elle le défendra contre les traits que l'amour voudroit lui porter.

Né avec beaucoup d'eſprit, du jugement & de l'ordre dans ſa conduite, le vieux Vatteville connut avec peine dans ſon neveu une ame libérale juſqu'à la prodigalité. Je ne vous défendrai jamais, lui dit-il un jour, la magnificence dans les occaſions néceſſaires

& d'éclat, elle convient à un homme de votre naiſſance: je vous recommanderai ſeulement une noble œconomie: elle fait honneur au caractere, elle annonce un eſprit réglé & de la probité, elle épargne les embarras, ſouvent honteux, où jette la prodigalité. La prodigalité eſt l'enfant de l'orgueil & la mere des baſſeſſes.

Dès que Dreux ſçut Vatteville chez ſon oncle, il propoſa à ſon pere d'y aller paſſer quelques jours. La joie réciproque de ces deux amis en s'embraſſant, inſtruiſit le vieux Vatteville de leur ſolide & tendre amitié.

Je

Je vois avec ſatisfaction, dit-il à ſon neveu, lorſque le Marquis de Morainville & ſon fils furent partis, votre union avec Dreux. Depuis ſon ſéjour en Normandie j'ai eu le tems & les occaſions de prendre pour lui une véritable eſtime.

Vous vous promettez tous deux d'être preſque toujours enſemble, tantôt ici, tantôt à Breſtot : j'approuve ce projet. Accoutumé au mouvement, ſoit à la Cour, ſoit à la guerre, la ſoitude où je vis, en vous étonnant, vous rendroit ce ſéjour inſupportable. Je ſacrifierai volontiers à votre plaiſir celui que je trouve

à vous avoir auprès de moi.

Je ne vous le cache pas, ajouta-t'il, vous remplacez dans mon cœur ce fils que j'aimois uniquement : vous le ſerez en épouſant ma fille. Je vous l'avouërai, les ſœurs de votre ami m'inquiétent; elles joignent à leur beauté des qualités admirables ; vous les verrez à Breſtot, vous les verrez avec liberté, comment défenderez-vous votre cœur contre tant de charmes ? S'il ſe laiſſoit ſurprendre, quel coup mortel porteriez-vous au mien ? Que deviendroient mes projets ? L'intérêt, l'ambition, votre fortune & ma tendreſſe pour vous en de-

mandent l'exécution.

Il m'eſt aiſé de prévenir vos inquiétudes, répliqua le Marquis de Vatteville, j'aime Dreux; mais tout cede dans mon cœur au juſte déſir de vous plaire, & de ne jamais troubler votre tranquillité. Je n'irai point à Breſtot, Dreux m'en dédommagera, par le plaiſir qu'il ſe fera de venir me chercher. Non-pas, mon neveu, reprit le vieux Vatteville; je ne veux en rien vous contraindre, je ne vous laiſſe voir mes appréhenſions, que pour vous mettre en garde contre les charmes de Meſdemoiſelles de Dreux & contre vous-même.

Je vous eſtime autant que je vous aime, je connois votre prudence & votre probité: quand après avoir vû les filles de Morainville, vous me direz que votre cœur eſt en ſureté, je vous en croirai: de plus j'aimerois mieux courir les riſques de vous voir livré à une paſſion qui renverſeroit mes deſſeins, que de courir celui de convertir votre amitié pour moi en haine; ce ſeroit vous faire ſentir une autorité, qui ſeroit en effet un eſclavage. Je vous laiſſe donc le maître de votre conduite & du bonheur de mes jours. Dès demain vous irez à Breſtot avec votre pere, je ne

veux pas même y aller avec vous.

La vûë du Marquis de Vatteville causa de l'émotion à Mademoiselle de Dreux, elle le compara à son cousin, elle se dit à elle-même que si c'eût été le Vatteville qu'elle voyoit dans ce moment, à qui elle eût été destinée, sa mort lui auroit coûté des larmes.

La Comtesse de Dreux fut charmée de voir le Marquis de Vatteville; ce fut cependant avec une sorte d'attendrissement: le sujet de son voyage en Normandie, sa présence, tout la fit souvenir avec regret qu'Elisabeth ne seroit plus à marier, si la mort

n'avoit pas enlevé le fils du vieux Vatteville.

Malgré ce regret, elle ne tarda pas à convenir avec le Marquis de Morainville, de la ſupériorité de Vatteville ſur ſon couſin, par la figure, l'eſprit, l'uſage du monde, les manieres & la réputation d'homme ſenſé, appliqué à ſes devoirs, qu'il s'étoit déja acquiſe.

Lorſque le Marquis de Vatteville fut retourné chez ſon oncle, elle dit à Dreux : Votre union & votre attachement pour Vatteville m'aſſurent, mon fils, que vous êtes auſſi eſtimable que lui. C'eſt le choix que nous fai-

ſons en amour & en amitié, qui inſtruit du caractere : ſi vous devez un jour être ſenſible, je ſouhaite que l'objet de votre tendreſſe ſoit auſſi digne de la juſtifier, que le Marquis de Vatteville juſtifie votre amitié pour lui.

Le Comte de Dreux n'étoit pas celui à qui le bien qu'on venoit de dire de Vatteville, avoit fait le plus de plaiſir. Mademoiſelle de Dreux l'avoit écouté avec d'autant plus de complaiſance, qu'elle n'avoit pû voir Vatteville ſans ſe ſentir prévénue en ſa faveur. Ce Sentiment la mena bientôt juſqu'à deſirer de le voir ſenſi-

ble pour elle, malgré le peu d'esperance que lui laissoit Mademoiselle de Vatteville, de pouvoir le rendre heureux.

Elisabeth fit une aussi prompte impression sur le cœur du Marquis de Vatteville, qu'il en avoit fait sur le sien. Il en fut allarmé : il se dit qu'il devoit l'éviter. Ce conseil que lui donnoit la raison, le fit trembler. Amour ! s'écria-t'il, si je ne puis me défendre contre tes traits, apprends-moi au moins à feindre : mets ton bandeau sur les yeux de mon oncle : il m'a déja montré ses craintes, comment soutiendrai-je

ſes queſtions ? Que lui répondrai-je ? Un aveu me perd auprès de lui ; c'eſt ſa fille qu'il veut que j'aime, qu'il veut que j'épouſe; mon pere, l'ambition, la fortune, la raiſon, tout le veut, & l'amour y vient mettre obſtacle. La jeuneſſe de Mademoiſelle de Vatteville, qui n'avoit pas encore onze ans, lui permit quelque eſpoir ; il ſe dit que le tems pourroit lui être favorable.

Ce fut, rempli & agité de ces idées, que Vatteville, après avoir reſté quelques jours à Breſtot avec ſon pere, revint chez ſon oncle. Eh bien! mon neveu, lui dit-il, que pen-

ſez-vous d'Eliſabeth & d'E-léonore ? Quelle impreſſion en avez-vous reçû ? Celle que fait la beauté qu'on admire, ſans en être touché, répondit Vatteville avec un air naturel. Je conviens que leurs figures ne laiſſent rien à deſirer. Vous croyez donc votre cœur en ſureté à Breſtot, reprit le vieux Vatteville ? La premiere impreſſion eſt faite, repartit ſon neveu ; je crois pouvoir aſſurer que je verrai les ſœurs de Dreux ſans les craindre. Cette confiance n'eſt-elle pas téméraire, dit le vieux Vatteville, les ſœurs de votre ami ſont charmantes ? Il eſt vrai, ré-

pliqua Vatteville, mais la Cour de Henri m'a accoutumé à voir avec indifference des beautés qui ne cedent en rien à Mesdemoiselles de Dreux. Votre caractere vrai, repartit le vieux Vatteville, m'est le garant de la sincérité de votre discours.

Si le Marquis de Vatteville fut satisfait de cette marque de l'estime de son oncle, qu'il eut de confusion de s'en sentir si peu digne ! Cette honte, & le desir de vaincre un amour qui ne seroit peut-être jamais heureux, lui firent croire qu'il auroit assez de pouvoir sur lui pour commander à son cœur.

Avec cette confiance Vatteville négligea de fuir Mademoiſelle de Dreux. Elle eut bientôt le ſecret plaiſir de l'entendre murmurer contre le ſort, de ne l'avoir pas fait naître celui qui devoit lui donner le nom de Vatteville, & de ſoupçonner par des mots jettés comme au haſard, dès qu'il en trouvoit l'occaſion, que l'amour lui avoit fait une auſſi prompte impreſſion qu'à elle.

L'arrivée du Marquis de Vatteville en Normandie jetta du mouvement à Breſtot; il y faiſoit de frequens ſéjours. Son oncle perſuadé qu'il ne le trompoit pas,

loin d'en prendre de l'ombrage, l'y envoyoit ſouvent.

Un jour que Dreux & Vatteville ſe promenoient enſemble, Dreux demanda à ſon ami comment il trouvoit ſes ſœurs. Je les trouve charmantes, répondit-il. Mais encore, reprit le Comte, à laquelle donneriez-vous la préference ? J'y ſerois embarraſſé, répliqua Vatteville : toutes deux ſpirituelles, toutes deux aimables, toutes deux remplies de raiſon, toutes deux d'une égale beauté, l'une faiſant admirer en elle les charmes de la blonde, l'autre ceux de la brune, je ſerois incertain de mon choix.

Mademoiſelle de Dreux, pourſuivit-il, a un ſérieux noble qui prévient pour elle; Mademoiſelle de Morainville a une vivacité, des ſaillies & des graces qui enchantent. Ah! Vatteville, dit vivement Dreux, vous venez de vous déceler! c'eſt Eléonore que vous trouvez la plus aimable, ne me le déguiſez pas, l'aimez-vous? Non, repartit Vatteville. Vous avez cependant prononcé avec chaleur que ſa vivacité enchante.

Je ne ſçais de quel ton je l'ai dit, reprit Vatteville; mais l'aînée me plaît autant que la cadette, & la cadette ne m'a pas fait plus d'impreſ-

ſion que ſa ſœur. Après tout, mon cher Dreux, il ſeroit trop dangéreux pour moi de me laiſſer toucher par les attraits de l'une ou de l'autre. C'eſt ma couſine que je dois épouſer; il eſt vrai que je ſouhaiterois qu'elle reſſemblât à une de vos ſœurs, je ſerois plus diſpoſé à obéir à l'amour ordonné par le devoir.

Le Marquis de Vatteville ſe reprochoit ſecrettement le myſtere qu'il faiſoit à ſon ami, de ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, mais il croyoit cette conduite prudente : il ignoroit ſi Mademoiſelle de Dreux étoit ſenſible ou indifferente pour lui; ſa retenue

lui en déroboit la connoiſſance ; il étoit cependant des momens où il ſe flatoit de ne pas déplaire : il payoit ces inſtans heureux par une incertitude qui mettoit ſon eſprit & ſon cœur à la gêne.

Un jour ſe promenant ſeul avec le Comte de Dreux, Mademoiſelle de Morainville lui dit : Que je vous ſçais gré de tout ce que votre amitié vous fait imaginer, ou pour nous inſtruire ma ſœur & moi, ou pour nous amuſer ! Que vous êtes injuſte, Eléonore, répliqua-t'il, de mettre en commun tout ce que me ſuggére la tendre amitié que j'ai pour

vous ! J'aime Elisabeth, je rens justice à son esprit, j'estime son caractere, mais puis-je aimer personne comme je vous aime ?

Que le séjour de Brestot, reprit Eléonore, est à présent délicieux pour moi ! Que j'aurois de plaisir à y passer mes jours avec vous ! Je n'y désirerois rien, vous m'y tiendriez lieu de tout. Mais, mon frere, je vous perdrai bientôt, mon pere ne compte vous retenir ici que six mois, ils sont presque écoulés, il va vous emmener à la Cour : que je crains ce moment ! Là, nouveaux plaisirs, nouveaux

amuſemens ; que d'objets aimables, dignes de vous plaire, éloigneront de votre ſouvenir la tendre Eléonore, qui à Breſtot, devenu pour elle un ſéjour ennuyeux, n'y ſera occupée que de vous. Ah ! que je ſuis heureux, s'écria le Comte ! Quel charme pour moi ! Cependant vous l'empoiſonnez, ma chere Eléonore, par la crainte que quelqu'objet puiſſe altérer l'amitié que je vous ai jurée, que je vous jure, & qui remplira toujours mon cœur tout entier.

Le Comte de Dreux, après avoir gardé un moment le ſilence, les yeux

attachés ſur ſa ſœur habillée ce jour-là en Bergere, lui dit : Pourquoi n'êtes-vous pas née ce que vous repréſentez dans cet inſtant ? Que n'êtes-vous en effet une ſimple Bergere ! La douce ſimpathie qu'un parfait rapport a fait naître entre nous, convertie dans le plus tendre amour, en récompenſant tant de charmes & tant de vertus, auroit rendu mon ſort digne d'envie. Mais vous ferez le bonheur d'un autre. Je ne le deſire pas, répondit Eléonore ; au contraire je voudrois qu'il me fût permis de reſter toujours Mademoiſelle de Morainville :

je ne ſçais pourquoi, mais l'idée de recevoir un époux me fait trembler.

Le Marquis de Morainville connoiſſoit en ſon fils toutes les qualités propres à courir avec ſuccès une brillante carriere; il avoit impatience de le voir à portée de mériter & d'obtenir des marques diſtinguées de l'eſtime de ſon Roi; mais il vouloit le garder à Breſtot juſqu'à ce que la Comteſſe de Créqui fût de retour à Paris. Il en reçut une lettre qui l'inſtruiſoit de ſon départ pour s'y rendre. Voici donc l'inſtant arrivé; où il jette la conſternation dans le

Château, & la douleur dans l'ame de ſes enfans. Il leur apprend qu'il va quitter la Normandie. Quel coup pour Mademoiſelle de Dreux! Le Marquis de Vatteville ne va plus avoir de raiſons aux yeux de ſon oncle, pour venir à Breſtot. Quel coup terrible pour Mademoiſelle de Morainville & pour ſon frere! Ils vont ſe ſéparer.

Tandis que le Marquis de Morainville parloit, les larmes de ſes filles couloient en abondance : la même cauſe les leur arrachoient, mais non pas le même objet; & le Comte de Dreux, les yeux baiſſés, gardoit un morne ſilence.

Je vous approuve de vous aimer, mes enfans, pourſuivit ce pere attendri ; ſoyez cependant moins affligés, peut-être ne ſerez-vous pas déſunis long-tems, peut-être que bientôt Eliſabeth & Eléonore, plus par leurs vertus que par leur beauté, brilleront à la Cour de Henri. J'eſpere inceſſamment . . . . . Le Comte de Dreux, ſans laiſſer achever ſon pere, ſe leva & ſortit. Il alla s'enfoncer dans le parc pour ſe livrer ſans crainte à ſes réflexions.

Quel eſt le trouble qui m'agite, s'écria-t'il ? . . . De quel genre peut-il être ? . . .

D'où naît le désordre de mon ame ? . . . . Que je crains de m'examiner ! . . . Je n'ose approfondir la nature de mes mouvemens ! . . . . Seroient-ils criminels ? . . . Mais dois-je m'en effrayer ? Ah ! puis-je ne pas m'en allarmer ? . . . Malheureux ! Ma sœur ! . . . Trop charmante Eléonore, vous me faites trembler ! . . . Quoi ! aurois-je oublié que je suis votre frere ? . . . Que je crains la cause du trouble affreux que mon pere vient de jetter dans mon cœur ! . . . Que je crains la cause du regret que j'ai senti mille fois, sans m'en défier, de ce que le sort vous avoit fait naître ma

ſœur ! . . . Je n'oſe le penſer. . . . Eh ! je veux envain me le déguiſer. Oüi, j'ai trop ſenti le pouvoir de vos charmes.

Depuis quelque tems je me fais illuſion à moi-même, mais cet inſtant m'éclaire malgré moi... Juſte Ciel ! A quel penchant me ſuis-je laiſſé aller ! Fuyons . . . Partons. Allons chercher des objets capables de me diſtraire. Que l'abſence, ma raiſon & la diſſipation effacent de mon cœur la trop vive impreſſion qu'il a reçue des charmes d'Eléonore. Fuyons-la. Ne la revoyons, que lorſqu'un autre amour m'aura ramené pour elle

elle à la ſimple amitié.

Le Comte de Dreux, après avoir reſté quelques heures dans l'agitation, où l'on vient de le voir, reprit avec un peu moins de trouble le chemin du Château. Il entra chez ſes ſœurs. Que la douleur d'Eléonore le toucha ! Il ſe fit effort pour cacher la ſienne; & prenant un air tranquille, il leur dit qu'elles devoient s'attendre à le voir quitter Breſtot : il les aſſura enſuite de ſon amitié, & leur demanda de s'occuper quelquefois de lui.

L'affliction d'Eléonore redoublant encore, & ſon frere ne pouvant la ſoutenir, ſe re-

tira dans ſon appartement. Juſte ciel ! s'écria-t'il, ſi j'avois rendu Eléonore ſenſible ! ſa douleur égale preſque la mienne. Seroit-elle, ainſi que moi, victime de l'amour ? Mais où laiſſai-je aller mes penſées ? Non, Eléonore, vous n'avez pour votre infortuné frere qu'une tendre amitié, elle ſeule vous arrache des larmes qui ne vous coutent ni regrets, ni remords.

Mademoiſelle de Morainville, chez qui le motif de ſon affliction n'étoit pas encore développé, ſe livroit à ſa douleur ſans la craindre. Que les hommes ſont heureux, ma ſœur, diſoit-elle à Eliſabeth !

ils ont la force de l'eſprit en partage. Voyez mon frere, il nous eſt bien attaché, mais c'eſt ſans foibleſſe; il a vû la nôtre, il a vû couler nos pleurs, ſans en paroître ému. Que je l'eſtime de ſçavoir ſe commander! N'en doutez pas, il eſt pénétré de notre douleur, & ſouffre intérieurement autant que nous.

L'amitié, répliqua Mademoiſelle de Dreux, quelque tendre qu'elle ſoit, ne ſçauroit jamais reſſembler à l'amour. Les mouvemens qu'ils excitent dans un cœur, ſont bien différens. Ceux de l'amitié ne ſont jamais violens, ils ſont raiſonnables comme



elle. Ceux de l'amour troublent la raiſon, agitent une ame, la mettent en proye à la douleur & au déſeſpoir. Je ſens que je ſuis touchée du départ de mon frere, mais je ſens auſſi que cette ſéparation me ſeroit bien moins ſenſible, ſi, mon frere abſent, le Marquis de Vatteville avoit la liberté de venir à Breſtot. Il n'oſera plus y paroître, ſon oncle en prendroit de l'ombrage; peut-être ſuivra-t'il mon frere de près.

Le Marquis de Vatteville ne peut eſperer d'obtenir ma main, c'eſt à ſa couſine que ſon pere & ſon oncle le deſtinent; cependant je n'ai pû ré-

ſiſter à mon penchant pour lui, & l'idée flatteuſe de lui avoir inſpiré une véritable paſſion, a achevé ma défaite. Je la lis cette paſſion dans ſes yeux, & dans ſes diſcours, ſans néanmoins prononcer qu'il m'aime. Je vois auſſi ſon inquiétude ſur le ſort que lui réſerve mon cœur. Que j'ai de peine à le lui cacher! Que mon ſecret me peſe! Peu de jours après le Marquis de Morainville & le Comte de Dreux quitterent Breſtot.

Le Comte de Dreux en marchant avec ſon pere, ſe reprochoit le trop opiniâtre ſouvenir de ſa ſœur. Mademoiſelle de Morainville, rem-

plie de l'idée de ſon frere, ne pouvoit ſe conſoler : le jour augmentoit ſa douleur, en cherchant vainement ſon frere dans tous les endroits où ils s'étoient entretenus enſemble, & le calme de la nuit irritoit encore ſa peine.

Que Mademoiſelle de Morainville étoit heureuſe alors ! Sa jeuneſſe, l'innocence de ſon cœur, ſon peu d'expérience, & le ſang qui la trompoit encore, la laiſſoient dans une entiere ignorance ſur les ſentimens, qu'elle attribuoit à la ſeule nature.

Le Comte de Dreux ne jouiſſoit plus du même avantage, il vouloit en vain ſe

faire illuſion à lui-même. Mais ce qui le raſſuroit contre les mouvemens qu'il combattoit & qu'il condamnoit, étoit l'eſperance que le tumulte de la Cour, & que quelqu'objet aimable ne laiſſeroit bientôt dans ſon cœur, pour Eléonore, que de l'amitié.

Ce fut avec cet eſpoir, & un deſir ardent de trouver à ſe diſtraire, que le Comte de Dreux arriva à Paris. Alors ſon pere lui tint ce diſcours.

Vous allez, mon fils, voir une nouvelle Cour : vous allez y trouver tous les caracteres changés, du moins en apparence. Ils avoient les

nuances de celui de François Premier, quand vous êtes parti pour la guerre. Aujourd'hui ils ſe plient à celui du nouveau Roi. Vous allez trouver nouvelles intrigues, nouveaux Miniſtres, nouveaux Favoris, & nouvelle Maîtreſſe, dans la Ducheſſe même de Valentinois. Ne croyez pas que le caractere qu'elle montroit, lorſque Henri, Dauphin, l'adoroit, ſoit à preſent celui qu'elle paroiſſoit avoir. Penſez la même choſe de Henri. Maître abſolu, vous allez le voir tout un autre Prince que celui que vous connoiſſiez, quand ſon pere regnoit. Vous

avez donc une nouvelle étude à faire : votre raiſon, votre prudence & votre attention à plaire, doivent vous montrer digne de l'eſtime de ceux qui ont acquis par leurs années cette expérience & cette connoiſſance du monde, que donnent le tems & l'application à étudier les hommes.

Attachez-vous particulierement à la Ducheſſe de Valentinois : née ambitieuſe, jalouſe de ſon autorité, elle veut qu'on ne doive qu'à elle les graces dont on remercie le Roi. C'eſt donc par elle que vous devez chercher à arriver à la faveur, qui, ſe-

condée de votre naiſſance & de votre zéle à remplir vos devoirs, vous conduira aux dignités les plus éminentes. Surtout, mon fils, cultivez l'amitié de ceux qui peuvent vous inſtruire dans l'art de la guerre; l'exil du Maréchal votre oncle, vous prive des avantages que vous auriez tiré de ſes inſtructions & de ſes exemples.

Henri accueillit le Marquis de Morainville & le Comte de Dreux, en Souverain qui s'applaudit d'avoir des Sujets capables de ſoutenir l'éclat du Trône : il marqua au pere ſon eſtime, & témoigna au fils ce

qu'il présumoit de lui.

Dès ce même jour le Marquis de Morainville mena le Comte de Dreux chez Madame de Créqui. Elle le reçut comme le fils d'un oncle qui lui étoit cher, & comme un cousin qu'elle trouvoit digne de l'être. Sa conversation, ses railleries fines & plaisantes sur les manieres de Province, sa gaïté, sa personne, sa phisionomie, tout prévint en sa faveur le Comte de Dreux.

Occupé du désir de trouver un objet capable de vaincre un amour désapprouvé par la raison, il resolut de chercher à plaire à la Com-

tesse de Créqui, & il espera de ses charmes le triomphe qu'il souhaitoit.

Le Marquis de Morainville, sans paroître examiner le Comte de Dreux, cherchoit à démêler les mouvemens qui se passoient dans son cœur. Il crut s'appercevoir que la Comtesse de Créqui y faisoit une impression favorable : il l'écouta avec plaisir lui demander la permission de lui faire souvent sa cour : elle lui fut accordée avec grace.

La curiosité du Marquis de Morainville ne s'arrêtoit pas seulement à découvrir si l'amour se glissoit dans l'ame

de ſon fils, la Comteſſe de Créqui partageoit ſon attention. Maîtreſſe abſolue de ſa deſtinée, il ſe diſoit que pour obtenir ſa main, il falloit qu'une paſſion vive lui en inſpirât une pareille. Il ſe flatta que ſon fils la rendroit ſenſible. Pere tendre, mais homme judicieux, il voyoit ſon fils comme il étoit : il le croyoit digne d'être aimé, dès qu'il aimeroit. Il ſortit ſatisfait de ſon examen & plein d'eſpérance.

Eh bien ! mon fils, lui dit-il, que dites-vous de la Comteſſe de Créqui ? Vous ai-je trompé ? Non, répondit Dreux, elle eſt charmante.

Si j'en excepte mes ſœurs, je n'ai vû à perſonne tant de graces dans l'eſprit & dans les manieres. Son air vif & naturel, eſt ſéducteur, & promet un caractere tel que vous me l'avez peint.

Voyez-là ſouvent, reprit le Marquis de Morainville, il y a beaucoup à gagner; ſon eſprit eſt ſi aimable, qu'il ſemble ſe communiquer; elle en donne aux autres; on eſt toujours content de celui qu'on a avec elle; la Cour où elle a paru dès l'âge de quatorze ans, lui a donné cet air aiſé & ces tours nobles dans la converſation, qui vous ont charmé.

Le Marquis de Morainville n'en dit pas davantage ; il croyoit qu'il étoit ſage de ne rien faire preſſentir à ces deux jeunes cœurs, & de les laiſſer agir au gré de leurs mouvemens. L'ordre d'aimer eſt ſouvent un obſtacle à l'amour. Il ſuffiſoit au Marquis de Morainville, en arrivant à la Cour, d'avoir mis ſon fils vis-à-vis la Comteſſe de Créqui.

Pendant quelques jours, le Comte de Dreux fit le ſujet des converſations : les hommes le critiquoient, & les femmes le loüoient. La Comteſſe de Créqui le loüa le moins ; mais elle étoit une

de celles qui l'admiroit davantage.

La vûe du Comte de Dreux avoit fait déſirer à la Comteſſe de Créqui, que ſon couſin devînt ſon époux : tout l'avoit d'abord prévenue pour lui : elle ſe flattoit qu'il penſoit comme elle. Dreux l'induiſoit à erreur ; il lui rendoit des ſoins aſſidus ; il la loüoit à propos & ſans fadeur ; il lui vantoit les graces dont elle étoit doüée. Il vouloit l'aimer.

Croiriez-vous prudent, dit-il à la Comteſſe, ſe trouvant ſeul avec elle, à un homme qui craindroit de prendre un engagement de

vous voir tous les jours ? S'il devoit m'être indifferent, répliqua la Comteſſe, je ne lui donnerois pas le tems de courir le riſque de m'aimer. Une femme ne doit écouter un langage tendre, qu'autant que le devoir le lui permet, & que ſon cœur lui parle en faveur de celui qui le lui tient.

Cette converſation donna matiere à réfléchir au Comte de Dreux : il fut outré de dépit contre lui-même, de ne pouvoir répondre aux diſpoſitions qu'il croyoit entrevoir pour lui dans le cœur de la Comteſſe de Créqui : il détailloit en vain tout ce qui

pouvoit parler pour elle, son cœur toujours rempli de l'idée de Mademoiselle de Morainville, ne l'instruisoit que trop de la résistance qu'il lui oposeroit. Toutes ses réfléxions lui firent prendre le parti d'aller moins fréquemment chez la Comtesse de Créqui.

Cette année l'automne fut d'une beauté admirable. La Duchesse de Valentinois imagina une chasse, aussi singuliere que brillante, suivie d'un repas somptueux & d'un Bal masqué. Cette chasse devoit se faire la nuit au Bois de Vincennes, à la faveur d'une illumination,

qui rendroit cette nuit plus éblouïssante que le jour.

Le souper servi à plusieurs tables, devoit se faire au Château de Vincennes, & le Bal sous des tentes plantées sur une grande pelouse. La chasse devoit commencer à sept heures, le souper à onze, & le bal à une heure, pour durer jusqu'au jour.

Il y avoit aussi beaucoup de petites tentes, formant comme une enceinte qui renfermoient celle du Bal. Ces petites tentes étoient pour faciliter les mascarades; il y regnoit autour une illumination, & toutes étoient décorées magnifiquement

avec des carquois, des fléches & des dards.

Les petites tentes étoient diſtribuées par la Ducheſſe de Valentinois, qui faiſoit les honneurs de la fête, chacune à un certain nombre de gens de la Cour, ce qui compoſoit des cadrilles de douze, ou quinze perſonnes. Ces cadrilles devoient d'abord arriver enſemble au Bal, & à viſage découvert; enſuite on pouvoit à ſon gré aller ſe maſquer, & changer de déguiſement.

Le Comte de Dreux, preſſé du déſir de paroître à cette fête avec diſtinction, fit faire toutes les parures qui pou-

voient le faire remarquer. Son deſſein lui réuſſit ; il brilla à la chaſſe avec un habit de Chaſſeur galamment imaginé. Au ſouper, il s'attira l'attention des hommes & les applaudiſſemens des femmes.

Henri avec ſon agrément ordinaire, fit quelques plaiſanteries aux Dames, ſur le danger que leur pourroit faire courir le Comte de Dreux, s'il entreprenoit de les faire aller des applaudiſſemens à l'amour.

La Ducheſſe de Valentinois ſe joignit au Roi, & dit d'un air léger, que le Comte de Dreux étoit fait pour juſ-

tifier les ſentimens tendres, qu'il ne tarderoit pas à inſpirer à quelque femme aimable, qui peut-être dans ce moment même s'en doutoit. J'accepte l'augure, répondit le Comte de Dreux, on fera un heureux, ſans avoir à craindre de faire un perfide. J'arrive à la Cour avec un cœur libre, ſincere & tendre, qui ne demande que des fers. L'affiche que vous mettez, répliqua la Ducheſſe, eſt ſéduiſante; tenez parole à celle, chez qui l'amour excitera la curioſité.

D'abord le Comte de Dreux, parut au Bal dans un habit à l'Eſpagnole, auſſi

riche que galand. Sa danſe noble & aiſée, charma tout le monde ; il changea pluſieurs fois de déguiſement, & qui tous ayant autant de goût que de magnificence, le firent toujours remarquer.

La Ducheſſe de Valentinois, après avoir danſé avec lui, en lui quittant la main, lui dit : Que vous faites bien tout ce que vous faites, & que vous dites avec grace tout ce que vous dites. Bientôt plus d'une femme ici pourra vous le confirmer. Le Comte n'eut pas le tems de répondre à la Ducheſſe, qui le laiſſa en achevant ces mots.

Le ralentiſſement du Comte de Dreux touchoit ſenſiblement la Comteſſe de Créqui; ſon cœur & ſon amour propre en étoient également bleſſés. Elle penſa que quelqu'objet à la Cour cauſoit ce ſubit changement. Sa pénétration, ſecourue par un mouvement de jalouſie, lui fit appercevoir que la Ducheſſe de Valentinois portoit des regards attentifs & animés ſur le Comte de Dreux.

Dès ce moment, Madame de Créqui ne douta plus que la Ducheſſe ne ſentit pour lui un goût naiſſant, & elle ſoupçonna le Comte de vouloir répondre, du moins en apparence,

apparence, à un amour qui pouvoit favoriſer ſon ambition.

La Comteſſe de Créqui avoit brillé à la chaſſe : au ſouper elle étoit à la table du Roi : elle y fut bleſſée du diſcours de la Ducheſſe de Valentinois au Comte de Dreux, & encore plus de la réponſe du Comte de Dreux.

Pendant tout le Bal, à la faveur du maſque, elle ne les perdoit pas de vûe ; elle les ſuivit lorſqu'ils ſe placerent pour danſer ; elle entendit ce que la Ducheſſe dit au Comte, en lui quittant la main, & elle vit le regard dont elle avoit accompagné

ce qu'elle venoit de lui dire. Auſſi-tôt elle ſaiſit le Comte par le bras. Je vous fais mon compliment, lui dit-elle ; la Ducheſſe de Valentinois veut vous ajoûter ſur ſa liſte amoureuſe. Depuis trente ans elle travaille à la remplir, votre nom y manquoit. Dans l'inſtant, la Comteſſe de Créqui ſe perdit parmi la multitude du monde ; elle alla changer de déguiſement, & rentra promptement dans le Bal.

Cette avanture toucha bien plus le Comte de Dreux, qu'elle ne l'étonna. Il auroit voulu ne pas penſer que c'étoit la Comteſſe de Créqui,

qui venoit de lui parler. La malice que renfermoit ſon diſcours ſur la Ducheſſe de Valentinois, que le Comte étoit bien éloigné de croire prévenuë pour lui, l'aſſuroit d'avoir inſpiré à la Comteſſe de Créqui des ſentimens, dont il ſe ſentoit indigne, & qu'il ſe reprochoit d'avoir fait naître dans le cœur d'une femme, qui ne méritoit pas de trouver un ingrat, dans un homme qui avoit paru déſirer de lui plaire. Il n'oſoit plus ſe montrer à ſes yeux; plus il la reſpectoit, plus il craignoit ſa préſence.

Le Comte de Dreux & le Marquis de Vatteville, que

ſon pere avoit mandé pour ſe trouver à cette fête, compoſoient une même cadrille avec pluſieurs autres perſonnes de la Cour. Vatteville & Dreux, dans la même tente, & preſque de même taille, changeoient enſemble de déguiſement.

Depuis que Vatteville étoit épris des charmes de Mademoiſelle de Dreux, il ſouhaitoit d'être poſſeſſeur de ſon portrait; il réſolut de ſurprendre au Comte de Dreux la boëte où étoit peinte ſes ſœurs, & il en trouva l'occaſion à la faveur de leur changement d'habit. Dans l'inſtant il ſe retira du Bal.

Le jour commençoit à paroître, Vatteville courut chez un Peintre. Il paſſa la journée avec lui, ne lui donnant pas un inſtant de relâche. La tête de Mademoiſelle de Dreux fut entiérement finie avant la nuit.

A peine Dreux fut-il rentré chez lui, qu'il s'apperçut de la perte de ſa boëte. Cet inſtant lui fit ſentir à regret combien ſa ſœur lui étoit chere. Rempli d'inquiétude, il alla ſur le champ chez Vatteville. On lui dit qu'il n'étoit pas rentré. Ah! Vatteville, s'écria-t'il avec dépit, que nous allons paſſer de différens momens! On me dit

qu'on ne vous attend que ce ſoir, car non-ſeulement Vatteville s'étoit aſſuré d'un Peintre; mais pour prevenir l'inquiétude d'un pere, il avoit dit qu'il ne reviendroit peut-être pas de tout le jour. Ainſi Vatteville fatigué, ſans prendre un inſtant de repos, enfermé avec ſon Peintre, avoit l'honneur d'une bonne fortune, dans l'eſprit agité du Comte de Dreux, qui trembloit que ſon ami n'eût pas ſa boëte aux portraits.

En ſortant de chez le Peintre, Vatteville fut d'abord chez Dreux. Ah! Vatteville, s'écria-t'il, que je vous hais aujourd'hui! Sans vous l'en-

vier, je vous ai bien reproché la bonne fortune qui vous a fait préférer une autre maiſon à la vôtre. Je n'aurois pas cru que vos plaiſirs m'euſſent jamais couté d'inquiétude.

Tandis que Dreux parloit, Vatteville en riant tenoit ſa boëte; reprenez votre amitié pour moi & votre tranquillité, lui dit-il, en reprenant ce gage de l'attachement qui eſt entre vous & vos ſœurs. Le voilà. Je ne ſçais comment je me le ſuis trouvé dans ma poche. Pardonnez-moi, mon cher Dreux, l'inquiétude que je vous ai cauſée.

Je m'y connois mal, pour-

ſuivit-il, ou bientôt vous n'aurez plus à m'envier de bonne fortune. Je vous crois le maître d'en avoir une qui pourroit vous élever bien haut & bien rapidement. Briſſac eſt charmant, mais il y a long-tems qu'il plaît. Cet amour n'a plus le vif qu'il faut à une femme de l'âge de la Ducheſſe de Valentinois. A mérite égal, vous avez pour vous la nouveauté & la jeuneſſe. Vous êtes ambitieux, vous n'aimez rien, profitez de l'occaſion; car je l'ai vû, la Ducheſſe vous trouve digne de ſucceder à Briſſac. Adieu, ſongez-y, tandis que je vais me repoſer.

La Ducheſſe de Valentinois avoit aſſez vêcu pour ſe connoître en plaiſirs : née voluptueuſe, & attentive à conſerver ſa conquête, tous les jours elle imaginoit de nouvelles fêtes. Elle étoit trop habile pour négliger de ſe ſouvenir qu'à plus de quarante ans, elle avoit à défendre ſans ceſſe le cœur d'un jeune Prince charmant, qui n'en avoit que vingt-neuf. Au défaut de cet air de jeuneſſe fleurie, qui manquoit un peu à ſa beauté, elle employoit l'art : cet art manié par une longue expérience dans la galanterie, par un eſprit délié, fin &

adroit, par une gaieté vive, ou par une langueur douce. Moyens toujours employés dans l'occasion, pour paroître, ou aveugle, ou clairvoyante sur la conduite dissipée de Henri, selon qu'elle croyoit devoir le laisser aller, ou le retenir.

Avec ces avantages, une femme sur son retour peut garder sa conquête, mais il lui est difficile d'en faire une nouvelle. Diane conservoit la sienne par mille agrémens dans l'esprit, mis heureusement en œuvres. Elle étoit une espece de Protée. Elle sçavoit se montrer à Henri sous une forme toujours nouvelle.

Tel étoit la Ducheſſe de Valentinois. Pour arriver aux graces, il falloit au moins lui être agréable. Le Comte de Briſſac, auſſi bienfait que ſpirituel, fut au-delà; auſſi la faveur où Diane le mit dans l'eſprit de Henri, le mena-t'elle plus loin & plus rapidement qu'aucun de ceux, qui méritoient, comme lui, les honneurs & les dignités, dont la Ducheſſe le fit combler par le Roi.

Selon les avis que le Comte de Dreux avoit reçus de ſon pere, il s'occupoit particulierement à devenir agréable à la Ducheſſe, qui frappée de ſa taille haute &

majeſtueuſe, de l'aſſemblage heureux de ſes traits, embellis par une phiſionomie auſſi aimable que noble, s'étoit d'abord ſentie pour lui une inclination, qui devint bientôt amour.

Le Comte de Dreux ne tarda pas à s'apperçevoir qu'il plaiſoit à la Ducheſſe; il vit avec plaiſir le penchant de cette diſpenſatrice des graces que Henri croioit faire. Son amour propre fut flaté de la paſſion d'une femme encore aimable, qui voioit tous les jours à ſes genoux le premier Roi du monde.

L'aveuglement de Henri,

sur la conduite de la Duchesse, & l'adresse de la Duchesse à le tromper, inspiroient de la hardiesse; ainsi Dreux continua ses assiduités, sans entrevoir aucun danger pour lui, sans songer qu'il ne sentoit nulle disposition à aimer Diane; sans redouter Henri, sans craindre enfin que l'habile Diane, n'eût bientôt à se plaindre d'une indifference qui blesseroit également sa tendresse & sa vanité.

L'accueil qu'elle faisoit au Comte de Dreux, les discours détournés qu'elle lui tenoit, les instructions qu'elle lui donnoit sur l'amour,

ſes regards, tout l'invitoit à l'audace. Il étoit cependant auſſi timide que s'il eût été paſſionnément amoureux. Quoique ſatisfait de plaire, il n'avoit point de deſirs. Il en murmuroit tout bas, humilié de paroître aux yeux de la Ducheſſe un homme trop neuf.

Le Comte ignoroit encore que les femmes experimentées les aiment tels. Diane s'y trompa pendant quelque tems ; elle l'en aimoit davantage ; elle ſe félicitoit de lui avoir ôté cette liberté d'eſprit & cette gaieté qui l'avoient charmée, & qu'elle lui voyoit avec tout autre qu'avec elle.

L'idée flateuſe qu'une paſſion qu'il reſſentoit pour la premiere fois, faiſoit chez le Comte de Dreux ce changement, en ajoutant à l'amour de la Ducheſſe, la détermina à faire des avances aſſez marquées pour lui donner de la hardieſſe.

Une Maîtreſſe de Souverain, qui oſe lui être infidelle, ce qui eſt auſſi difficile que rare, ne l'eſt pas toujours quand elle veut. Le plus téméraire eſt arrêté par la crainte d'acheter, au moins de ſa fortune, ou la vanité, ou le plaiſir d'avoir ſçu lui plaire. Mais l'heureuſe expérience qu'on avoit à la Cour de l'ha-

bileté de la Ducheſſe à tromper Henri, lui avoit toujours épargné le regret d'avoir fait inutilement des avances. Le Maréchal de Saint André s'étoit bien trouvé d'y avoir répondu, & bientôt le Comte de Briſſac n'aura rien à envier au Maréchal de Saint André.

La Ducheſſe de Valentinois, fatiguée du reſpect que le Comte de Dreux lui marquoit, impatientée ou de ſon ſilence, ou de ſon peu de pénétration, & determinée à l'affranchir de cette timidité, réſolut, à la faveur d'un Bal & du maſque, de l'inſtruire qu'il dependoit de lui

d'être heureux à la Cour : le Bal fut ordonné, & quelques jours après il se donna.

Le Comte de Dreux dansoit trop parfaitement pour ne pas aimer la danse, il s'occupa avec plaisir de ses déguisemens. Parmi ceux de Diane, elle en avoit un dans lequel on ne pouvoit la reconnoître ; cette précaution étoit moins pour échaper à la curiosité du Comte, lorsqu'elle l'agaceroit, que pour tromper, ou les jaloux, ou les indiscrets.

La Duchesse ne perdoit pas de vûe le Comte de Dreux ; elle sçavoit tous ses déguisemens ; elle attendoit

avec impatience que le Bal fût dans ſon plus grand mouvement par la multitude & la confuſion, pour lui faire les agaceries qu'elle projettoit.

Ce moment arriva, elle ſçut en profiter; maſquée de façon à être ſans inquiétude, à ce qu'elle croyoit, elle ſaiſit Dreux ſous le bras; elle le mena, en lui tenant tous les propos du Bal, dans un coin de la Salle où il y avoit le plus de monde.

Comte de Dreux, lui dit-elle, je ſuis excedée de laſſitude, aurez-vous bien la complaiſſance pour un maſque que vous ne connoiſſez

pas, de lui faire compagnie au milieu même de cette foule ? Beau maſque, repondit Dreux, ſans ſçavoir à qui il parloit, je crois qu'il n'entre jamais de complaiſance dans ce qu'on eſt aſſez heureux de faire pour vous.

Vous me prenez peut-être, répliqua Diane, pour une de ces jolies femmes de la Cour, qui méritent l'homage d'un jeune homme auſſi aimable que vous. Et je crois ne pas me tromper, repartit Dreux. Tout l'annonce en vous. Il faut en convenir, reprit la Ducheſſe, vous êtes fait pour ſéduire. Je ne vous demanderai pas le nom de celle à

qui vous adreſſez vos vœux ; car ſans doute vous avez trouvé à la Cour un objet digne de vos ſoins, & cet objet n'y eſt pas inſenſible. Mais dites-moi, Comte, avez-vous été ou timide, ou témeraire ? Ma queſtion vous embarraſſe. . . . Vous ne répondez rien ? Ah ! Comte, je crains bien que vous n'aimiez ſans oſer le dire ! prenez-y garde. La timidité deplaît aux femmes, l'audace eſt toujours heureuſe : je puis même vous donner un avis, profitez-en.

L'amour & la fortune d'intelligence veulent vous favoriſer. Oui, Comte, il eſt une

femme à la Cour qui y tient un grand rang, qui desire que vous vous attachiez à elle, qui veut que vous l'aimiez autant qu'elle vous aime, & que vous osiez le lui dire. Vous auriez déja dû deviner ses sentimens pour vous : ils sont tels, qu'ils peuvent la mener jusqu'à vous faire de grands sacrifices, à tout hazarder pour gagner & conserver votre cœur; elle peut même, si votre prudence seconde la sienne, vous élever aussi haut que votre naissance & votre mérite le demandent.

La Comtesse de Créqui avoit sçu adroitement tous les differens habits de maf-

que de Madame de Valentinois & du Comte de Dreux. Diane n'avoit pas échapé un moment à ſes regards curieux : elle l'avoit vûe ſortir & rentrer dans la ſalle du Bal avec un nouveau déguiſement qu'elle reconnut : elle l'avoit ſuivie, elle l'avoit vûe prendre un maſque ſous le bras & l'emmener. L'habit de ce maſque l'inſtruiſit que c'étoit le Comte de Dreux.

Dans le moment que la Comteſſe de Créqui cherchoit à ſe placer pour les écouter, elle apperçut Briſſac, elle fut à lui. Comte, lui dit-elle, courez étayer l'édifice

de votre ambition, il eſt en riſque d'écrouler, on travaille à le ſaper ; ſuivez-moi, je vais vous conduire à l'ennemi qui l'attaque.

Le Comte de Briſſac, ému de ce qu'il entendoit, ſuivit la Comteſſe. Elle le laiſſa dès qu'elle l'eut mis vis-à-vis la Ducheſſe & le Comte de Dreux.

Madame de Créqui étoit déguiſée en Bohemiene : elle arrêta Dreux au moment qu'il quittoit la Ducheſſe. Maſque, lui dit-elle, que je tire ton horoſcope. Vous pouriez me prédire des choſes aimables, répartit Dreux, & les rendre vraies ; je me

préſenterois de bonne grace à l'accompliſſement de la pré diction.

Pendant que le Comte de Dreux répondoit ſi galamment, Madame de Créqui lui regardoit dans la main. Tu portes tes vœux, reprit-elle, au Temple de l'Illuſion: le Dieu que tu veux y encenſer, n'eſt digne ni du Sacrificateur, ni de la Victime. Tous les téméraires ne ſont pas heureux; s'il en eſt de récompenſés, il en eſt de punis: crains l'avenir, il te prépare des repentirs.

Cette prédiction, qui faiſoit reconnoître Madame de Créqui au Comte de Dreux,

le

le troubla. La Comteſſe qui ſe perdit d'abord dans la foule, ne lui laiſſa pas le tems de lui faire aucune repartie. Elle ne reſta plus qu'un moment au Bal ; elle ſe retira chez elle, l'ame auſſi remplie d'agitation, qu'elle avoit jetté de déſordre dans celle du Comte de Briſſac, & d'inquiétude dans l'eſprit de Dreux.

Ce qu'elle venoit de lui dire, étoit en même tems une leçon ſage, & un reproche amer : une leçon ſur ce qu'il pouvoit avoir à redouter, s'il répondoit à l'amour de la Ducheſſe ; car il étoit perſuadé que c'étoit elle qui

venoit de lui déclarer ſes ſentimens, & un reproche de ſa conduite à l'égard d'une femme ſi digne d'être aimée. Il ſembloit en effet qu'il ne lui eût donné des ſoins, que pour la rendre ſenſible & l'humilier.

Il étoit des inſtans, où il vouloit aller lui demander grace à ſes genoux; mais ces torts & la honte qu'il en reſſentoit, l'arrêtoient. L'amour ſeul donne la force de les avoüer : le Comte n'avoit que de l'eſtime pour Madame de Créqui.

La Ducheſſe de Valentinois avoit vû le Comte de Briſſac, qui, à viſage décou-

vert, l'examinoit attentivement : elle jugea qu'il la reconnoiſſoit : dans cette crainte, elle avoit quitté ſur le champ le Comte de Dreux, & avoit été prendre un autre déguiſement. En rentrant dans le Bal, elle étoit allée ſe placer auprès de Henri.

Le Comte de Dreux pour rêver à ſes avantures, ſe retira dans un cabinet, où il n'y avoit qu'un ſeul maſque. Excedé de chaleur, le Comte ôta le ſien. C'eſt vous, Dreux, lui dit Vatteville, en ſe découvrant. Pourquoi fuyez-vous le monde ? Par excès de laſſitude, répondit-il. Mais vous, Vatteville, que

faites - vous ici ? J'y rêvois à ce qui m'occupe ſans ceſſe, répliqua Vatteville.

A ce diſcours, reprit Dreux, vous aimez. Je ne veux, ni ne ſçaurois plus vous en faire un myſtere, repartit Vatteville. Oüi, mon cher Dreux, j'adore une de vos ſœurs. Laquelle, lui demanda vivement le Comte ? Mademoiſelle de Dreux, répondit Vatteville; & vous voyez, cher ami, un homme déſeſperé. Hier chez le Connétable, on dit qu'il étoit queſtion d'un mariage pour cette charmante fille. Je n'ai pû ſçavoir le nom de celui à qui on la deſtine : Apprenez-le

moi, mon cher Dreux, achevez de me percer le cœur, ou rendez-moi la vie.

Je vous rends la vie avec plaiſir, lui dit le Comte, en vous aſſûrant que mon pere n'a encore aucune vûe pour Elizabeth. Eh bien, reprit Vatteville, favoriſez donc ma paſſion. Que puis-je pour vous, lui demanda Dreux ? Vous êtes deſtiné à épouſer la fille de votre oncle.

Je ne l'épouſerai jamais, repartit Vatteville. Jamais je ne ſerai qu'à Mademoiſelle de Dreux. Ma couſine n'eſt pas encore en âge d'être mariée, j'ai pour moi le tems & les événemens.

Que l'amour trouble la raiſon, s'écria Dreux ! Il rend incapable de voir les objets tels qu'ils ſont. Y penſez-vous, mon cher Vatteville ? Oubliez-vous que la grandeur de votre Maiſon, que votre fortune, que votre ambition, que la reconnoiſſance que vous devez à l'amitié de votre oncle, exigent de vous que vous épouſiez ſa fille ?

Que vous êtes cruel, s'écria Vatteville ! Avec quelle rigueur me couvrez-vous de confuſion ! Vous me forcez à m'avoüer à moi-même que je ſuis un ingrat. Vous m'en faites d'autant plus rougir,

qu'il n'eſt plus en mon pouvoir de ceſſer de l'être. Oüi, je vous le répete, dans ce moment même où vous me rendez mon tort odieux, à l'égard de mon oncle : non, je n'épouſerai jamais ſa fille, & j'adorerai toujours votre ſœur.

Ma ſœur ſçait-elle votre paſſion pour elle, lui dit Dreux ? Vous a-t'elle paru diſpoſée en votre faveur ? En plaignant le triſte ſort de mon Couſin, reprit Vatteville, d'avoir ceſſé de vivre, quand il devoit joüir du bonheur ſuprême de la poſſeder ; j'ai oſé lui dire combien je gémiſſois, ayant l'avantage

de porter le même nom, de n'être pas celui qui devoit le lui donner. J'ai oſé plus. J'ai oſé lui demander ſi elle le recevroit de moi ſans répugnance, au cas que je puſſe le lui offrir.

Eh bien! Qu'a répondu Eliſabeth, dit le Comte de Dreux? Elle m'a avoüé, repartit-il, que la ſoumiſſion ſeule aux ordres de ceux de qui elle tient le jour, l'auroit conduite à l'Autel. Ne devrois-je qu'à cette même ſoumiſſion, lui ai-je demandé, le bonheur de vous poſſeder? Mademoiſelle de Dreux a rougi, a baiſſé les yeux, & après un moment de ſilence, elle m'a dit:

Cet entretien eſt bien inutile. Vous devez épouſer Mademoiſelle de Vatteville, & non pas Mademoiſelle de Dreux. Qu'avez-vous penſé de cette réponſe, lui dit le Comte? Cette réponſe m'auroit peu flatté, répliqua Vatteville, ſi elle n'avoit pas été accompagnée d'un trouble, qui en me charmant, me fit concevoir l'idée que je ne déplaiſois pas à Mademoiſelle de Dreux.

Si contre mon eſpérance, continua le Comte de Dreux, ma ſœur peut un jour être à vous, j'approuve ſon choix. Mais ſi elle ne vous eſt pas deſtinée, ſi l'amour l'a pré-

venue pour vous, que je la plains ! Non, ne la plaignez pas, s'écria Vatteville ; elle sera à moi, si elle est sensible à ma tendresse. Oüi, si j'ai son cœur, j'aurai sa main. Mon oncle exigera en vain que je devienne son gendre : je dissimulerai jusqu'au moment où sa fille sera en âge d'être mariée ; alors je me déclarerai : jusqu'à ce tems, il peut arriver des événemens qui me laisseront le maître de mon sort.

Eh bien, répliqua le Comte de Dreux, attendons avec autant de secret, que de patience : je connois Elisabeth, son caractere est ferme,

vertueux, & ſon cœur eſt fait pour être extrêmement tendre. Si vous avez ſçû le toucher, jamais elle ne donnera ſa main à un autre.

Le Comte de Dreux & le Marquis de Vatteville rentrerent dans le Bal ; Dreux bien perſuadé que les deux maſques qui lui avoient parlé, étoient la Ducheſſe de Valentinois & la Comteſſe de Créqui.

Les raiſons de fortune & d'ambition, que le Comte de Briſſac avoit pour conſerver la Ducheſſe, lui firent regarder le Comte de Dreux, comme un rival qui n'étoit pas à dédaigner ; il trouva dangéreux

de laiſſer aller trop loin la Ducheſſe, il réſolut de l'arrêter.

La nouvelle ſituation du cœur de Diane, lui donnoit de l'humeur, de l'inégalité, & même du bruſque avec le Comte de Briſſac : il s'en plaignit d'abord ſimplement ; l'aigreur qu'il trouva ne le déſabuſa pas. Il laiſſa voir ſes craintes ſur le Comte de Dreux ; la Ducheſſe tâcha de détruire ſes ſoupçons ; mais ce fût avec cet air embarraſſé, contraint & froid, qui perſuade mal.

La vanité cauſe ſouvent chez les hommes les mêmes mouvemens qu'excite en

eux une vive tendreſſe. Le Comte de Briſſac, qui n'avoit peut-être jamais ſenti pour Diane une vraie paſſion, ſe jetta à ſes pieds en la conjurant de lui ſacrifier le Comte de Dreux. Mais honteux de gémir, de pleurer, de ſupplier vainement, il finit par ſe tranſporter de colere : il oſa même tenir à la Ducheſſe des propos humilians.

Il venoit de l'offenſer par l'endroit le plus ſenſible ; il avoit eu la hardieſſe de lui faire ſentir la diſproportion de ſon âge avec celui de Dreux ; auſſi la laiſſa-t'il remplie d'indignation, & outrée de le trouver plus clairvoyant

qu'il n'avoit accoûtumé de ſe paroître.

Dès ce moment, la Ducheſſe forma la réſolution de ſe débarraſſer d'un homme qui avoit pris trop de droit ſur elle : ſur le champ elle en conçut le moyen.

Le Comte de Dreux arriva dans l'inſtant qu'elle étoit agitée de ces differens mouvemens, le trouble de ſon ame étoit peint ſur ſon viſage. J'ai mal pris mon tems, Madame, lui dit-il, pour vous faire ma cour. Tout autre que vous l'auroit mal choiſi, lui répondit-elle ; mais comme vous êtes la cauſe du trouble où vous me

voyez, vous pouvez en être le témoin : vous pouvez même deviner ce que le jaloux Brissac a plutôt vû que vous.

Quoi, Madame, lui dit le Comte, serois-je assez heureux pour mériter sa haine ? Oüi, répliqua Diane. Qu'entens-je, s'écria Dreux en tombant à ses genoux ! Quoi ! . . . Oüi, Comte, je vous aime, reprit la Duchesse : ma seule ambition aujourd'hui est de vous voir uniquement occupé à mériter ma tendresse, & le soin que je veux prendre de votre élevation : je vous l'ai promis au Bal. Ce que je vais faire pour Brissac, vous fera connoître quel est le ca-

ractere de la Ducheſſe de Valentinois, & comment elle uſe du pouvoir que l'amour lui donne ſur l'eſprit de ſon Roi.

Si mon cœur malgré moi, pourſuivit-elle, trahit la tendreſſe de ce Prince, au moins la payai-je d'une reconnoiſſance à laquelle il doit des conſeils, qui le portent toujours à la clémence, à la juſtice, à la magnanimité, & qui l'éclairent ſur tout ce qui peut concourir à ſa gloire.

La vanité flattée, le plaiſir d'être aimé d'une femme devant qui les plus Grands devenoient petits, & l'eſpe-

rance d'être porté rapidement au faîte des grandeurs, firent une telle illuſion au Comte de Dreux, qu'il crut être dans ce moment amoureux de la Ducheſſe.

Si la vivacité, la langueur, le langage tendre, le ſilence & l'entouſiaſme peuvent perſuader une femme qu'elle eſt aimée, la Ducheſſe dut ſe croire adorée; & le Comte heureux ne douta pas dans cet inſtant du triomphe de la Ducheſſe ſur ſon cœur: il ſe flatta qu'Eléonore venoit d'en être bannie.

Diane, enyvrée du plaiſir de ſe croire aimée, auroit voulu trouver des termes qui

n'euſſent jamais ſervi à perſonne, pour exprimer au Comte l'excès de ſa paſſion. Je ne m'en cache pas, lui dit-elle, c'eſt à l'amour que j'ai eu pour Briſſac, qu'il doit ſa faveur ; & ce ſera à vous qu'il devra ce qui lui reſte à deſirer, pour remplir ſon ambition. Oüi, je vais l'éloigner avec aſſez d'avantage pour le conſoler du vol que vous lui faites. Je dois ce ſacrifice à la délicateſſe de mes ſentimens.

Jean Caracciol Prince de Melfe, étoit Gouverneur du Piedmont. Le Roi le rappella. Mais ce Général revenant en France, mourut à Suze. Le

Roi l'avoit fait Maréchal de France, dignité dont le nombre, en ce tems-là, étoit fixé à quatre. Henri n'avoit encore diſpoſé en faveur de perſonne, ni du Gouvernement, ni du Bâton. La Ducheſſe obtint l'un & l'autre pour le Comte de Briſſac, qui déja lui étoit redevable de la Charge de Grand Maître de l'Artillerie.

Depuis l'emportement de Briſſac avec la Ducheſſe, il n'avoit oſé reparoître chez elle; il ſe reprochoit les choſes vives qui lui étoient échapées. Il connoiſſoit Diane généreuſe, jalouſe de l'amitié des Grands, aimant à s'en-

tendre louer ſur ſa beauté & ſur l'uſage qu'elle faiſoit de ſon crédit ; mais fiére & capable de ſe porter aux dernieres extrémités, quand elle ſe croyoit offenſée.

Le Comte de Briſſac étoit ſans eſpérance de la ramener, il craignoit au contraire de payer ſon imprudent emportement par une diſgrace, & peut-être éclatante.

Il étoit livré à ces réflexions, lorſqu'on vint lui dire que la Ducheſſe le prioit de venir ſur le champ chez elle. Il y alla en tremblant, perſuadé qu'elle alloit, au nom de Henri, lui porter un coup mortel.

La vengeance qui peut ſeule flatter une ame élevée & magnanime, dit la Ducheſſe à Briſſac, eſt de faire du bien à qui nous a offenſés. Le Prince de Melfe eſt mort, vous le ſçavez. Vos vûes ambitieuſes, à qui mes bontés ont donné carriere, n'alloient pas encore juſqu'à eſperer de ſuccéder au Prince de Melfe dans les Dignités qu'il poſſedoit. Vous les avez cependant, je les ai obtenues pour vous. Oüi, le Roi vous a nommé hier Maréchal de France, il vous a donné le Gouvernement du Piémont. Soyez auſſi reconnoiſſant que je ſuis généreuſe.

Le Comte de Briſſac, dont l'ame étoit troublée, étonné & ſaiſi par le paſſage ſubit de la crainte à la joie, répondit mieux que s'il y avoit bien penſé. Je partagerai, Madame, lui dit-il, entre vous & le Comte de Dreux, la reconnoiſſance que je vous dois.

Diane, loin d'être bleſſée de ce diſcours, en fut flattée. La pâleur de Briſſac, ſa voix mal aſſurée, l'émotion que lui cauſoit ce qu'elle venoit de lui apprendre, tout fut mis par la Ducheſſe au profit de ſa vanité. Elle penſa que toujours prévenu pour elle de la même paſſion, il ſen-

roit moins le plaiſir de ſe voir élever aux ſuprêmes honneurs, que la douleur de la perdre. Enfin elle lui ſçut gré des mouvemens de jalouſie qu'il lui laiſſoit appercevoir dans l'inſtant même, où ſon ame devoit être enivrée de la joie la plus vive.

Allez remercier le Roi, lui dit-elle d'un air carreſſant, & en lui tendant la main, qu'il ſerra tendrement, en la lui baiſant, mais ſans proferer une parole. Allez, ajouta-t'elle, recevoir les ordres de Henri, & comptez que le Maréchal de Briſſac, de qui j'excuſe l'emportement, ſera toujours cher à la Du-

cheſſe de Valentinois.

Le Maréchal s'inclina reſpectueuſement, & ſortit. Revenu à lui-même, au comble de ſes vœux & des grandeurs, il fut chez le Roi. Ce Prince lui ordonna de partir inceſſamment pour arriver promptement en Piémont, où la préſence d'un Gouverneur étoit néceſſaire.

Deux jours après le Maréchal quitta la Cour, remerciant en lui-même la Ducheſſe d'une infidélité, à qui ſon ambition étoit ſi redevable.

C'étoit avec une vive impatience que Diane attendoit le Comte de Dreux; elle lui

avoit

avoit dit la veille, qu'elle auroit le lendemain une nouvelle intéreſſante à lui apprendre. Il arriva. Cher Comte, lui dit-elle, Briſſac à préſent ſera vainement jaloux ; je viens de me débarraſſer de lui ; il eſt Maréchal de France, & Gouverneur de Piedmont. Quand me ſerez-vous infidéle, dit en ſouriant Dreux ? Le déſireriez-vous déja, repartit la Ducheſſe avec un air peu ſatisfait de la plaiſanterie ? En ce cas, vous ne mériteriez pas que je me ſerviſſe du même expédient pour me défaire de vous. Comte, ajoûta-t'elle tendrement, je mourrois de dou-

leur, ſi vous étiez ingrat.

Pourrois-je jamais l'être, reprit Dreux, en tombant à ſes genoux ? Pourrois-je ne pas payer toute votre tendreſſe par une auſſi délicate ? Oüi, vous ſçavez rendre auſſi conſtant que paſſionné. Un Roi charmant, ſans ceſſe à vos pieds, & le Maréchal de Briſſac, auſſi aimable que tendre, vous ſont les garands du pouvoir de vos charmes & de mon amour.

La Ducheſſe enchantée de la vivacité & des proteſtations d'un amant, qu'elle trouvoit à chaque inſtant plus digne de ſa tendreſſe, lui dit. Cher Comte, aimons-

nous avec autant de fidélité que de délicatesse. Ne soyons plus occupés qu'à nous prévenir & à nous plaire : méritons réciproquement notre confiance : surtout, garantissons-nous du moindre mouvement de jalousie, il empoisonneroit notre bonheur ; il faut peu de chose pour l'exciter, & il faut beaucoup pour le détruire.

Je vous conjure donc d'avoir assez d'attention sur votre conduite, pour m'épargner le plus léger soupçon : plus vous êtes fait pour plaire, moins je puis être tranquille : méritez enfin que, sans inquiétude, je puisse n'être oc-

cupée que du plaiſir de me croire aimée, & du ſoin de vous élever encore plus haut que je n'ai élevé le Maréchal de Briſſac, qu'une paſſion ſoutenue en a rendu digne.

Le Marquis de Morainville étoit tombé malade peu de tems après ſon arrivée. Pendant le cours de ſa maladie, il ſe nourriſſoit de la douce penſée que ſon fils, charmé de la Comteſſe de Créqui, y étoit tendrement attaché. Il étoit moins ennuyé de ſes maux, que du retardement qu'ils apportoient à ſon impatience, pour être inſtruit des ſentimens de la Comteſſe : il croyoit s'être

apperçu qu'elle regardoit le Comte de Dreux avec prédilection : il se flattoit que l'amour avoit tout disposé pour lui procurer le plaisir de l'appeller bientôt sa fille.

Après plus d'un mois de maladie, le Marquis de Morainville commença à être en état de recevoir compagnie. Il écrivit à Madame de Créqui, il la prioit de ne pas refuser à un oncle qui lui étoit si tendrement attaché, de venir passer tout un jour avec lui. Elle y consentit.

Cette jeune Veuve, aussi sensée qu'aimable, s'étoit fait en revenant à la Cour après la mort du Comte de Créqui,

un projet de conduite, dont elle ne s'écartoit pas. Cette jeunesse brillante, légere, avantageuse, qui par ses manieres aisées, familiéres, ses airs indiscrets, ses discours peu mesurés, rend au moins équivoque la réputation d'une femme, n'étoit pas admise chez Madame de Créqui; elle la craignoit, & en voyoit tout le ridicule. Elle disoit qu'on ne pouvoit gagner avec elle, que de l'étourderie & de la présomption. Elle ajoûtoit, que c'étoit avec ceux qui étoient venus au monde vingt ans, trente ans avant elle, qu'elle pouvoit s'accoûtumer à penser juste,

à réfléchir, & à agir conſéquemment : que c'étoit leur commerce qui devoit l'inſtruire de ce qu'on doit aux autres & à ſoi-même ; lui donner des lumieres & des leçons de conduite qui forçaſſent le médiſant & même le libertin à la reſpecter. Avec ces principes, on peut bien penſer que la Comteſſe de Créqui ne voyoit que des perſonnes graves & d'un mérite reconnu.

Les premiers empreſſemens du Comte de Dreux pour Madame de Créqui, s'étoient convertis en viſites peu fréquentes. Il fut embarraſſé, quand ſon pere lui an-

nonça que ſans importuns il paſſeroit une partie du lendemain avec ſon aimable & chere couſine. Elle vint.

Le Comte de Dreux prit ſon parti en homme du monde ; il alla au-devant de Madame de Créqui, mais il la reçut avec plus de marque de reſpect que de joye. Le Marquis de Morainville, qui examinoit ſon fils & la Comteſſe, fut peu ſatisfait de leur maintien : il crut s'appercevoir qu'ils étoient embarraſſés & contraints. En effet, quand leurs yeux ſe rencontroient, le Comte baiſſoit les ſiens, & la Comteſſe rougiſſoit.

Les dignités dont venoit d'être comblé Briſſac, faiſoient le ſujet de toutes les converſations ; le Bâton de Maréchal de France n'étonnoit perſonne ; mais le Gouvernement de Piedmont cauſoit la ſurpriſe de toute la Cour. La Ducheſſe de Valentinois, en le lui faiſant donner, éloignoit un amant qu'on croyoit toujours aimé.

Le Marquis de Morainville loüa Diane d'avoir pû ſe ſacrifier, pour prouver à Briſſac qu'elle ſçavoit préférer l'ambition de l'objet qu'elle aimoit, au plaiſir de le voir. Le Maréchal de Briſſac, dit la Comteſſe de Créqui, ne

plaît plus à Diane, parce qu'un autre lui plaît davantage; elle l'en a inſtruit en récompenſant des ſervices qui lui ont bien acquis ce qu'elle a obtenu pour lui. Le Comte de Dreux rougit à ce diſcours, qui frappa le Marquis de Morainville. Il frémit à la penſée, que c'étoit peut-être à ſon fils, que le Maréchal de Briſſac devoit ce que Diane venoit de faire pour lui.

Après le dîner, Madame de Créqui voulut voir le cabinet du Marquis de Morainville, qui étoit rempli de curioſités, ſurtout de Médailles auſſi belles que rares.

En les admirant, elle dit : Je ſuis certaine que cette piéce de votre appartement, eſt celle où mon couſin ſe plaît davantage : il a du goût pour les antiques, il aime ce qu'on trouvoit beau avant qu'il fût né. Ce diſcours jetté, le trouble qu'il cauſa au Comte de Dreux, ne laiſſerent plus de doute au Marquis de Morainville. Son fils déconcerté de la plaiſanterie, craignant d'en avoir encore à eſſuyer, & ne pouvant plus ſoutenir la préſence de Madame de Créqui, lui demanda, ſous un prétexte ſpécieux, la permiſſion de la quitter.

Le Marquis de Morainville

n'arrêta pas ſon fils. Il avoit une impatience extrême d'éclaircir les ſoupçons, que la Comteſſe venoit de faire naître dans ſon eſprit. Dès la premiere queſtion qu'il lui fit, elle lui répondit. Je vois que votre maladie vous a laiſſé ignorer que l'amour a parlé à la Ducheſſe de Valentinois en faveur du Comte de Dreux, au moment même où il a paru à la Cour. Plus jeune que Briſſac, elle l'a trouvé digne de la rendre infidelle : c'eſt à cette infidélité à qui le Maréchal doit ſon élévation ; je penſe qu'il n'en veut point de mal à votre fils. Si mon couſin peut allier

la prudence avec l'amour, s'il ſe conduit avec autant de ſageſſe que ſon Prédéceſſeur, ſon ambition pourra bientôt être ſatisfaite.

Que deviennent mes projets, s'écria le Marquis de Morainville, pénetré de douleur ? Ah ! ma chere niéce, ajoûta-t'il, ayant ſenti dans le ton de la Comteſſe qu'elle aimoit Dreux, & combien elle étoit bleſſée de ſe voir préferer Diane, que je ſuis affligé ! Quelle douceur pour ma vielleſſe me vole l'égarement de mon fils ! J'eſpérois de le rendre le plus heureux de tous les hommes. Je l'en croyois digne, repartit Ma-

dame de Créqui, & j'y aurois contribué avec plaisir. Ah! ma niéce, n'en dites pas davantage, reprit le Marquis de Morainville en l'embrassant, vous me percez le cœur. Il vit dans ce moment les yeux de Madame de Créqui moüillés de larmes qu'elle vouloit envain retenir.

Malgré les efforts du Comte de Dreux pour aimer la Duchesse, dont il avoit tous les jours occasion d'admirer la grandeur d'ame & la générosité, malgré les charmes qu'il lui trouvoit encore, & le désir ardent qu'il avoit de l'aimer; il ne fut pas longtems à sentir, que plus Dia-

ne montroit d'amour pour lui, plus il étoit éloigné d'en prendre pour elle ; & l'opiniâtre souvenir d'une sœur trop charmante à ses yeux, lui rendoit insensiblement Diane insupportable. La tendresse qu'elle lui marquoit, ne servoit qu'à lui déveloper celle qu'il auroit voulu se déguiser à lui-même. Il étoit désesperé du peu de succès d'un engagement, dont il avoit présumé le retour de sa raison. Il se reprochoit amérement de s'être laissé aller aux mouvemens de vanité, qui l'avoient entraîné vers la Duchesse.

La Duchesse de son côté

commençoit à ne plus le trouver le même. Elle étoit trop tendre & trop habile pour s'y tromper. Aux reproches doux qui lui échapoient, il n'avoit rien de satisfaisant à lui répondre, du moins, avec cet air naturel & empressé, qui sçait si bien persuader; son esprit ne lui étoit plus d'aucune ressource; & cette vivacité aimable, qui autrefois charmoit Diane, avoit disparu : il étoit dans cette situation, lorsque son pere lui tint ce discours.

Je ne vous demande pas un aveu, mon fils, je veux seulement vous donner des avis & des conseils, puissiez-

vous en profiter. L'expérience que je dois à mes années, m'a acquis de la pénétration. La Ducheſſe de Valentinois vous aime, je ne vous l'apprens pas; elle vous l'a dit avant moi. Mais avez-vous bien réfléchi ſur le danger d'être le rival de votre Roi? Vous êtes-vous promis aſſez de prudence, pour eſpérer de ne point faire naître de jalouſie à un rival, qui eſt votre Maître? De combien de repentirs ſeroit ſuivie votre témérité? L'ambition qui vous l'a inſpirée plus que l'amour, j'en ſuis certain, ſeroit alors arrêtée dans ſes projets; vous n'auriez plus

rien à eſpérer de ce que vous deviez attendre de votre naiſſance, ſans le ſecours de la Ducheſſe. Une diſgrace éclatante vous plongeroit dans l'oubli.

Cette ambition auſſi imprudente qu'impatiente, renverſe le ſage projet que j'avois formé de vous rendre poſſeſſeur de l'eſtimable Comteſſe de Créqui. Le tems vous auroit mené, ſans riſque, à tout ce que peut faire pour vous la Ducheſſe de Valentinois.

La faute eſt faite, vous avez cherché à lui plaire, & vous lui avez plû. Que je craîns les ſuites de cet engagement! Si l'habileté de

Diane me raſſure, à l'égard du Roi, j'ai d'autres ſujets encore de crainte. Votre âge, celui de Diane, me font douter que vous répondiez à ſa tendreſſe; ſi votre cœur n'eſt pas touché en ſa faveur, je doute que vous ayez encore acquis cette ſoupleſſe capable de l'abuſer aſſez long-tems, pour rendre utile à votre fortune ſon égarement. Elle a aimé, elle a été aimée. Elle a trompé, elle a été trompée; ſes connoiſſances en amour ſont étendues. Au moins, mon fils, vous avez un avantage, votre cœur eſt libre.

Cet avantage doit vous

procurer celui d'avoir ſans effort la conduite & le maintien d'un homme touché des charmes de la Ducheſſe, ſans paroître cependant trop paſſionné. Quand on ne l'eſt pas, ce rôle eſt trop difficile à ſoutenir.

Une femme qui n'eſt plus dans ſa brillante jeuneſſe, ou eſt raiſonnable, ou bien elle aime avec excès. Quelle que ſoit ſon illuſion ſur ſa beauté, la défiance marche toujours du même pas avec ſon amour, & cette défiance la rend aiſément inquiéte. Gardez-vous de faire aller la Ducheſſe de l'inquiétude à la jalouſie. Gardez-vous encore

plus d'en faire naître à Henri ; votre perte ſeroit certaine.

Tous les momens que vous ne donnerez pas à la Ducheſſe, pourſuivit le ſage Morainville, employez-les à vous rendre agréable à Henri : il vous marque déja de l'eſtime & de l'amitié ; qu'il puiſſe croire que vous ne devrez qu'à lui, ce que la Ducheſſe obtiendra pour vous. Allez, mon fils, je ne vous demande ni réponſe, ni confidence ; ſouvenez-vous ſeulement de tout ce que vient de vous dire le plus ſolide & le plus tendre ami que vous ayez.

Les réflexions que le Marquis de Morainville donnoit occaſion de faire à ſon fils, en lui inſpirant de la crainte pour l'avenir, firent ſur lui une impreſſion vive. Il ne pouvoit plus ſe déguiſer ſa paſſion pour Eléonore, ni que cette paſſion irritée encore par la contrainte, où le mettoit celle de Diane, le menoit malgré lui juſqu'à ſentir de l'éloignement pour elle. Ses vains efforts pour vaincre tous les mouvemens qu'il déſaprouvoit, étoient au-deſſus de ſes forces. Que de craintes! Que de regrets ſon pere avoit excités dans ſon ame! La cruelle néceſſité

de paroître aux yeux de Diane, digne de ſa tendreſſe, le repentir de s'être trop légérement engagé, les remords enfin qui le déchiroient, tout le jetta dans une triſteſſe qui le rendit bientôt méconnoiſſable.

Le Marquis de Morainville ne tarda pas à s'appercevoir du changement qui étoit en ſon fils; il en conçut une vive inquiétude, il comprit qu'il manquoit d'amour pour la Ducheſſe, & il craignit qu'il n'en eût pris pour une autre. Mon fils, lui dit-il un jour, lorſque vous avez paru à la Cour, ſi vous aviez été tel que vous êtes aujourd'hui,

je doute que vous eussiez séduit le cœur de Diane. Votre mélancolie décele ce qui se passe dans le vôtre : il n'est ni à vous, ni à elle. Parlez-moi sans détour ; c'est un ami compatissant, qui vous demande votre confiance. Pour l'amour de vous-même ne me la refusez pas. Je le vois, vous avez besoin d'être secouru de mes conseils. Etes-vous infidéle à Diane, ou Diane vous l'est-elle ?

Diane ne m'aime que trop tendrement, répondit le Comte de Dreux. Ah ! mon fils, vous êtes perdu, s'écria le Marquis de Morainville ! Vous aimez, & ce n'est pas

la

la Ducheſſe ! Non, mon pere, reprit le Comte, ne craignez rien. Je manque d'amour, il eſt vrai, pour Diane ; mais aucun objet à la Cour ne m'en a inſpiré, j'oſe même vous aſſûrer que mon cœur y reſtera libre. Diane n'a à ſe plaindre que d'une indifférence que je lui cache mal, & qui m'attire des plaintes & des reproches, dont j'avouë que je ſuis fatigué.

Si votre indifférence, reprit le ſage Morainville, n'eſt pas l'effet d'une paſſion ſecrette, je ne crains rien ; au contraire, elle vous vaudra une prudence qui ne marche gueres avec l'amour. Une femme

reſte long - tems vis - à - vis de ſon amant, quoique peu empreſſé, quand il ne lui préfere rien : ce n'eſt jamais un indifférent qu'on punit, c'eſt un perfide. Si vous l'êtes, tremblez. Plus Diane vous aime, plus elle ſera à redouter, ſi vous la trompez. Ah ! mon pere, dit le Comte, que ma tendreſſe pour vous me fait ſentir vivement le prix de la vôtre, & des inquiétudes qu'elle vous cauſe ! Calmez-les : non, vous n'avez rien à craindre de ma conduite à la Cour, je n'y ſuis point amoureux, je n'y commettrai point d'imprudence.

Le Comte de Dreux étoit

aussi affligé qu'humilié du peu de pouvoir qu'il avoit sur lui-même ! Les sages discours de son pere, & son état intérieur, lui montroient sa perte certaine, & peut-être prochaine ; il sentoit qu'il ne pourroit pas long-tems se contraindre. L'amour pour le tourmenter, & lui rendre Diane plus insupportable, devenoit tous les jours plus violent dans le cœur de cette Maîtresse trop passionnée, & dans le sien pour Eléonore. Les lettres qu'il recevoit de ses sœurs, lui portoient toujours de nouvelles atteintes, & détruisoient dans un moment l'ouvrage de sa raison.

C'étoit dans ces instans, que la passion de la Duchesse exprimée trop tendrement, lui paroissoit odieuse. Malgré lui, son imagination faisoit sans cesse la comparaison de Diane avec Eléonore. Que Diane y perdoit !

Combattu entre la crainte qu'un mot ne décélât sa foiblesse à Eléonore, & le désir de répondre à cette sœur trop chérie, le Comte presque tous les jours prenoit & rejettoit la plume, écrivoit & déchiroit ce qu'il avoit écrit. Il éprouvoit cette situation, lorsque le Marquis de Vatteville vint lui dire qu'il alloit partir pour la Normandie. Ah ! Comte,

dit Vatteville, je vais voir Mademoiſelle de Dreux! Puiſſai-je par ma tendreſſe la rendre auſſi ſenſible, que je la trouve belle!

Que vous êtes heureux, mon cher Vatteville, dit douloureuſement Dreux! Vous quittez un lieu qui vous laiſſe en déſirer un autre; vous allez où vous déſirez d'être; vous aimez avec l'eſpoir de voir combler vos ſouhaits. Que vous êtes heureux! Les vôtres ne ſont-ils pas ſatisfaits, lui repartit Vatteville? La Ducheſſe de Valentinois vous laiſſe-t'elle quelque choſe à déſirer? De l'aimer, répondit Dreux; la vanité &

l'ambition m'ont trompé, & me rendent la victime de mon erreur.

Il ne doit pas vous en coûter beaucoup pour paroître tendre, répliqua Vatteville, si, comme je le crois, vous n'aimez rien : la Duchesse est encore aimable, son esprit est solide & brillant. L'esprit est une grande ressource pour faire illusion sur ce que la figure ou le manque de jeunesse, peuvent laisser à desirer. Il fait plus, il fait disparoître les défauts, il se sert du bandeau de l'amour pour les cacher. Je le sçais.

Le premier objet qui m'a fait sentir le charme d'aimer,

étoit, ainſi que la Ducheſſe, ſur ſon retour. Son eſprit me fit rechercher ſon amitié. Je crus que j'aurois à apprendre & à profiter avec elle. C'étoit une femme qui avoit eu des paſſions, mais qui s'étoit toujours aſſez reſpectée pour aller la tête levée. Sans ſonger à lui plaire, ſans ſoupçonner que j'en deviendrois amoureux, nous nous trouvâmes l'un pour l'autre une tendreſſe vive. Je me ſçaurai gré toute ma vie de ce premier choix, il m'a ſauvé des égaremens de la jeuneſſe, il a meuri mon eſprit, je lui dois enfin le peu que je vaux.

Tandis que Vatteville par-

loit, Dreux étoit abſorbé dans ſes penſées. Que voulez-vous mander à Breſtot, pourſuivit Vatteville ? Aſſurez Eliſabeth & Eléonore, reprit le Comte, de toute mon amitié. Dites à Eléonore. Mais non, je n'ai rien à lui faire dire de plus particulier qu'à Eliſabeth. Partez, mon cher Vatteville, ajouta-t'il. Craignez ſurtout de laiſſer entrevoir à votre oncle le vrai motif du plaiſir que vous trouverez à reſter auprès de lui. Craignez toujours que l'amour ne vous rende imprudent. Vous connoiſſez votre oncle, vous connoiſſez mon pere, leur amitié, leur ca-

ractere ſont décidés, vous & ma ſœur en ſeriez les victimes.

Que n'êtes-vous à Breſtot, dit Vatteville! vous me ſeriez un prétexte pour y faire de fréquens ſéjours. Vous m'y verrez peut-être bientôt, repartit Dreux. L'amour de la Ducheſſe, auquel je ne ſçaurois répondre qu'avec une indolence qui commence à la bleſſer, & le déſir que je ſens de me ſouſtraire à la pénible contrainte où je ſuis livré, me chaſſeront de la Cour.

Vous m'étonnez, reprit Vatteville, car Diane eſt bien encore capable de plaire:

Henri en eſt la preuve, ce Prince l'adore, & ſi vous n'aimez rien, vous devez au moins en être aimé avec plaiſir. J'en conviens, répondit Dreux, j'avouë mon injuſtice, ceſſez de me la reprocher. Embraſſez-moi, partez, & aimez toujours un ami malheureux, qui déſire de vous voir plus fortuné que lui. En achevant ces mots, les yeux du Comte de Dreux ſe mouillerent, & le Marquis de Vatteville attendri, le quitta ſans parler.

Quels efforts! quelle contrainte me ſuis-je fait, pour ne pas laiſſer échapper mon funeſte ſecret, s'écria Dreux,

dès qu'il fut ſeul. C'eût été pour moi une douceur extrême de le dépoſer dans le ſein de Vatteville. Mais je l'aurois vû rougir de honte de mon égarement. Non, je dois me condamner à un ſilence éternel. De quel ſecours cependant me ſeroit un ami qui, m'épargnant les reproches que mérite ma foibleſſe, m'aideroit à la ſurmonter ?

Un jour que Meſdemoiſelles de Dreux ſe promenoient enſemble dans le Parc, Eliſabeth parlant de Vatteville, Eléonore vantant avec vivacité tout ce qu'elle admiroit dans le Comte de

Dreux, elles furent interrompues par l'arrivée non attenduë du Marquis de Vatteville.

Le trouble intérieur d'Elisabeth fut marqué par la rougeur qui lui monta au visage, & par un air embarrassé. Eléonore au contraire eut cet air ouvert, aisé & satisfait, que laisse la présence des personnes pour qui on n'est prévenu que d'estime & d'amitié. Vatteville sentit ces deux differentes nuances, il en fut enchanté : il se flatta dans ce moment d'avoir touché le cœur de Mademoiselle de Dreux. Cette voluptueuse idée, & sa passion qui

en redoubloit encore, lui causerent à son tour une émotion & une timidité qui ne lui laisserent pas sa facilité ordinaire à s'exprimer.

Ce que Vatteville avoit remarqué dans Elisabeth, Elisabeth le remarqua en lui avec la même satisfaction. Dites-moi des nouvelles de mon frere, s'écria d'abord Eléonore. Que fait-il à la Cour? S'y amuse-t'il? Y réussit-il bien? Le Roi a-t'il de la bonté pour lui? Y pense-t'il à nous?

Ces differentes questions donnerent le tems à Vatteville & à Elisabeth de se remettre. Alors Vatteville ré-

pondit tout ce qui pouvoit flatter & ſatisfaire Eléonore.

C'étoit le matin que Vatteville arriva à Breſtot. Il devoit en repartir le ſoir : il s'occupa tout le jour à chercher un moment favorable pour entretenir Mademoiſelle de Dreux, il le trouva.

Que mon attachement pour mon oncle a de forts liéns, lui dit-il. C'eſt à lui à qui je dois le bonheur de vous avoir vûë, & c'eſt à ſon amitié, qui me rappelle auprès de lui, que je ſuis redevable du plaiſir dont je jouis dans cet inſtant. Cependant malgré ma reconnoiſſance pour

ſes bontés, malgré le déſir que je ſens de n'en être pas indigne, je vous le confie, Mademoiſelle, jamais je n'épouſerai ſa fille; & ſi je ſuis condamné au malheur de vous voir obéir à un pere, en acceptant de lui un époux, mon juſte déſeſpoir... Dans ce moment Eléonore parut. Eliſabeth, en la voyant, ſentit un ſecret dépit qui fut apperçû de Vatteville. Il partit le ſoir rempli d'eſpérance, & content d'avoir déclaré ſa paſſion à Mademoiſelle de Dreux.

Le Marquis de Vatteville alloit ſouvent à Breſtot de l'aveu de ſon oncle. Préve-

nu d'eſtime pour ſon neveu, il n'avoit aucune inquiétude.

Un jour il trouva ſeule Mademoiſelle de Dreux dans une gallerie, où elle s'amuſoit à regarder des Cartes, des Sphéres, des Globes: Elle parut interdite en le voyant. Je crois, Mademoiſelle, lui dit-il, n'être pas indiſcret en vous interrompant dans cette occupation: On peut être deux à examiner le ciel & la terre. Mais on parcourroit en vain l'Univers pour y trouver une perſonne auſſi parfaite que vous, & un homme auſſi paſſionné que moi.

Ne me refuſez pas, pour-

ſuivit Vatteville, la douceur extrême de vous entendre me dire que vous êtes perſuadée que je vous adore. Je ne ſuis pas née injuſte, répondit Mademoiſelle de Dreux, en ſouriant. Ajoûtez, reprit vivement Vatteville, que vous n'êtes pas ingrate. C'eſt un vice que j'abhorre, répliqua-t'elle, en rougiſſant. Je ſuis au comble de mes vœux, s'écria Vatteville, en tombant à ſes genoux. Je poſſederai Mademoiſelle de Dreux ſenſible à ma tendreſſe. Son caractere & mon amour m'en ſont les garands.

Vous vous en flattez bien

légerement, lui dit Mademoiselle de Dreux avec un regard charmant, & en le faisant relever. Comment résisterez-vous à un pere, à un oncle, qui, comme aîné de sa Maison, en possede les plus grands biens? Tous deux veulent les réunir, en vous faisant épouser Mademoiselle de Vatteville. Songez-vous qu'une autre alliance lui feroit transporter tous ces mêmes biens dans une famille étrangere. Tout vous ordonne d'immoler l'amour à votre ambition, à votre fortune & à la volonté d'un pere.

C'est de vous, Mademoi-

ſelle, s'écria Vatteville, que je reçois ce conſeil. Vous me pénetrez de la plus vive douleur. Quoi ! vous ne voulez voir que les difficultés ? Mon oncle eſt-il immortel ? Sa fille eſt-elle encore en âge d'être mariée ? N'ai-je pas pour moi le tems & les évenemens ? Que je vois d'obſtacles à vaincre, dit tendrement Mademoiſelle de Dreux ! Je ne ſçais ſi c'eſt que je crains encore plus que vous, de ne pouvoir en triompher ; mais ils me font trembler, je n'oſe les enviſager, & je ne puis les perdre de vûe.

Que cet entretien eut de

charmes pour ces deux tendres amans ! Vatteville venoit d'arracher l'aveu de la tendresse qu'il se flattoit d'avoir inspiré à Elisabeth, & Elisabeth venoit de laisser échapper cet aveu si doux, qu'on refuse avec tant de peine, & qu'on fait avec tant de plaisir.

Mademoiselle de Dreux, en quittant le Marquis de Vatteville, alla chercher Mademoiselle de Morainville. Ah ! ma sœur, lui dit-elle en l'embrassant, quel charme ! quelle satisfaction ! quelle douceur d'avoüer qu'on aime, à ce qu'on aime ! Je viens de goûter ce

plaiſir. Vatteville vient de m'arracher mon ſecret. Que je lui en ſçais de gré ! Que je ſuis à préſent à mon aiſe ! Je ſerai à lui, ma ſœur, il me l'a juré, & je vous jure, comme je viens de lui jurer, que je ne ſerai jamais à un autre.

Depuis que Mademoiſelle de Dreux avoit avoüé ſa tendreſſe au Marquis de Vatteville, ſouvent elle lui facilitoit les occaſions de l'entretenir. Un jour qu'il joüiſſoit de ce plaiſir, il la pria de lui montrer la boëte où étoit peint le Comte ſon frere, entre elle & Eléonore. Vous me promettez au moins

de me la rendre, lui dit-elle, en la lui présentant. Vous pensez donc, charmante Elisabeth, répliqua-t'il, que ce seroit pour moi une douceur extrême d'être possesseur de votre portrait ? Je le pense, si je crois votre amour sincere, répondit-elle, en souriant. Mais malgré le charme attaché à cette possession, je ne vous fais pas l'injustice de soupçonner seulement, que vous espériez l'obtenir de moi.

Si je pouvois l'avoir sans votre aveu, lui demanda Vatteville, votre délicate vertu en seroit-elle blessée ? Votre proposition est embar-

raſſante, repartit Eliſabeth, je ne puis la réſoudre. Mais, reprit Vatteville, ſi je l'avois! Si ma paſſion me faiſoit ſentir qu'il me manque, pour joüir pleinement de ce plaiſir, de vous voir ſatisfaite de ce que j'aurois imaginé pour en devenir poſſeſſeur, refuſeriez-vous votre conſentement à la ſupercherie que le plus tendre amour m'auroit ſuggérée? Vous m'en demandez beaucoup, répondit-elle: je ſçais ce que je devrois faire, mais je ne ſçais ce que je ferois. L'amour me le dit pour vous, reprit Vatteville, en lui montrant ſon portrait. Oüi, il va me ren-

dre le plus fortuné des hommes, en obtenant de vous de m'en voir poſſeſſeur de votre aveu.

Mademoiſelle de Dreux, auſſi ſurpriſe que flattée de cette délicate preuve de la paſſion de ſon amant, & pénetrée dans ce moment de la ſienne, lui dit : Je ſerois de bien mauvaiſe foi, ſi je vous faiſois un crime de cette ſupercherie. Je ſuis auſſi coupable que vous, ajoûta-t'elle, en lui préſentant une boëte où Vatteville ſe reconnut. Ah ! charmante Eliſabeth, s'écria-t'il, comment exprimer les tranſports de mon ame !

Votre joye ſe communique, reprit-elle ; car dans ce moment j'en reſſens une pareille. Mais, dites-moi, comment êtes-vous parvenu à avoir mon portrait ? Vous n'avez pu, comme moi, ſatisfaire ſecrettement votre envie. Eſt-ce mon frere ? Oüi, repartit Vatteville. Mon frere, s'écria-t'elle ! mon frere ! Oüi, votre frere, oüi, je lui ſuis redevable de ce bonheur. Alors Vatteville lui raconta la ruſe dont il s'étoit ſervi.

Mademoiſelle de Dreux & le Marquis de Vatteville, tous deux inſtruits de leurs ſentimens, tous deux sûrs de

leur réciproque tendreſſe, tous deux réſolus de s'aimer toute leur vie, ayant quelquefois la liberté de ſe le jurer, ſont plus heureux à Breſtot, que le Comte de Dreux & la Ducheſſe de Valentinois ne le ſont au milieu des plaiſirs à la Cour de Henri.

L'amour rend également ou aveugle, ou clairvoyant : par ton de la confiance, on ne voit rien : par ton de la défiance, rien n'échappe. La ſituation du Comte de Dreux, n'avoit pas tardé à le trahir aux yeux pénétrans de la Ducheſſe, dont l'amour augmentoit avec les inquiétudes. Elle devint triſte & rêveuſe.

Elle ſentoit ce changement en elle, & voyoit avec autant de dépit, que de douleur, le Comte ne pas ſeulement le remarquer. Elle lui laiſſa voir des ſoupçons, elle lui reprocha une indifférence qui décéloit un infidéle; enfin elle ſe laiſſa aller à des mouvemens de jalouſie, mais qui n'avoit aucun objet déterminé.

La maniere dont Dreux ſe juſtifioit, étoit peu propre à la raſſûrer. En effet, une femme qui ſe plaint, qui gémit, eſt peu contente d'un homme qui en ſe promenant dans une chambre, avec un air rêveur & embarraſſé, dit

froidement : Vous êtes folle, quel caprice ! De quoi vous plaignez-vous ? Surquoi jugez-vous que je ſuis infidéle ? Ma conduite n'eſt - elle pas toujours la même ? Manquai-je un jour à vous voir ? Donnai-je des ſoins à quelqu'autre ? Pourquoi donc ces inquiétudes ? En vérité, c'eſt être trop injuſte.

Non, ce n'eſt-là ni le ton, ni les phraſes de l'amant qui aime. L'amour empreſſé à ſe juſtifier, parle un autre langage. La Ducheſſe s'y connoiſſoit, auſſi paſſa - t'elle bientôt des plaintes douces à l'aigreur, & de l'incertitude de n'être pas aimée, aux

ſoupçons que le Comte s'é-toit laiſſé charmer par un nouvel objet. Dès ce moment, elle prit des meſures pour être inſtruite tous les jours de la moindre de ſes démarches.

La vie du Comte de Dreux étoit bien unie. Il faiſoit ſa cour aſſidûment au Roi; & quand ce Prince étoit chez Diane, il alloit chez la Reine. Cette Princeſſe lui témoignoit une bonté particuliere; l'eſprit du Comte, ſa converſation lui plaiſoient; elle paroiſſoit toujours amuſée, quand il étoit chez elle.

Le Comte qui vouloit au moins épargner à la Ducheſ-

ſe les inquiétudes qui la tourmentoient, s'étoit reſtraint à ne remplir que ſes devoirs. Il s'étoit d'abord condamné à n'aller chez aucune femme aimable, ni de la Cour, ni de la Ville. Sa circonſpection & ſon air réſervé, bleſſoient même celles, qui le trouvant digne de devenir heureux, auroient ſouhaité l'hommage de ſon cœur. Le tems qu'il n'employoit pas à faire ſa cour, il le donnoit avec plaiſir aux perſonnes graves & en place. Ce choix ſage & cette conduite meſurée qui charmoit le Marquis de Morainville, déſeſpéroit la Ducheſſe. Elle ne ſçavoit où fixer ſes ſoupçons jaloux.

J'ai cependant une rivale, diſoit-elle. Où la voit-il ? Où ſe cache-t'elle ? Car enfin s'il ne m'aime pas, il en aime une autre. Non, un cœur libre ne ſçauroit ſe refuſer à tout l'amour que j'ai pour l'ingrat. S'il n'aime rien, j'en dois être encore plus offenſée, que je ne le ſerois de le découvrir infidéle. S'il n'aime rien, quel cruel avis me donne ſon indifférence ! Elle m'apprend que je ne dois plus eſpérer de plaire. Cependant Henri, Henri jeune, Henri aimable, Henri le premier Roi du monde, Henri à qui ſa Cour préſente tous les jours des objets char-

mans, empressés à lui plaire, est encore amant à mes genoux.

La Duchesse oublioit de se dire, que s'il étoit possible à une femme habile & sur son retour, de conserver sa conquête en perdant le brillant de ses attraits, il lui est bien difficile d'en faire une nouvelle. La dégradation de la figure aux yeux d'une personne qui nous voit tous les jours, se fait insensiblement, ainsi que le mouvement de l'aiguille d'une pendule. L'une tourne, l'autre vieillit, sans que celui qui les a toujours suivies de l'œil, s'en soit apperçu.

Le Comte de Dreux, tourmenté ſans ceſſe de ſa paſſion pour Mademoiſelle de Morainville, & fatigué de celle de la Ducheſſe, balançoit entre le déſir de fuir, & la crainte de s'attirer les juſtes reproches d'un pere ambitieux. Nul mouvement de jalouſie n'agitoit plus la Ducheſſe. Elle étoit également convaincue que le Comte n'aimoit rien, & que cependant elle n'en étoit pas aimée. L'idée de ne pouvoir toucher un cœur indifférent, la déſeſperoit. Des reproches accompagnés de larmes, que le Comte ſéchoit quelquefois, elle paſſoit à d'autres plus vifs.

Que vous me trompez de mauvaiſe grace, lui diſoit-elle. Ingrat! vous ne m'aimez pas, & vous n'aimez rien. Quel outrage! que j'en ſuis offenſée! Je le ſçai, ajoûtoit-elle, & j'en conviens. Non, il n'eſt point de femme qui ne puiſſe éprouver le caprice de l'amour, par une injuſte & biſarre préférence. Mais j'éprouve ſeule l'humiliation de laiſſer un cœur dans ſa paiſible & ennuyeuſe liberté. Oüi, je préfererois à cette honte, la douleur de vous voir ſenſible pour un autre; j'aurois au moins un objet à haïr. Les efforts que le Comte ſe faiſoit, ou pour modérer,

ou pour calmer la douleur de Diane, l'irritoient encore davantage.

Quand on n'aime pas, ou quand on n'aime plus, qu'on ſouffre impatiemment les reproches qu'on mérite, rien n'attendrit, tout aigrit. Un jour le Comte de Dreux, fatigué des emportemens de la Ducheſſe, y tomba lui-même. C'en eſt fait, Madame, lui dit-il, je ne ſçaurois plus tenir à votre injuſtice, je ne vous verrai plus. Je vais en m'éloignant de la Cour, me ſouſtraire à votre humeur inégale & capricieuſe. Je vais vous épargner la vûe d'un objet que vous croyez aimer

encore, & qui en effet vous eſt devenu inſupportable.

Qui m'eſt devenu inſupportable, reprit la Ducheſſe ! Ingrat, vous ne le penſez pas. Mais fatigué de ma tendreſſe, c'eſt une excuſe que vous voulez donner à votre indifférence. Que dis-je ! Mon amour l'a convertie en haine. Moi ! vous haïr, Madame, s'écria Dreux ; Ah ! ne le croyez pas ! Que fais-tu donc cruel, quand je t'adore, & que tu ne ſçaurois m'aimer, reprit la Ducheſſe ? Ne vois-je pas combien te coûtent les ſoins que tu me rends. Empreſſé avec étude, careſſant avec froideur, diſtrait,

embarrassé, ennuyé, tout m'instruit de mon malheur. Dans ce moment même, où ma douleur & mes larmes t'assurent de l'excès de ma passion, tu n'as rien à me dire. Je lis à regret ta confusion dans tes yeux, tu ne sçais où les porter, tu n'oses les fixer sur moi. Crains-tu de t'attendrir ? Crains-tu qu'un regard adoucisse ma peine ! Ah ! pourquoi ne sçais-tu pas mieux me tromper ?

C'étoit-là les reproches que faisoit souvent la Duchesse au Comte de Dreux, en lui paroissant toujours blessée & humiliée de ne trouver con-

tr'elle dans ſon cœur, qu'un éloignement inſurmontable. Quelquefois honteux de ſes juſtes plaintes, honteux de n'avoir rien à lui répondre, honteux de ſon maintien, déconcerté & embarraſſé, le Comte la quittoit bruſquement.

Dans ces inſtans outré contre lui-même, & déſeſperé de ſon état, il prenoit la réſolution de fuir, ou de lui avoüer qu'une malheureuſe paſſion étoit le véritable obſtacle qu'elle trouvoit dans ſon cœur. Mais le danger qu'il enviſageoit à exécuter l'un ou l'autre de ces projets, l'arrêtoit.

Eſt-ce l'amitié fraternelle, ſe demandoit le Comte à lui-même, qui unie avec l'amour, rend cet amour ſi tendre & ſi opiniâtre ? Celui de Diane ne ſert qu'à irriter encore ma paſſion. Quoi ! ni l'abſence, ni le tems, ni ma raiſon, ni mes remords, ni l'intérêt de ma fortune, ne peuvent rien ſur moi. Tout cede à mon funeſte amour.

Un jour que le Comte de Dreux étoit agité de ces mouvemens, on lui rendit une lettre de la tendre & affligée Eléonore, la plus touchante qu'il eût jamais reçue. Que les reproches, qu'elle renfermoit ſur ſon obſtiné

ſilence, l'attendrirent ! Quelle émotion s'empara de ſon ame ! Son viſage étoit couvert de larmes, ſans qu'il s'en apperçût. Que cette lettre, en réveillant toute ſa paſſion, appéſantit le poids dont lui étoit celle de la Ducheſſe ! C'en eſt fait, s'écria-t'il, je veux me délivrer de l'importune tendreſſe de Diane. Je veux rompre les chaînes que la vanité & l'ambition m'ont fait rechercher, ſans avoir aſſez conſulté mon cœur. Oüi, le déſir de me ſouſtraire à cet eſclavage, dont je ſuis tous les jours trop cruellement la victime, l'emporte ſur toute autre conſidération.

Je lui ſacrifie grandeur, intérêt & fortune.

Dans le moment, où le Comte de Dreux reliſoit encore la lettre de Mademoiſelle de Morainville, la Ducheſſe l'envoya prier de venir chez elle. Quel inſtant, s'écria-t'il, cette cruelle femme prend t'elle, ou pour m'accabler de reproches, ou pour me fatiguer de ſa tendreſſe! Il partit réſolu à tout événement, de lui avoüer qu'il étoit prévenu pour un autre objet. Il ſe ſouvenoit que Diane lui avoit dit, que ſon amour-propre ſe trouveroit moins bleſſé d'avoir à s'en prendre à une paſſion malheureuſe, qui

lui fermoit le chemin de ſon cœur, qu'à ſon indifférence.

Quel air triſte & embarraſſé vous apportez ici, lui dit la Ducheſſe ? Qui croiroit à vous voir, que vous arrivez où vous êtes toujours ſouhaité ? Si je vous ſçavois amoureux, je vous envoirois vers l'objet de votre tendreſſe. Vous me faites pitié; mais dans mon malheur, je n'ai pas la conſolation que vous aimiez ailleurs... Eh quoi ! ce diſcours ſemble vous troubler !... Que vois-je ? Vous dévorez des ſoupirs. Vos yeux ſont prêts à répandre des larmes... Ah ! ce moment

m'éclaire . . . . Ce moment me désabuse . . . . Vous aimez . . . . Avouez-le . . . payez au moins tout l'amour que j'ai pour vous, d'une sincere amitié.

Que ne puis-je le payer du même amour, dit le Comte ! Je serois aussi fortuné que je suis misérable. Que de regrets, que de remords il m'épargneroit ! Qu'entens-je, reprit Diane ? Vous aimez ! Vous éprouvez des remords ! Vous êtes misérable ! Quel est dont cet objet qui vous rend malheureux ? Ah ! Madame, s'écria Dreux, ne me le demandez jamais. Mais plaignez-moi de l'obsta-

cle fatal que vous trouvez dans un cœur en proie au plus funeste amour. Oüi, la bisarrerie de mon étoile me rend la victime d'une passion qui ne peut jamais être que le tyran de ma raison, puisque j'adore un objet que je ne devois jamais que respecter; un objet qui ignore & qui ignorera toujours une victoire qui m'en feroit détester. Ah cruel! dit douloureusement la Duchesse, pourquoi m'avez-vous trompée?

Je me suis trompé moi-même, répondit le Comte. Vous trouvant digne du plus tendre attachement, flatté

du ſuccès de mes ſoins, j'ai crû que votre amour triompheroit dans mon cœur, de celui dont il eſt déchiré.

Le Comte de Dreux ſe tut après ces mots. La Ducheſſe de Valentinois, les yeux baiſſés & pleins de larmes, gardoit le ſilence. Tous deux immobiles, reſterent aſſez long-tems en cet état. La Ducheſſe enfin portant ſes regards ſur Dreux, lui dit languiſſamment : Ah ! malheureux Comte, que nous ſommes tous deux à plaindre ! Allez, laiſſez-moi ſeule, attendez de mes nouvelles pour me revoir. Le Comte interdit, ſoulagé & trem-

blant de ce qu'il venoit de dire, auſſi étonné que touché de la douceur que lui montroit Diane, ſortit ſans lui répondre.

Malheureuſe Diane! quel coup viens-tu de recevoir, s'écria la Ducheſſe, dès que elle fut livrée à elle-même! Malheureux Comte! quel coup l'amour t'a-t'il porté! Quel funeſte trait a-t'il choiſi pour te bleſſer! Dans ce moment pluſieurs diſcours du Comte, où la Ducheſſe avoit toujours ſenti ſa prédilection pour ſa ſœur Cadette, revinrent en foule à ſon ſouvenir.

Sans le vouloir, reprit-elle,

tu viens de me confier ton ſécret. Je le ſçai, je ſçai quel eſt cet objet que tu adores, & que tu ne devois jamais que reſpecter. Infortuné ! ... Que je te plains ; ... Que cet amour que tout condamne & t'ordonne d'étouffer, juſtifie le déſir que tu as eu de me plaire ! Tu as eſperé de moi d'en triompher, tu m'en a cru digne, cet eſpoir m'aſſure que tu as ſenti en ma faveur une premiere diſpoſition à m'aimer. Eh bien ! Que ton attente ne ſois pas déçue ! Employons tous les moyens propres à me faire remporter cette victoire : ſupprimons plaintes & repro-

ches : mettons-le à ſon aiſe : faiſons diſparoître l'amante, ne lui montrons que l'amie attendrie de ſon ſort, ſenſible à ſes peines, touchée de pitié, & remplie pour lui d'attention & de complaiſance. Cette conduite, le tems & ſa raiſon, à qui je prêterai des forces contre cet amour, l'étoufferont enfin dans ſon cœur.

Tandis que la Ducheſſe éprouvoit une ſituation auſſi ſinguliere que nouvelle, que l'eſpoir de remporter un triomphe ſi flatteur pour ſa vanité, faiſoit chez elle comme une refonte de caractere, le Comte de Dreux attendoit

avec

avec autant d'inquiétude que d'impatience, quel feroit l'événement de l'aveu qu'il avoit ofé faire à la Ducheffe. Mais, qu'il étoit éloigné de penfer que fes foupçons étoient tombés fur Mademoifelle de Morainville ! Il en fut inftruit le lendemain par une lettre de la Ducheffe. La voici :

Non, je ne puis exprimer les mouvemens que votre aveu a excités dans mon cœur. La pitié y prévaut fur tout autre fentiment. Eh ! comment n'y prévaudroit-elle pas ? Je connois de quel trait fatal l'amour s'eft fervi pour vous fraper. Ne foyez point allarmé de ma pénétration : votre

ſécret eſt en ſûreté : je n'en ferai uſage que pour vous prêter des forces contre vous-même. Que ce ſécret, ſçu de vous ſeul, a dû vous péſer ! Eh bien ! Comte, connoiſſez le prix d'une tendre amie : goûtez la douceur extrême de lui ouvrir votre cœur, de lui confier vos peines, & de l'y voir ſenſible. Je ſuis cette amie. Oüi, dès ce moment, je m'en tiens à ce titre. Puiſſe-t'il me rendre chere à vos yeux ! Puiſſe-t'il vous faire trouver avec moi la conſolation que porte avec elle l'amitié ! Que la pitié a de puiſſance ſur une ame généreuſe ! L'effet qu'elle produit ſur la mienne, me montre à moi-même digne de mon eſtime & digne de la vôtre ;

aurois-je pu penſer que je me croirois heureuſe d'eſſuyer des larmes qu'une autre fait couler. Hélas ! le caprice de l'amour ne vous juſtifie que trop ! Et votre franchiſe, ainſi que l'objet de votre foibleſſe, me force à vous pardonner l'erreur où vous m'avez jettée. Elle vous a ſéduit le premier; le cas où vous êtes, m'en aſſure. Venez Comte, venez m'entendre vous plaindre. Venez me voir gémir de la biſarrerie de votre deſtinée, ſans murmurer de la rigueur de la mienne. Le ſacrifice que je fais de l'amour à l'amitié, doit vous mettre à votre aiſe avec moi; & j'exige de vous cette confiance, que je vous demande pour l'amour de vous-

même. Je ſens que je là mérite.

Que devint le Comte de Dreux à la lecture de cette lettre ! En quel état le jetta-t'elle ! La Ducheſſe ſçait mon ſecret, s'écria-t'il ! Comment le nier ? Comment en convenir ? Comment ſoutenir ſa préſence ? Méritai-je la douceur qu'elle me promet pour ramener ma raiſon égarée ? Etonné du parti qu'elle prend, il lit & relit ſa lettre : il en eſt attendri ; l'amitié dont elle eſt remplie, l'intéreſſe, il plaint leur commune deſtinée.

Quoi ! pourſuivit-il ; Diane peut tout ſur ſon cœur, quand je ne puis rien ſur le

mien ! Quelle honte pour moi ! Quoi ! loin d'être irritée, loin de me faire ſentir les effets d'un juſte reſſentiment, elle m'offre un généreux ſecours : la pitié lui parle en ma faveur. Eh bien, allons à ſes pieds lui témoigner mes regrets de ne pouvoir répondre à tant d'amour. Payons-le au moins de la plus tendre amitié. Peut-être ma confiance me vaudra-t'elle cette conſolation, que Diane m'en promet. En effet, combien de fois mon funeſte ſecret a-t'il été pour moi d'un poids inſupportable ? Combien de fois ai-je voulu le dépoſer dans le ſein du ſage Vatte-

ville ? Mais craignant d'altérer ſon eſtime, je l'ai dévoré. Comment la Ducheſſe l'a-t'elle pénétré ? Ah ! dans le trouble où j'étois, je me ſuis ſans doute décelé moi-même.

En entrant dans le cabinet de Diane, le Comte de Dreux tomba d'abord à ſes genoux. Vous voyez, Madame, lui dit-il, l'homme le plus pénétré, qui fut jamais, de vos bontés. Moins je les mérite, plus je les ſens. Elles excitent dans mon ame des mouvemens que je ne puis définir : elles y font naître l'eſpérance d'un triomphe digne d'elles. Je l'attens, repliqua la Du-

chesse, de votre raison, secourue de mon amitié. Oüi, continua-t'elle, en lui serrant tendrement les mains, elle est telle, que je lui sacrifie tout autre sentiment. Ne voyez plus dans Diane qu'une tendre amie, qui veut vous aider à combattre l'ennemi & le tyran de votre raison. Ennemi qui vous poursuivoit avec trop d'avantage, quand vous n'aviez que vous-même à lui opposer : car je pense que je suis la seule personne, qui sçache votre secret.

Aurois-je jamais osé avoüer à quel point je suis criminel, s'écria Dreux ! Non, je sens

trop, & je me le dis trop à tous les inſtans, que mon penchant eſt réprouvé de l'honneur, du devoir, de la nature & de l'amour même. Vous en avez deviné le malheureux & cher objet, aidez-moi à me faire revenir pour lui à la ſimple amitié. Mais méritai-je la vôtre! Vous avez un titre pour l'obtenir, repartit la Ducheſſe. Vous êtes encore plus à plaindre que vous n'êtes coupable. Oüi, je me dois, je vous dois le généreux effort de vous prêter les ſecours, qui peuvent vous rendre à vous-même.

Ce pourroit-il qu'un pro-

cedé si magnanime fût sans effet sur mon cœur, reprit Dreux ? Je vous estime trop pour le craindre ; répondit Diane. Mais Comte, voulez-vous que la connoissance que j'ai de votre foiblesse, vous soit utile ? Accordez-vous la liberté de ne me rien taire de tout ce qui se passera dans votre ame. Ne craignez point de rougir à mes yeux. Ne me redoutez à aucun titre. Je n'ai plus avec vous que celui de l'amie compatissante. Oüi, Comte, la confiance sans réserve que je vous demande, diminuera le poids dont vous étoit votre secret ; elle diminuera de

même la trop forte impreſſion que vous avez reçue des charmes d'une ſœur, qui gémiroit de votre égarement, ſi elle étoit aſſez infortunée pour en être inſtruite.

Je ſuis trop heureux, s'écria le Comte : Je dois à l'amour même, qui juſqu'à ce jour m'a voulu tant de mal, le ſecours d'une amie pour en triompher.

Pendant cét entretien qui fut encore long, le Comte de Dreux ſe permit, & goûta la conſolation de raconter comment, ſans y ſonger & ſans s'en défier, l'amour s'étoit rendu le maître de ſon cœur.

La Ducheſſe avec un air tranquille, jugeoit de l'extrême tendreſſe du Comte de Dreux pour Mademoiſelle de Morainville. Mais maîtreſſe d'elle-même, elle ſçavoit lui cacher à quelles cruelles épreuves la mettoient tous leurs entretiens : elle l'écoutoit avec une apparente complaiſance ſe plaindre de ſon ſort. Que le ſien étoit ſingulier ! Quel dur & pénible emploi l'amour lui donnoit-il ?

Que l'eſpérance, ainſi que l'amour-propre, a de pouvoir ſur les hommes ! L'un & l'autre ſoutenoit la Ducheſſe de Valentinois dans

ſa conduite. Elle ſe flattoit de remplacer un jour Mademoiſelle de Morainville dans le cœur de ſon trop paſſionné frere. Il s'en flattoit auſſi. L'humeur égale, les manieres douces & prévenantes de la Ducheſſe, l'intérêt tendre qu'elle prenoit à ſa ſituation, tout le ramenoit inſenſiblement en ſa faveur ; & ſa confiance pour elle, en la lui rendant toujours plus néceſſaire, lui inſpiroit une amitié qui la lui faiſoit rechercher avec empreſſement.

A ces mouvemens ſuccéderent bientôt ceux de la pitié dans l'ame du Comte

de Dreux. Il réflechit avec attendrissement sur les épreuves cruelles où il mettoit sans cesse le cœur de Diane ; sur ce qu'il devoit lui en coûter pour tenir sa passion renfermée. Il commença à la plaindre, il vint ensuite à lui parler moins fréquemment de Mademoiselle de Morainville.

Ce fut d'abord avec quelque effort que le Comte observoit ce silence prescrit par la reconnoissance. C'étoit néanmoins sans tomber dans ces accès de tristesse & de langueur, qui autrefois avoient instruit la Duchesse qu'elle n'étoit pas aimée : elle ne se flattoit pas encore de

l'être ; mais elle voyoit avec une ſécrette eſpérance le Comte moins occupé de ſon amour, moins abattu, moins diſtrait, l'eſprit plus libre, l'humeur & la conduite plus égales, ſaiſiſſant d'un air ſatisfait les occaſions de lui dire des choſes obligeantes ; enfin plus à ſon aiſe avec elle.

Un jour que le Comte témoignoit à la Ducheſſe, combien il ſentoit le prix de ſes bontés, elle lui dit : Avoüez qu'une amitié pure & ſincere a bien des attraits. Que je me ſçais de gré de vous faire goûter les charmes qui y ſont attachés, quand la confiance eſt ſans réſerve.

Je me flatte, répliqua Dreux, que je dois votre pitié à un sentiment plus vif, que celui de l'amitié. Vous vous trompez, reprit Diane; votre aveu, le besoin que vous aviez d'une amie, m'ont réduite à ce titre. Quoi, lui demanda vivement Dreux, vous ne sentez plus pour moi que de l'amitié? Non, répondit-elle, & vous seriez aussi injuste que cruel, si vous n'en étiez pas satisfait.

Ah! Madame, s'écria le Comte, que vous m'effrayez! Quoi! quand j'attends de votre tendresse le triomphe de celle que vos bontés affoi-

bliſſent tous les jours dans mon cœur, j'aurois perdu le vôtre! Vous ne me répondez rien. Raſſurez-moi, Madame, pourſuivit-il, en ſe jettant à ſes genoux, & en ſaiſiſſant ſes mains avec tranſport pour les baiſer.

Arrêtez, lui dit Diane avec douceur : l'amour vous trompe dans ce moment : cette vivacité n'appartient qu'à lui. L'amitié ne doit jamais ſe ſervir de ces couleurs, elle ſçauroit mal les employer, & vous n'avez pour moi que cette amitié dont je ſuis ſatisfaite. Vous devez même être content de la mienne. Examinez-vous bien vous-même,

consultez bien votre cœur, il vous dira qu'elle doit vous suffire, & ce seroit courir le risque de la perdre à jamais, si vous exigiez de moi davantage. A peine la Duchesse eut-elle achevé ces mots, qu'elle fit relever le Comte, & sur le champ elle changea de conversation. Mais elle s'étoit apperçue avec un plaisir égal à sa passion, combien son discours avoit touché Dreux.

Pour paroître avec éclat & avec avantage aux yeux du Comte, pour ne le laisser jamais livré à lui-même, Diane imaginoit tous les jours de nouvelles fêtes. Le Roi qui les aimoit, adoptoit

toujours avec joye les idées ſingulieres de cette adroite Maîtreſſe. Elle faiſoit ſuccéder les plaiſirs les uns aux autres. Elle avoit celui de voir le Comte s'y livrer inſenſiblement, avec cette gaieté & cette liberté, qui annoncent un eſprit tranquille.

La Ducheſſe de Valentinois attentive à ſa parure, étudioit avec ſoin celles qui lui étoient les plus avantageuſes. Elle ne ſe trouvoit jamais ſi bien qu'en habit de chaſſe. C'étoit ſur ce genre de divertiſſement, que ſa féconde imagination ſe recherchoit toujours pour le varier & le rendre amuſant. Elle

ſçavoit très-bien monter à cheval : cependant un jour dans la forêt de Saint Germain, où le Roi chaſſoit le cerf, le cheval de la Ducheſſe qui ſuivoit le Roi d'aſſez près, fit un faux pas qui jetta Diane à terre ; en tombant, elle fit un cri perçant.

Le Comte de Dreux couroit ſur la même ligne que Henri ; l'oreille frappée par un ſon de voix qu'il reconnut d'abord, & effrayé, il tourna bride. Il voit la Ducheſſe renverſée, il vole à ſon ſecours, & en ſautant de cheval, il lui dit : Serois-je aſſez malheureux pour que

vous vous fussiez blessée ? Le Roi en sera quitte pour la peur, lui répondit-elle, en lui montrant ce Prince qui dans ce moment arrivoit : elle lui présenta la main pour l'aider à la relever, tandis que l'empressé Dreux la tenoit sous les bras.

Toutes les Dames & les Courtisans, qui étoient de cette chasse, firent à l'envi l'un de l'autre leur compliment à la Duchesse sur le danger qu'elle avoit couru. A la crainte qu'il m'a causée, répondit-elle, succéde le plaisir de voir des personnes que j'estime s'intéresser pour moi, & je prie le Roi de leur en

marquer ma reconnoiſſance dans les occaſions. Ce Prince fit rompre les chiens, on retourna au Château, où les complimens recommencerent. La vivacité du Comte de Dreux avoit charmé la Ducheſſe, mais elle lui coûtoit une vive inquiétude; elle trembloit que le Roi n'en eût pris de l'ombrage. Pendant tout le reſte du jour, elle examinoit ce Prince; elle cherchoit à lire dans ſes yeux & dans ſes regards, ce qui ſe paſſoit dans ſon ame: elle crut lui voir ce maintien libre, & cette converſation aiſée qu'il avoit, lorſque rien ne lui bleſſoit l'eſprit.

L'effroi du Comte de Dreux, ſon empreſſement, & ce que le Roi avoit entendu, avoient fait néanmoins ſur ce Prince quelqu'impreſſion. Dreux, ſe demanda-t'il à lui-même, ſeroit-il aſſez téméraire pour être amoureux de Diane ? Oſeroit-il oublier que je l'aime ? Puis réflechiſſant ſur le caractere du Courtiſan, il penſa que s'étoit à lui à qui Dreux avoit voulu marquer ſon zéle, de même que tout ce qui l'accompagnoit à la chaſſe. Henri rejetta un ſoupçon, qu'il regarda comme injurieux à un homme qu'il honoroit de ſon eſtime.

Le Roi croyoit que ce qui s'étoit paſſé la veille, n'avoit fait nulle trace dans ſon eſprit ; néanmoins le lendemain il dit à Diane : Je penſe que je fus hier plus effrayé que Dreux, en vous voyant renverſée de cheval ; cependant il le parut encore plus que moi. Ou c'eſt un Courtiſan bien fin, ou un ſentiment bien vif l'intéreſſe pour vous. Le ſçavez-vous, Madame ? Je le ſçaurois, que vous n'en ſeriez pas inſtruit, répliqua la Ducheſſe.

Je vous entends, reprit le Roi. Non, Sire, vous ne m'entendez pas, répliqua-t'elle. Vous vous trompez,

ſi vous prenez ma réponſe pour un aveu. Le Comte de Dreux n'eſt pas amoureux de moi. Mais, lui ou d'autres oſeroient manquer juſqu'à ce point à Votre Majeſté, que contente de les punir par mon indifférence, je leur épargnerois votre juſte reſſentiment. En effet, eſt-ce à l'amour à faire perdre au Souverain & à l'Etat, des hommes nés pour leur être utiles ?

Une Maîtreſſe tendre, ſenſée & occupée de la gloire de ſon Roi, ajoûta Diane, ne doit jamais exciter dans ſon cœur une jalouſie capable de coûter des victimes,

qui

qui feroient rougir de honte le Sacrificateur. Cette indiſcrétion eſt une coqueterie, qui cache ſouvent une ame infidelle.

Que c'eſt à juſte titre que je vous adore, dit le Roi à la Ducheſſe ! Quelle élévation de ſentimens ! Quelle prudence ! Quelle délicateſſe ! Que vous méritez ma confiance ! Elle exige que je vous remette aveuglément le ſoin de votre conduite & celui de mon repos.

Diane avoit toujours eu l'habileté de montrer ſans air de myſtere, de l'eſtime & de l'amitié pour l'objet qui lui inſpiroit des ſentimens plus

vifs. Aucune nuance, ni plus forte, ni plus foible dans ses manieres, ne pouvoit la trahir. Un ton libre & aisé le confondoit aux yeux de Henri, parmi ceux de la Cour avec qui elle vivoit familiérement, qu'elle protégeoit, dont elle vantoit au Roi les qualités qui pouvoient les rendre dignes de ses bontés. Henri connoissoit son caractere bienfaisant, & son amour pour le mérite ; elle aimoit à le voir récompensé. C'étoit à cet heureux caractere qu'elle étoit redevable de la discrétion de toute la Cour & de l'amitié du Public.

L'entretien que Diane ve-

noit d'avoir avec Henri, avoit remis une entiere ſécurité dans ſon ame. Sécurité qu'elle fit paſſer dans celle de Dreux, qui n'étoit pas ſans allarmes.

Si le Roi étoit peu flatté d'être l'homme le mieux fait de ſon Royaume, il l'étoit infiniment d'être le plus adroit dans tous les nobles exercices du corps. A l'adreſſe, il joignoit la force & la grace. Le Comte de Dreux avoit comme lui tous ces avantages. Il étoit le ſeul à la Cour, qui pouvoit preſque égaler Henri.

Diane qui connoiſſoit la foibleſſe de ce Prince à ce

ſujet, & qui vouloit réveiller ſon amour-propre, lui propoſa des courſes de Bagues & de Têtes, en mémoire de ſon avénement à la Couronne, qu'on n'avoit pas encore célébré.

Diane penſoit avec plaiſir, que dans ces jeux elle auroit plus d'une occaſion de partager ſon admiration entre le Roi & le Comte de Dreux. Elle déſiroit avec ardeur de le voir briller dans une fête d'éclat. Elle voulut qu'il y eût un prix pour le vainqueur. Henri conſentit à ce qu'elle déſiroit. La fête fut ordonnée ſur le champ, & les Seigneurs nommés.

La Reine, ſous le prétexte d'une indiſpoſition, déclara qu'elle n'aſſiſteroit pas aux jeux. Mais la véritable cauſe étoit, que le Roi, peu de tems avant lui, avoit refuſé ce qu'il venoit d'accorder à la Ducheſſe.

Diane, qui n'avoit imaginé un prix que pour le donner de ſa main, ſe flattant que ce ſeroit le Comte de Dreux qui le mériteroit, laiſſa appercevoir à Henri le plaiſir qu'elle auroit à lui préſenter le prix, que ſans doute il remporteroit. C'en fut aſſez pour ce Prince, toujours paſſionné & toujours rempli de complaiſance pour la Ducheſſe.

Il déclara donc que le Vainqueur recevroit un prix de la main de Diane : de plus, il lui laissa le soin de le choisir de son goût.

Je ne me jetterai pas dans un détail étendu sur cette fête ; je dirai seulement que ce spectacle digne de la somptuosité de Henri dans toutes les occasions d'éclat, étoit décoré & embelli par toutes les femmes de la Cour, parées & placées sur un amphithéâtre ; par l'adresse & la magnificence des Chevaliers ; par la beauté de leurs chevaux superbement harnachés, & par l'affluence du peuple, dont la joye, le mou-

vement & les acclamations étoient un ſecond ſpectacle.

Chaque courſe de Bagues & de Têtes, où le Roi brilloit, le Comte de Dreux, en courant après lui, partageoit toujours avec ce Prince les applaudiſſemens & la gloire de ſurpaſſer tous les autres Chevaliers. La Ducheſſe reſſentoit encore plus vivement que le Comte, le plaiſir de tous ces avantages : elle goûtoit voluptueuſement le charme de l'admirer ; elle ſe félicitoit de ſon choix, & ſe flattoit qu'il remporteroit le prix ; elle attendoit avec impatience le moment de le lui préſenter.

La Ducheſſe étoit placée au milieu du premier rang de l'amphitéâtre. Quand les jeux furent finis, le Roi accompagné du Comte de Dreux, & ſuivi de tous les Chevaliers vint à elle, & lui dit : C'eſt de votre main, Madame, que le Vainqueur attend le prix. Donnez-le à celui qui le mérite le mieux.

Diane alors préſenta à Henri une épée d'or, enrichie de diamans. Dans ce moment, reprit Henri, le Roi doit diſparoître, il n'eſt que Chevalier ; ſoyez équitable. Voilà celui à qui on doit déférer l'honneur du triomphe, ajoûta-t'il, en lui mon-

trant le Comte de Dreux.

La Ducheſſe avec une ſoumiſſion empreſſée & avec un regard flatteur, dit au Comte : Le Roi vous déclare vainqueur ; je vous en donne le gage. Que cette épée, que de ſimples jeux vous ont fait mériter, vous ſerve utilement & glorieuſement contre les ennemis de l'Etat.

La Ducheſſe avoit préſenté l'épée nue au Comte de Dreux, le Roi la lui prit des mains. Né libéral & magnifique, il ne parut pas ſurpris de ſa richeſſe ; mais il le parut en liſant écrit ſur la lame :

Le plus adroit eſt mon Vainqueur.

Diane voyant Henri lire ces mots avec une ſérieuſe attention, lui dit : Sire, à la faveur des jeux, où votre adreſſe a toujours ſurpaſſé celle des autres Chevaliers, je penſois vous dire une vérité, mais votre modeſtie l'a convertie en ſimple galanterie.

L'obéïſſance prompte de la Ducheſſe, l'air de complaiſance dont elle avoit accompagné le don de l'épée, bleſſa le Roi : il en prit de l'ombrage, que le Comte de Dreux fortifia par la maniere vive & ſenſible, dont il reçut le prix des mains de Diane.

Ce qui ſe paſſoit dans ce moment, fit ſouvenir Henri de la chaſſe, où la Ducheſſe étoit tombée de cheval. Il ſe rappella ſur le champ tout ce qu'il avoit négligé de remarquer. Son aveugle confiance pour la Ducheſſe, combattit d'abord pour elle ; mais le ſoupçon fut le plus fort ; il donna naiſſance à des mouvemens de jalouſie, que Henri n'avoit encore jamais ſentis. Sa bonté naturelle, ſon caractere diſſipé, & l'adreſſe de Diane à le tromper, l'en avoient toujours garanti. Incertain de ce qu'il devoit penſer, craignant d'outrager la Ducheſſe, s'il lui laiſſoit

appercevoir ſes inquiétudes, il réſolut de les cacher, & d'examiner de près ſa conduite & celle du Comte de Dreux.

Henri, né avec beaucoup d'eſprit, ſe crut aſſez de pénétration pour éclaircir ſes doutes par ſes propres yeux. A la faveur du prix remporté par le Comte, il l'accueillit encore davantage qu'à ſon ordinaire : il loüoit en préſence de Diane ſa taille, ſon air noble, ſon adreſſe & l'agrément de ſon eſprit : en examinant l'impreſſion que ces loüanges faiſoient ſur elle ; mais cette Maîtreſſe habile, qui crut appercevoir

ſe deſſein du Roi, le fit repentir intérieurement de s'être laiſſé aller à des ſoupçons, par des propos qu'elle ſembloit jetter au hazard, & par un redoublement de careſſe.

Le Comte de Dreux devenu plus circonſpect par ſa premiere imprudence à la chaſſe, ne donnoit à Henri, ainſi que la Ducheſſe, aucune priſe ſur lui. Henri, avec un air d'amitié & de confiance, entretenoit ſouvent le Comte, de l'eſprit, de l'imagination fertile & brillante de Diane; de l'élévation de ſes ſentimens, de ſon attachement pour lui, du bonheur enfin d'être

aimé d'une femme auſſi parfaite.

La liberté que le Comte de Dreux s'étoit permiſe de parler ſans contrainte à la Ducheſſe de ſon égarement, la douceur qu'elle employoit pour combattre ſa foibleſſe, la reconnoiſſance vive qu'inſpiroit au Comte l'amitié tendre & compatiſſante qu'elle lui montroit, tout faiſoit inſenſiblement effet ſur ſon cœur, & en la lui rendant néceſſaire, la lui rendoit tous les jours plus chere.

Diane s'appercevoit de ce progrès. Qu'elle en étoit ſatisfaite! Elle ne doutoit preſque plus de triompher de

Mademoiſelle de Morainville. En effet, l'idée de cette ſœur, trop charmante aux yeux du Comte, commençoit à le moins perſécuter. Il commençoit à eſpérer qu'il ſeroit bientôt redevable à la Ducheſſe de la douceur d'aimer ſans crime & ſans remords.

Peu de jours après les courſes, Diane imagina un divertiſſement, où elle pouvoit briller à ſon tour, & voir encore briller le Comte de Dreux. C'étoit une chaſſe dans la forêt de S. Germain. Douze Dames nommées devoient y avoir chacune leur Chevalier tiré au ſort. Ces

douze Chevaliers habillés en Chasseurs de même que les Dames, devoient les suivre à la chasse, & les servir pendant le repas qui termineroit cette aimable partie; le Roi même devoit être le Chevalier de celle que le hazard lui donneroit.

Henri goûta l'idée de la Duchesse. Il nomma les douze Dames & les douze Chevaliers; il marqua le jour où il vouloit que toutes les personnes nommées se rendissent chez la Duchesse. Les douze Dames placées faisoient un demi cercle, les douze Chevaliers le fermoient, étant debout.

C'étoit un coup d'œil charmant de voir ce cercle, où la jeuneſſe, la beauté, les graces, la magnificence & l'air ſatisfait brilloient. Mais ce qui devoit étonner davantage, étoit d'y voir la Ducheſſe de Valentinois, ſoutenir par l'éclat qu'elle avoit encore & une taille admirable, les charmes naiſſans des femmes qui l'entouroient.

Au milieu de ce cercle, étoit un Page de Diane avec une table devant lui : il y avoit deux petites corbeilles couvertes, qui renfermoient, l'une, les douze noms des Dames, l'autre ceux des Chevaliers.

Le Page portoit d'abord au Roi les billets des Dames, ce Prince les lisoit haut; ensuite le Page présentoit à la Duchesse ceux des Chevaliers. Dès qu'elle avoit prononcé le nom, le Chevalier nommé entroit dans le cercle, alloit mettre un genou à terre devant sa Dame, lui baisoit la main, & sur le champ il passoit derriere elle.

Henri étoit né coquet & dissipé, il adoroit Diane; mais il aimoit toutes les femmes. Malgré sa passion pour elle, il saisissoit volontiers les occasions de s'amuser, & il répondoit toujours avec plaisir aux agaceries que lui fai-

ſoient les jolies femmes de ſa Cour, qui flattées de l'eſpoir de triompher d'une tendreſſe, qu'elles croyoient ne devoir plus être qu'une vieille habitude, cherchoient à lui plaire.

Avec ces diſpoſitions, il eſt aiſé de penſer que le Roi déſiroit d'être le Chevalier d'une autre Dame que de Diane; il attendoit avec impatience de ſçavoir celle que lui donneroit le hazard : au cinquiéme billet, il en fut ſervi comme il le ſouhaitoit; le ſort le fit le Chevalier de la Comteſſe de Roye, jeune, belle, vive, aimable & ſpirituelle.

Dans l'inſtant, on vit Henri aux genoux de Madame de Roye ; il lui dit en lui baiſant ſa main : Vos charmes vous ſont les garands que je ſuis trop heureux, ſi vous ne vous plaignez pas du hazard. Je ſuis contente du Chevalier qu'il me donne, répondit la Comteſſe de Roye, & je ſuis flattée de ſa galanterie. Le Roi, après lui avoir encore baiſé la main, paſſa derriere ſon ſiége, & ordonna au Page de préſenter à la Comteſſe de Roye, le reſte des billets qu'il devoit ouvrir.

La Ducheſſe étoit inquiéte de ſçavoir à qui le hazard donneroit le Comte de

Dreux. Le dixiéme billet lui apprit enfin, qu'il étoit ſon Chevalier. Dreux avec un air aiſé, fit la cérémonie preſcrite, & la Ducheſſe le reçut ſans paroître embarraſſée.

Malgré la liberté d'eſprit & la gaieté que Henri montroit, il examinoit la Ducheſſe & le Comte, en faveur de qui le hazard lui parut ſuſpect. Il cherchoit à lire dans leur viſage & dans leurs regards, ce qui ſe paſſoit dans leur ame. Il crut appercevoir une retenue étudiée chez Dreux, & une joye renfermée chez Diane.

La vivacité de ce Prince, ſon goût vif pour le plaiſir,

celui qu'il trouvoit à dire des galanteries à la Comteſſe de Roye, les reparties heureuſes & aimables qu'elle lui faiſoit, les diſcours généraux & galands de toute cette brillante Chevalerie, ſuſpendirent le reſte du jour les mouvemens chagrins & jaloux que Henri avoit ſentis.

Cette eſpéce de lotterie fut terminée par un ſouper chez la Ducheſſe : la liberté y regnoit ſans licence, la prudence ſembloit guider la Ducheſſe & le Comte aux yeux inquiets de Henri.

Dès que ce Prince fut ſeul, les mouvemens de jalouſie, auſquels le plaiſir avoit donné

du relâche, reprirent toutes leurs forces. Les occaſions différentes qui lui avoient fait naître des ſoupçons, revinrent toutes dans ſon eſprit; il fut violemment agité par celui qu'il avoit d'abord rejetté, au moment où les billets du Comte & de la Ducheſſe avoient été tirés.

Si je convertis mon ſoupçon en certitude, dit ce Prince en lui-même, je ne pourrai plus douter d'être trompé. Que Dreux tremble, s'il eſt perfide à l'égard de ſon Roi. ... Quoi! Dreux auroit cherché à plaire à ce que j'aime? ... Se pourroit-il que Diane me fût infidelle? ... Quoi!

il me faudroit renoncer à elle ! . . . Quel vuide la soustraction de son commerce mettroit-il dans ma vie ! Rien ne pourroit, ni me consoler, ni me dédommager de sa perte. L'amour, la confiance, la solidité de son esprit, l'utilité de ses conseils, l'habitude enfin, tout me la rend nécessaire, tout me la rend chere.

Tandis que le Roi attendoit avec impatience le moment d'éclaircir les soupçons qui le tourmentoient, la Duchesse ne passoit pas une nuit tranquille. Elle s'étoit apperçue que Henri n'avoit pas été content du hazard, qui lui avoit

avoit donné le Comte de Dreux pour Chevalier. Elle lui avoit vû des inſtans ſombres, au milieu même de ſa gaieté.

Ce n'étoit pas pour elle que Diane craignoit, elle connoiſſoit ſon pouvoir ſur le Roi ; mais elle trembloit pour le Comte ; & le Comte, qui depuis la diſtribution des billets, avoit ſurpris ce Prince promenant ſes regards ſur lui & ſur Diane, ſe reprochoit d'avoir voulu être ſon Chevalier.

Dès que le Roi fut levé, il envoya chercher ſecrettement le Page qui avoit fait & tiré les billets la veille.

Page, lui dit-il, répondez à votre Roi. C'eſt lui qui vous demande, ſi tous les billets que vous donnâtes hier chez la Ducheſſe, ont été véritablement diſtribués au hazard. La punition ſuivra l'impoſture ; la récompenſe, la vérité. Parlez.

Ce Page n'étoit ni un enfant, ni un ſot; mais intimidé par la préſence, le ton & le regard ſévere de Henri, il ſe jetta à ſes pieds, & lui avoüa que le Comte de Dreux, à l'inſçu de la Ducheſſe, l'avoit ſéduit pour le faire ſon Chevalier. C'eſt aſſez, lui dit le Roi, retirez-vous ; mais je vous dé-

ſens de retourner chez la Ducheſſe. Allez chez votre pere y attendre ce que mérite votre ſincerité : vous lui devrez au moins ce que Madame de Valentinois auroit pû me demander pour vous.

Le Page ſe retira, au deſeſpoir d'avoir trahi le Comte de Dreux, mais en même tems charmé de ce que Henri n'avoit pas pouſſé plus loin ſes queſtions. Il pouvoit en dire davantage, & il s'avoüoit à lui-même, qu'étonné & tremblant d'être interrogé par ſon Roi, il auroit dit tout ce qu'il ſçavoit. La Ducheſſe lui ſçut même gré dans la ſuite de n'avoir été

indiſcret qu'à demi.

Quelle témerité, s'écria Henri ! Oſer être le rival de ſon Roi ! Oſer chercher à plaire à la Ducheſſe ! Peut-être ne lui a-t'il que trop plu ! Mais qu'il ſoit aimé, ou qu'il ne le ſoit pas, il eſt également criminel. Tout ſujet qui oſe manquer à ſon Roi, ne ſçauroit être trop ſéverement puni.

Dans ce moment Henri fit expédier un ordre qui envoyoit le Comte de Dreux à Breſtot, & qui lui donnoit ce Château pour priſon ſous la garde de la Comteſſe de Dreux.

Cette vengeance exécu-

tée ſoulagea le Roi : il ne pouvoit conſentir à croire Diane d'intelligence avec Dreux. Il alla chez elle, il y entra avec un air penſif, il ſe promena quelques momens ſans parler, laiſſant échapper des ſoupirs.

Qu'avez-vous, Sire, lui demanda Diane ? L'inſolent Dreux vous aime, répondit le Roi, & peut-être l'aimez-vous. Sur quoi jugez-vous que Dreux m'aime, reprit la Ducheſſe ? Eſt-ce le ſoin qu'il prend de m'être agréable ? Soyez donc jaloux de tout ce qui vous environne. L'objet de l'amour d'un Roi, continua Diane, n'eſt-il pas l'idole

des Courtisans qui s'empressent à lui plaire? prosternés à ses genoux, ils y comptent faire leur Cour au Souverain, dont ils attendent par elle les graces & les dignités.

Ce discours ne m'en impose pas, repartit Henri : il me prouve seulement que vous tremblez pour le perfide. Je veux bien le croire seul coupable : ma confiance pour vous auroit à revenir de trop loin, & l'amour vous défend dans mon cœur. Il me persuade que votre vanité seule, & le plaisir de plaire, vous ont rendu Dreux agréable. Mais envain je voudrois douter de sa témerité.

La Ducheſſe triomphoit en ſecret. Elle voyoit l'excès de la foibleſſe de Henri, elle croyoit que ce Prince n'avoit que des ſoupçons contre Dreux, elle ſe flattoit de les diſſiper. Mais quel effroi porta-t'il dans ſon ame, en lui apprenant l'imprudente témerité du Comte, & en ajoûtant qu'il venoit de lui envoyer l'ordre de ſortir de la Cour, & d'aller apprendre auprès de la Comteſſe de Dreux à être plus ſage. Ah! Sire, qu'avez-vous fait? s'écria la Ducheſſe. Plus jalouſe encore de votre gloire, que de la poſſeſſion de votre cœur, je gémis de vous voir

l'immolerà un mouvement de foibleſſe indigne de vous. Si vous puniſſez dans Dreux un rival, qui me croira innocente? Moi, répondit le Roi, moi, ſi vous ne me forcez pas à vous croire criminelle, en vous intéreſſant trop au ſort de Dreux. Il m'a manqué de reſpect, il a pû oublier que c'eſt ſon Roi qui vous adore, il ne peut trop en porter la peine, & votre éloquence pour le juſtifier me ſeroit ſuſpecte. En achevant ces mots, le Roi ſortit.

Le Comte de Dreux étoit ſeul avec ſon pere, au moment qu'on lui apporta l'ordre d'aller au Château de

Breſtot, avec expreſſe défen-ſe d'en ſortir ſous quelque prétexte que ce fût. Quelle nouvelle pour le pere & pour le fils ! Quel paſſage ſubit, dit le Marquis de Morain-ville, de la faveur où vous étiez hier, à la plus éclatan-te diſgrace ! Qu'avez-vous fait, mon fils ? J'ai manqué de prudence, répondit-il. J'ai aſſez de courage pour l'avoüer à mon pere. Oüi, je ſuis plus affligé que ſurpris de ce revers de fortune. Quel-le imprudence vous l'a atti-rée, reprit le Marquis de Morainville ? L'amour, ré-pliqua Dreux.

Le caractere admirable, la

douceur & l'esprit de Diane, m'ont enfin fait passer de l'indifference que j'avois pour elle, à des sentimens assez tendres, sans être trop vifs pour chercher & saisir avec plaisir les occasions de flatter sa tendresse. Celle d'être son Chevalier m'a séduit. Alors le Comte de Dreux dit à son pere ce qu'il avoit fait pour l'être.

J'ai vû depuis ce moment, poursuivit-il, de l'inquiétude dans le Roi, j'en ai été allarmé; ce Prince a sans doute fait parler le Page que j'avois gagné, & je reçois la punition de mon imprudence. C'en est fait, mon fils,

dit le Marquis de Morainville, laiſſez dormir votre ambition. La colere du Roi, allumée par l'amour, s'éteindra bien difficilement. La colere des Rois, fût-elle injuſte, doit être reſpectée. Partez, allez auprès de vos ſœurs & de ma mere. Le plaiſir de vous revoir ſera chez elle cruellement empoiſonné. Allez. Je reſterai ici, j'y crois ma préſence néceſſaire. Mais, mon fils, la prudence veut que vous partiez ſans voir la Ducheſſe, & que vous partiez dès ce moment même. Gardez-vous de donner le tems au Roi de ſoupçonner, que mépriſant ſa colere, vous avez fait des

démarches qui entraîneroient la perte de Diane, ainsi que la vôtre. Peut-être sçaura-t'elle un jour profiter en votre faveur de la foiblesse de ce Prince pour elle. Partez avec cet espoir, & que votre fermeté dans cette occasion m'instruise qu'elle est au dessus des revers. Le Comte de Dreux quitta son pere pour aller donner les ordres qui pouvoient hâter son départ. Dans ce moment on lui rendit cette lettre de la Duchesse.

Avant les funestes effets de la jalousie de Henri, je ne me croyois plus qu'une amie compatissante à vos peines : dans cet

instant je suis l'amante la plus tendre, la plus à plaindre, & la plus affligée qui fut jamais. Juste Ciel! Le cruel Henri vous envoye à Brestot! A Brestot, où vous allez revoir l'ennemie de votre repos & du mien. A Brestot, où votre cœur, malgré les progrès que j'avois faits sur lui, va être livré à cet amour, qui n'étoit encore qu'affoibli. A combien d'affligeantes réflexions suis-je abandonnée? Je croyois faire votre bonheur, je croyois vous porter au plus haut degré d'élévation, vous deviez l'attendre de mes sentimens & de mon crédit, & c'est moi qui cause votre perte. Ah! Comte, qu'avez-vous fait? Pourquoi faut-il que vous

ayez desiré de me donner une preuve de l'état de votre cœur ? En avois-je besoin ? Ne voiois-je pas que je gagnois tous les jours quelque chose sur lui ? Puis-je le penser sans mourir de douleur ? Ma tendresse aussi violente qu'elle est malheureuse, loin de vous être favorable, vous proscrit de la Cour, vous enleve tous les avantages que vous deviez y trouver, même sans mon appui, & elle vous exile dans un lieu où vous ne gouterez que des plaisirs que la raison & le devoir vous reprocheront. Mais je perdrai le crédit que me donne l'amour sur le cœur de Henri, ou vous ne serez pas long-tems l'objet de sa haine. Emportez, Comte, cet espoir,

qui ſeul peut me ſoutenir contre votre malheur & le mien.

La lecture de cette lettre attendrit le Comte de Dreux, & le fit ſouvenir du danger où ſon exil alloit encore l'expoſer. Mais ſe connoiſſant peu lui-même ſur ſes vrais ſentimens, il penſa que ceux que lui avoient inſpirés l'amitié, la douceur & la tendre compaſſion de la Ducheſſe, combattroient avec ſuccès un amour qu'il croioit expirant. Ce fut avec cette confiance qu'il fit cette réponſe à Diane.

Ce qui adoucit au moins l'état cruel où je ſuis, eſt que ma diſgrace n'entraîne pas la vôtre.

J'oublie, quand j'en remercie le Ciel, que votre pouvoir ſur un Prince qui vous adore, peut operer mon rapel. Ou plutôt, ſi je ſouhaite que vous l'obteniez, vous êtes le ſeul objet qui me le fait déſirer. Ce que je ſuis, peut me conſoler de tout ce que la fortune me refuſera, excepté de votre perte. Je vais à Breſtot y gémir d'être éloigné de vous : j'y ſentirai à tous les inſtans combien votre eſprit, vos conſeils & la douceur de votre commerce me manquent. Ma confiance pour vous, vos bontés pour moi, votre amour ſi tendrement déguiſé, & cette amitié dont mon égarement avoit tant de beſoin, tout a ſerré les liens qui m'attachent à vous pour la vie ;

& je me crois aſſez fort pour arriver à Breſtot ſans trembler. Nourriſſez-y la volonté où je ſuis de n'avoir rien de plus cher que vous, par de frequentes aſſurances que vous êtes pour moi toujours la même. Adieu, Madame, je pars déſeſperé de m'éloigner de vous, & auſſi tourmenté de l'idée que je me fais de votre douleur que de la mienne.

Le Comte de Dreux partit une heure après avoir écrit cette lettre.

La Ducheſſe de Valentinois, revenue à elle-même, maîtriſant ſa douleur, prenant un viſage tranquille, alla chez le Roi. Ce Prince, ſeul dans ſon cabinet, y étoit

abſorbé dans la plus profonde rêverie. Je rougis pour vous, Sire, lui dit-elle, de vous trouver dans cette ſituation. Le Comte de Dreux m'aimoit, ou ne cherchoit qu'à gagner mon amitié pour favoriſer ſon ambition. Que vous importe ? Il eſt puni, ou de ſa témerité, ou de ſon imprudence. Vous le ſçavez, Sire, j'ignorois qu'il fût d'intelligence avec mon Page. S'il y en avoit eu entre lui & moi, j'aurois ſçû le faire mon Chevalier avec plus d'adreſſe.

Votre Majeſté me croit ou criminelle ou innocente. Si elle me ſoupçone d'infidélité,

je ne dois l'occuper que l'inſtant qu'il faut pour m'éloigner à jamais de ſes yeux. Si elle me croit auſſi ſenſible à ſa tendreſſe que je le ſuis en effet, le nuage qu'a élevé dans ſon eſprit une démarche haſardée par un jeune homme, encore incapable de réfléchir & d'agir avec prudence, doit être déja diſſipé.

L'amour extrême de Henri pour Diane, & l'ignorance où elle avoit été de la ſupercherie du Comte de Dreux, la juſtifioient chez ce Prince. Non, lui dit-il, je ne vous crois pas criminelle, mais l'inſolent Dreux cherchoit à vous la rendre. Il doit payer

ſon imprudente audace d'un exil éternel. Eternel, Sire, repartit la Ducheſſe de Valentinois, vous ſeriez injuſte : ce ſeroit punir trop ſéverement la ſimple volonté, en ſuppoſant même que le Comte de Dreux eût déſiré de me plaire. Avouez-le moi, Madame, lui dit le Roi, je ne l'en haïrai pas davantage. Vous l'en haïriez moins, répondit-elle, que je ne vous le dirois pas, je trahirois la vérité. Non, le reſpect que le Comte de Dreux vous doit, ne s'eſt jamais démenti. Mais, continua-t'elle, que réſout Votre Majeſté ſur la partie de chaſſe marquée

pour demain ? Elle eſt rom-puë, repartit Henri.

La cauſe de la prompte diſ-grace du Comte de Dreux, reprit Diane, ſera aujourd'hui le ſujet de la curioſité de tou-te la Cour. Voulez-vous lui faire penſer que Dreux, d'in-telligence avec moi, a oſé vous outrager ; que trop foible pour me punir, toute votre vengeance tombe ſeulement ſur le moins coupable ? Non, Sire, la partie de chaſſe doit ſubſiſter. Je n'ai point de Chevalier. Eh bien, vous êtes bon pour deux. Plus d'une fois vous vous en êtes aſſuré. Vous ſerez le Chevalier de la Comteſſe de Roye, & en

même tems vous ſerez le mien. Je vous promets d'en laiſſer les honneurs à la Comteſſe.

Le Roi ſéduit par tout ce que Diane venoit de lui dire, charmé de la liberté d'eſprit qu'elle montroit, prenant ſa plaiſanterie gaie & légere, pour une preuve que l'exil du Comte de Dreux n'affectoit pas ſon cœur, lui répondit en ſouriant : Je ſuis dans l'habitude de ſouſcrire à tout ce qui vous plaît ; je ſerai demain votre Chevalier, je vous remets le ſoin de me faire ſouvenir pendant la chaſſe & le ſouper, que je dois être auſſi celui de la Comteſſe de

Roye. Et moi, Sire, répliqua la Ducheſſe, j'exige de votre Majeſté d'éloigner tout nuage. Elle ſera examinée : qu'elle ait ſa phiſionomie & ſa gaieté ordinaire.

Le Roi vit avec quelque ſurpriſe le Marquis de Morainville à ſon diner. Cet affligé pere s'approcha de l'oreille de ce Prince, & lui dit : Sire, mon fils a obéi aux ordres de Votre Majeſté. Il eſt parti. Un moment après Henri ſurprenant le Marquis de Morainville, qui le regardoit avec une attention inquiéte, lui tint ce diſcours.

Vous cherchez à lire dans mes yeux ſi vous partagez la

diſgrace de votre fils. Non: Je ne vous rends pas reſponſable de ce dont je le punis. Vous pouvez reſter à ma Cour, vous m'y ſerez toujours un objet agréable, parce que je vous eſtime & que je vous aime. Peut-être même vous prouverai-je bientôt encore la confiance que j'ai dans votre zéle pour moi, & le cas que je fais de votre prudence, de votre eſprit & de vos lumieres.

Que de réflexions, qui n'avoient pas cette ſuite qu'une raiſon repoſée leur donnent, agitoient le Comte de Dreux, pendant qu'il s'éloignoit de Paris! Diane & Eleonore ſe préſentoient

présentoient tour à tour à son esprit agité. Il plaignoit Diane, il craignoit Eléonore. Il trembloit, & désiroit en même tems de la voir. La pitié lui montroit Diane à plaindre, mais c'étoit l'amour qui lui montroit Eléonore redoutable. Plus il aprochoit de Brestot, moins il étoit d'accord avec lui-même. L'impatience qu'il sentoit d'arriver, lui faisoit redouter cet instant.

Quel fut son trouble! lorsqu'encore à plus d'une lieue du Château, il en apperçut les tours. Il frémit à leur vûe. Il sentit toute sa tendresse se réveiller. Qu'il en fut effraié!

Que deviendrai-je à Breſtot, s'écria-t'il ? Comment en ſoutiendrai-je le ſéjour forcé, ſi je ſens renaître ma malheureuſe paſſion, au ſeul aſpect du Château ?

L'amitié & la reconnoiſſance ont bien peu de pouvoir pour vaincre l'amour. Le trouble du Comte de Dreux ne l'en inſtruiſoit que trop. A meſure qu'il avançoit, il étoit effrayé de l'état de ſon cœur. Il s'étoit flatté que la Ducheſſe y avoit fait plus de progrès.

Ce ſeroit un tableau difficile à répreſenter, que l'inſtant où le Comte de Dreux arriva à Breſtot. Le jour

tomboit, Meſdemoiſelles de Dreux, accompagnées du Marquis de Vatteville, ſe promenoient dans l'avenue du Château, ſuivies de Tremonde & de ſa femme. Vatteville dans ce moment les entretenoit des agrémens que leur frere avoit à la Cour, lorſque Mademoiſelle de Morainville crut le reconnoître encore aſſez éloigné d'eux. Ah! ma ſœur, s'écria-t'elle avec tranſport, je vois mon frere. C'eſt lui. Il vient à nous. Courons au devant de lui. Tous trois à pas précipités avancerent. Eléonore, étonnée & ſaiſie de joie, ne ſçavoit comment l'expri-

mer, ſes larmes en furent les premiers garands.

Le Comte de Dreux, encore plus touché de ſon état intérieur que de ſa diſgrace, recevoit les careſſes de ſes ſœurs & celles de ſon ami Vatteville, avec un air embarraſſé. Il parut même moins empreſſé pour Eléonore, que pour Eliſabeth. Eléonore, avec ſes graces ordinaires, laiſſa appercevoir à ſon frere qu'elle en étoit bleſſée. Le Comte, pénetré de la ſenſibilité de ſa ſœur, & preſſé par ſes propres mouvemens, la prit dans ſes bras, & ſans lui dire un mot, il l'embraſſa, en laiſſant

échapper quelques larmes. Ah ! mon frere, qu'avez-vous, s'écria Eléonore ? quelle douleur vous presse ? Je sens dans votre embrassement, que vous m'aimez toujours, mais je vois que votre ame est agitée. Expliquez-vous. Parlez. Vous voyez, ma chere Eléonore, répondit-il, un homme disgracié. Qu'entens-je, s'écria Vatteville ! Oüi, reprit Dreux, c'en est fait, mon cher Vatteville, je n'ai plus rien à esperer de la Cour. Je suis aujourd'hui l'objet de l'indignation de Henri ; je reviens par son ordre à Brestot, peut-être pour y gémir

le reſte de ma vie de ma cruelle deſtinée. Mais avançons, ajoûta-t'il, entrons au Château. Puiſque la Comteſſe de Dreux doit être informée de mon infortune, allons la lui apprendre. Que je crains ſa douleur! Puiſſe-t'elle être moins violente que la mienne, dit Eléonore! Puiſſai-je, mon frere, adoucir la vôtre! Tous quatre ſans parler regagnerent le Château, le Comte n'oſant preſque lever les yeux ſur Mademoiſelle de Morainville.

Une mere ambitieuſe, qui doit le plaiſir de revoir ſes enfans à une diſgrace, gémit en les embraſſant. La

Comteſſe de Dreux, femme forte, ſçut cacher à ſon petit-fils l'impreſſion douloureuſe qu'elle recevoit de la nouvelle de ſon exil. Avant de lui faire aucune queſtion, elle dit à Eliſabeth & à Eléonore de la laiſſer ſeule avec leur frere.

Le Comte de Dreux fut de bonne foi avec une grand-mere ſi digne de ſa tendreſſe & de ſa confiance. Il lui avoüa qu'il avoit cherché à plaire à la Ducheſſe de Valentinois, qu'il lui avoit plû, & que ſa diſgrace étoit l'effet de la jalouſie de Henri.

Le Maréchal de S. André & le Maréchal de Briſſac,

lui dit la Comteſſe, ont été plus prudens que vous, auſſi ont-ils été plus heureux. Leur expérience que vous n'avez pas encore eu le tems d'acquérir, leur a ſauvé les fautes qui pouvoient les perdre. Vous apprenez à vos dépens, mon fils, que les années peuvent ſeules former & meurir l'eſprit. A peine le Comte fut-il ſorti du cabinet de la Comteſſe, que ſes deux ſœurs le mirent à de cruelles épreuves par leurs queſtions & par leurs careſſes.

La préſence de Mademoiſelle de Morainville, que le Comte ſon frere n'avoit ja-

mais trouvée ſi belle, le plaiſir qu'il avoit ſenti en la revoyant, les tranſports de joye de cette aimable ſœur au moment de ſon arrivée, ſa douleur en apprenant ſon exil, tout dans un inſtant redonna de nouvelles forces à ſa paſſion. Que je me trompois ſur mes propres ſentimens, diſoit-il! La génereuſe pitié de Diane, la connoiſſance qu'elle avoit de mon égarement, ma confiance pour elle, la conſolation que je trouvois à l'entretenir de ma foibleſſe, étoient donc les ſeuls motifs qui me la rendoient chere, tandis que je croyois qu'el-

le triomphoit insensiblement d'Eléonore dans mon cœur. La Duchesse y lisoit mieux que moi.

Le Marquis de Vatteville, mortellemement affligé du cruel revers de fortune qu'éprouvoit son ami, lui dit, en le quittant pour retourner chez son oncle : Dans votre malheur, mon cher Dreux, vous avez au moins une consolation. C'est au sein de votre famille, au milieu de tout ce qui vous est cher, que le Roi vous envoye, & moi, je ne vous quitterai presque plus. Je vous le promets, sans me souvenir que vous êtes le frere de l'objet que j'a-

dore. Non, je ne puis être heureux, quand vous ne l'êtes pas. Je vais prévenir mon oncle; ſon amitié pour le Marquis de Morainville, ſon eſtime pour vous, & ſa tendreſſe pour moi, qu'aucun ſoupçon ne trouble ni n'altere, l'y feront conſentir.

La paſſion réciproque du Marquis de Vatteville & de Mademoiſelle de Dreux, le bonheur ſans reproches dont ils joüiſſoient, leur joye pure, le plaiſir innocent qu'ils goûtoient de ſe voir & de s'aimer, l'eſpoir d'être un jour unis, en charmant le Comte de Dreux, lui faiſoient ſentir l'excès de ſon malheur.

Les inſtans où ces amans s'entretenoient de tout ce qui ſe paſſoit dans leur ame, le jettoit malgré lui dans de triſtes & affligeantes réflexions.

La nouvelle de la diſgrace & du prompt départ du Comte de Dreux, avoit d'abord été ſçue de tout le monde. Madame de Créqui ne l'apprit que quelques jours après à une Campagne où elle devoit reſter encore un mois. Elle revint ſur le champ à Paris. Elle alla d'abord chez le Marquis de Morainville. Je viens, mon cher oncle, lui dit-elle, en l'embraſſant avec tendreſſe, partager vo-

tre douleur ; je la reſſens, comme vous, & je déſire ardemment de vous être un objet de conſolation. Ah ! ma niéce, s'écria le Marquis de Morainville, mon fils eſt perdu. Je ſuis ſans eſpérance de le revoir à la Cour de Henri. La colere de ce Prince ferme à jamais à ſon ambition, la carriere que ſa naiſſance, ſoutenue de ſon mérite, devoit lui faire fournir.

Son ardeur à la courir trop rapidement, répondit la Comteſſe de Créqui, le fait tomber dans un précipice qu'il auroit dû enviſager avec aſſez de crainte, pour pré-

ferer d'y marcher plus lentement. Mais, mon cher oncle, la jeunesse & la prudence ne marchent guéres ensemble. Ces deux ennemies, réconciliées & réunies, rendroient l'homme trop heureux; elles lui prépareroient une vieillesse sans remords; il n'auroit point à rejetter d'humilians souvenirs.

Le Marquis de Morainville, après avoir confié à Madame de Créqui, l'imprudence de son fils, ajoûta : Le Roi ne lui pardonnera jamais. Il vieillira à Bresstot, dévoré de regrets & d'ennuis. Si le Comte de Dreux, reprit Madame de

Créqui, m'eſtime aſſez pour me croire capable de lui en adoucir le ſéjour; ſans être effrayée, ni de ſon exil, ni de la longueur dont il pourra être, je conſens à le partager avez lui, je lui offre ma main.

Ce que j'entens, me ſaiſit d'admiration & de joye, s'écria le Marquis de Morainville. Vous, ma niéce, dit-il en prenant la Comteſſe de Créqui dans ſes bras, vous offrez à mon infortuné fils, pour le ſoutenir contre ſon malheur, de le partager avec lui! Ah! ce n'eſt pas aſſez d'être tendre pour cet effort, il faut être encore plus gé-

nereuſe ! A votre âge, maîtreſſe de choiſir à la Cour un époux, vous préferez un homme proſcrit ! Dès ce moment je vais partir ; je vais apprendre à mon fils, que l'amour dans le même inſtant lui veut plus de bien, qu'il ne lui a fait de mal. Je pars. Dans peu de jours vous me reverrez, ma niéce.

Heureuſe diſgrace, ajoûta le Marquis de Morainville ! Je lui devrai le bonheur ſuprême, où j'aſpirois depuis le moment où le Comte de Créqui a ceſſé de vivre. Partez, mon oncle, lui dit Madame de Créqui ; & ſi le Comte de Dreux accepte ma

main, je ſuis prête à vous ſuivre.

Le Marquis de Morainville prit ſur le champ la route de Breſtot. Il marchoit avec la flatteuſe penſée que ſon fils alloit devoir à la Comteſſe de Créqui, non ſeulement ſon rappel à la Cour, mais un bonheur durable. Son arrivée ſurprit peu le Comte de Dreux; mais lorſque le Marquis de Morainville, l'ayant pris d'abord en particulier, lui dit le ſujet de ſon voyage, il en fut mortellement affligé. Il vit avec effroi le coup ſenſible qu'il alloit porter à ſon pere, en rejettant l'offre que lui fai-

ſoit Madame de Créqui. Il écoutoit le Marquis de Morainville, ſans lui répondre : il ſentoit combien il étoit difficile de juſtifier ſon refus. C'étoit une femme reſpectable, qui ne laiſſoit rien à déſirer, ni à la vanité, ni à l'amour, ni à l'interêt, qui vouloit unir ſon ſort brillant à ſa triſte deſtinée.

Le ſilence du Comte de Dreux, ſon air confondu, étoient une réponſe pour le Marquis de Morainville. Sa douleur fut inexprimable, en ſentant que ſon fils alloit rejetter ſa propoſition. Alors portant un regard fixe ſur Dreux, il lui dit : Ne vous

aurai-je donné la vie que pour me donner la mort ? Voulez-vous nourrir ma vieilleſſe & celle de ma mere, d'amertume & de chagrin, quand vous pouvez, en vous uniſſant à Madame de Créqui, la combler de ſatisfaction ?

Ce mariage, fait d'abord après votre diſgrace, perſuadera au Roi, qu'amoureux de la Comteſſe de Créqui, vous ne cherchiez qu'à ſaiſir les occaſions d'être un objet agréable à Diane, & opérera votre rappel. Diane même, généreuſe, capable d'un noble effort, dévorée du regret de ne vous avoir aimé que

pour vous fermer la route des graces & des dignités, que vous auriez obtenues sans elle, consentira à vous voir possesseur de Madame de Créqui. Consultez-la : son avis sera un aveu, j'en suis certain.

Le Marquis de Morainville, impatienté du morne silence de son fils, après lui avoir montré avec force les avantages qu'il trouvoit dans l'offre que lui faisoit Madame de Créqui, ajoûta : Sans le secours que vous présente un amour aussi tendre que délicat, envisagez le terme affreux de votre exil : ce terme est jusqu'à la fin de vos

jours, ou jusqu'à la fin de ceux de Henri.

Plus le Comte de Dreux étoit sensible au procedé généreux de Madame de Créqui, plus il lui prouvoit sa tendresse pour lui, plus il se sentoit de force pour refuser la preuve qu'elle vouloit lui donner de la plus délicate passion. La sie ne pour Mademoiselle de Morainville, plus violente que jamais, lui montroit tout le danger de s'unir à une femme aussi pénetrante que tendre; à une femme, qui bientôt blessée de son indifference, découvriroit la cause des caprices, des inégalités, peut-être du

brusque dont malgré lui elle seroit la victime ; à une femme, à qui il deviendroit odieux, au moment même qu'elle connoîtroit l'objet de sa foiblesse; objet qui deviendroit celui de sa haine.

Toutes ces réflexions que faisoit le Comte de Dreux, pendant que son pere parloit, l'affermissoient dans la résolution où il étoit de ne pas envelopper dans son malheur Madame de Créqui. Au moins, mon fils, lui dit le Marquis de Morainville, répondez-moi.

Plus vous me faites voir tout ce que vaut Madame de Créqui, repartit enfin le

Comte de Dreux, plus je le ſens moi-même, plus elle eſt digne d'être heureuſe : plus elle mérite un ſort qui ne lui laiſſe rien à déſirer, moins je dois accepter l'honneur qu'elle veut me faire. Son procédé que j'admire, qui me touche vivement, qui me la rendra chere à jamais, me preſcrit d'y répondre. Non, je n'accepterai pas l'offre qu'elle me fait. Je ſerai tel que doit être le Comte de Dreux, quand j'aſſocierai à ma deſtinée une femme, qui ſans doute ſera digne de faire mon bonheur. Voila ma réſolution, continua-t'il. Vous me preſſerez en vain. En vain

vous me montrerez tou s es avantages que je rejette, je connois la Comteſſe de Créqui, perſonne ne la reſpecte plus que moi; je ſcai combien elle eſt adorable; je ſens ce que je perds; c'eſt parce que je le ſens, que vous me trouvez & que vous me trouverez inébranlable.

Etonné, bleſſé de l'opiniâtre réſiſtance du Comte de Dreux, le Marquis de Morainville, pénétré de douleur, le quitta ſans lui parler. Il paſſa chez la Comteſſe de Dreux, où étoient Eliſabeth & Eléonore. Il ne leur cacha pas le ſujet qui l'avoit amené à Breſtot. La Comteſſe de Dreux,

Dreux, qui ſçavoit le déſir ardent que ſon fils avoit, depuis la mort du Comte de Créqui, d'unir le Comte de Dreux à cette charmante veuve, ſentit comme lui un regret vif de voir ſon petit-fils manquer un établiſſement auſſi avantageux, par le caractere & les qualités de Madame de Créqui, que par ſes grands biens.

Le Marquis de Morainville connoiſſoit la fermeté de ſon fils, quand il avoit pris un parti : il ne lui reſta d'eſperance pour l'amener à ce qu'il déſiroit, que de lui faire ſentir, par un départ précipité & ſans le revoir, à

quel point il étoit offensé de sa résistance. La douceur, le ton de l'ami qu'il avoit toujours employé avec son fils, ou pour l'instruire, ou pour le reprendre, lui avoient assuré toute sa tendresse. Il se flatta que cette tendresse, les sages répresentations de la Comtesse sa mere, les réflexions qu'il feroit seul, & la peine qu'il ressentiroit de s'attirer la juste colere d'un pere par une désobéissance si condamnable, pouvoient lui arracher son aveu pour épouser la Comtesse de Créqui.

Au jour naissant le Marquis de Morainville partit, avec l'esperance que le Com-

te de Dreux, en apprenant ſon départ, honteux & repentant, envoyeroit ſur ſes pas pour l'arrêter en chemin. Dans cette idée il marchoit lentement : à meſure qu'il approchoit de Paris, ſon eſpoir diminuoit, & ſon affliction augmentoit. La penſée qu'il alloit en même tems percer le cœur de la Comteſſe de Créqui d'un coup ſi ſenſible, & mortifier ſon amour-propre, lui faiſoit redouter le moment où il paroîtroit devant elle.

Quelle fut la ſurpriſe du Comte de Dreux, lorſque le matin il apprit que ſon pere n'étoit plus à Breſtot! Le Roi

m'exile, s'écria-t'il ! Je ſuis l'objet de ſon indignation : je ſuis proſcrit peut-être pour ma vie. Les murs de Breſtot ſont l'enceinte de l'univers pour moi. Je ſuis broüillé avec le meilleur & le plus tendre des peres. Une paſſion auſſi malheureuſe que criminelle me tyranniſe. Mon malheur eſt-il aſſez complet ! Il paſſa ſur le champ chez la Comteſſe de Dreux, qui lui dit : Vous me coûterez un fils qui eſt votre pere. Serez-vous aſſez inſenſible à ſa douleur, pour ne pas en arrêter la cauſe ? Madame de Créqui vous ouvre une voie pour faire finir votre exil, pour vous

rendre la bienveillance de votre Roi, pour vous remener à ſa Cour, mérite-t'elle votre refus ? Rougiſſez, mon fils, de ce caprice ; rougiſſez encore plus de votre dureté pour un pere uniquement occupé de votre bonheur. Faites courir après lui ; envoyez Tremonde lui apprendre, que ſoumis à ſa volonté, vous recevrez avec plaiſir la main de la plus aimable & de la plus digne femme qui fut jamais.

J'ai vû la douleur que ma déſobéiſſance cauſoit à mon pere, répondit le Comte de Dreux, ma tendreſſe pour lui a pû la ſoutenir. C'étoit

Madame de Créqui que j'estime, que je respecte; dont je connois toutes les admirables qualités, pour qui mon pere me parloit; Madame de Créqui, assez prévenue en ma faveur pour m'offrir sa main. Jugez, Madame, de l'éloignement extrême que j'ai pour prendre un engagement. Non, dans la cruelle circonstance où je me trouve, rien ne m'y contraindra.

Le Comte de Dreux sortit en prononçant ces dernieres paroles, il alla dans le parc. Mademoiselle de Morainville s'y promenoit; son air étoit triste, le chagrin que venoit de causer à son pere le

Comte de Dreux, & ſon prompt départ la touchoit véritablement. Dès qu'elle apperçut ſon frere, elle courut à lui.

Allez-vous vous joindre à la Comteſſe de Dreux, lui dit-il, pour ajouter à la honte que je reſſens de déſobéir à mon pere? Aurez-vous cette cruauté? Oüi, répliqua Eléonore, & ſi j'ai du pouvoir ſur vous, mon frere, prouvez-le moi, en vous uniſſant avec la Comteſſe de Créqui. Vous le ſouhaitez donc Eléonore, reprit Dreux? Je ſouhaite votre bonheur, repartit Eléonore. Mon bonheur, reprit ſon frere! Ce

qui pourroit ſeul le faire, me rend malheureux pour le reſte de ma vie.

Que je hais la Ducheſſe de Valentinois, s'écria Mademoiſelle de Morainville! C'eſt ſon égarement pour vous, qui cauſe votre diſgrace, & c'eſt l'amour qu'elle vous a inſpiré, qui vous fait réſiſter à ce que veut un pere que nous devons adorer. Que vous êtes cruelle, Eléonore, lui dit le Comte de Dreux! Que de coups ſenſibles vous me portez! Le plus douloureux eſt de vous voir déſirer.... A cet endroit le Comte ſe tut, & quitta Eléonore.

Madame de Créqui, ſans paroître ni troublée, ni offenſée, écouta le Marquis de Morainville lui rendre un compte ſincere de ſon voyage, ſans chercher à excuſer le Comte de Dreux. Croyez, mon oncle, lui dit-elle, que je ne veux point de mal à votre fils d'un caprice, ſans doute plus fort que lui : je lui ſçais même gré d'avoir ſçû le déguiſer ſous le nom de génerosité. Je me reproche ſeulement de vous avoir donné une occaſion, que peut-être vous n'auriez jamais eue, d'être peu ſatisfait d'un fils qui mérite toute votre tendreſſe.. J'exige mê-

me de vous, mon cher oncle, de ne pas ajoûter à ses chagrins, celui d'être broüillé avec un pere, pour qui je connois son attachement. En le rendant plus malheureux, vous en seriez encore plus à plaindre. Punir ce qui nous est cher, c'est se punir soi-même.

La démarche que j'ai faite, continua Madame de Créqui, vous a instruit de mes sentimens pour votre fils. Ils ne se démentiront jamais. Son refus ne le rend pas moins digne de l'estime, qui m'a menée pour lui jusqu'à la tendresse. Il ne veut pas accepter ma main, je

n'en diſpoſerai en faveur de perſonne. Lui ſeul pouvoit me rendre heureuſe. A meſure que la Comteſſe de Créqui parloit, le Marquis de Morainville ſentoit redoubler ſes regrets, ſa douleur & ſon admiration. Il la quitta, ſaiſi de tous ces differens mouvemens.

L'amour a des droits ſur un cœur qu'il a rendu ſenſible, que ni le courage, ni la fermeté ne peuvent lui enlever. Madame de Créqui l'éprouva. Accablée ſous le poids d'une triſteſſe, dont elle n'étoit la maîtreſſe qu'en apparence, au dégoût du monde & des plaiſirs, crai-

gnant d'être ſollicitée, preſſée pour accepter un époux, eſpérant que le tems & la raiſon la montreroient au Comte de Dreux digne de faire ſon bonheur, elle prit le parti de ſe retirer dans ſes terres, avec la réſolution d'y reſter autant de tems que le Comte de Dreux ſeroit éloigné de la Cour. Elle partit peu de jours après le retour du Marquis de Morainville.

Ce pere infortuné écrivit à la Comteſſe de Dreux : il lui rendoit exactement tout ce que lui avoit dit Madame de Créqui ; avec quelle modération & quelle tendreſſe pour le Comte de Dreux,

elle lui avoit parlé : il l'inſtruiſoit du parti qu'elle avoit pris.

Le Comte de Dreux ne put lire cette lettre, ſans plaindre Madame de Créqui, & ſans ſentir un regret vif de lui avoir fait éprouver un refus, auquel elle ne devoit pas s'attendre. Cette lettre excita dans ſon cœur de nouveaux remords, de ne pouvoir vaincre une paſſion qui l'avoit forcé à refuſer les preuves, que vouloit lui donner de la ſienne Madame de Créqui.

Un jour qu'il ſe promenoit ſeul, il ſe trouva, ſans s'en appercevoir, vis-à-vis Made-

moiſelle de Morainville : elle étoit aſſiſe dans un boſquet, où elle rêvoit profondément. A quoi penſiez-vous, lui demanda-t'il ? J'étois occupée de ma ſœur & du Marquis de Vatteville, répondit-elle : je ſuis inquiéte pour eux de l'avenir, il peut trahir leur eſpérance. Qu'ils ſont heureux, repartit le Comte ! Il ne leur eſt pas défendu de s'aimer, & ils s'aiment tendrement. Mais vous, Eléonore, pourſuivit-il, leur bonheur, dont vous êtes ſans ceſſe le témoin, ne diſpoſe-t'il pas votre cœur à la tendreſſe ? N'attendez-vous pas avec impatience le

fortuné mortel qui doit un jour vous rendre ſenſible.

Je ne ſçais ce que c'eſt que l'amour, répliqua Eléonore ; mais je ſens que mon amitié pour vous ne me laiſſe déſirer que la vôtre. Je ſens qu'elle me rend auſſi heureuſe que ma ſœur, dans les momens où je me dis que vous m'aimez autant que je vous aime. Non, Eléonore, reprit le Comte, vous ne m'aimez pas comme je vous aime, je n'oſe même le ſouhaiter. Pourquoi cette injuſtice, lui dit-elle ? Qu'ai-je fait pour m'attirer ce reproche ? Ce n'eſt pas un reproche, repartit ſon frere, c'eſt délica-

teſſe. Eh bien, répliqua-t'elle vivement, je l'ai comme vous, cette délicateſſe. Je penſe & je crois vous aimer plus que vous ne m'aimez. J'en ai même la certitude. La certitude, reprit Dreux! Quelle eſt-elle ?

Votre diſſipation à la Cour, repartit Eléonore, m'a dérobé la conſolation de recevoir une ſeule de vos lettres, tandis qu'à Breſtot occupée uniquement de vous, j'y gémiſſois de votre oubli. Ah! mon frere, que cette indifference m'a coûté de larmes! Ah! Eléonore, s'écria le Comte, il m'en a plus coûté qu'à vous pour garder

ce ſilence que vous me reprochez. Que de fois j'ai voulu le rompre ! Que de fois j'ai pris la plume ! Mais me défiant toujours....

Dans ce moment Vatteville parut à l'entrée du boſquet. Qu'allois-je laiſſer échaper, ſe dit le Comte à lui-même ! Fuions avec ſoin les occaſions d'entretenir Eléonore ſans témoin. Ces inſtans ſeroient trop périlleux pour ma foible raiſon.

Le Comte de Dreux, effraié du danger où ſa paſſion venoit de l'expoſer, humilié d'être ſi peu maître de lui, penſa qu'il devoit paroître encore plus ſenſible à ſa diſ-

grace aux yeux de tout le monde, qu'il ne l'étoit en effet. Il ſe dit auſſi qu'il devoit fuir Eléonore, il ſe le promit: mais ſouvent emporté par le charme de la voir & de l'entretenir, il cédoit malgré lui au penchant qui l'entraînoit vers elle. Jamais d'accord avec lui-même, il la cherchoit, il la fuioit; du plaiſir qu'il montroit à être avec elle, il paſſoit à une ſombre rêverie: il reſtoit quelquefois des heures entieres auprès d'elle ſans parler, & ſans répondre à tout ce qu'elle lui diſoit, ſouvent même il la quittoit au milieu d'un propos dont il craignoit les ſuites.

Dans ces momens de combats le Comte de Dreux, pour ſe prêter des forces contre ſa foibleſſe, ſe rappelloit l'idée de la Ducheſſe, ſes bontés, ſon cœur mis par lui à de ſi rudes épreuves, l'amitié qu'elle oppoſoit à ſon égarement, les ſentimens qu'il devoit enfin à des procédés auſſi rares qu'admirables.

Ces réflexions & les fréquentes lettres qu'il recevoit de Diane, excitoient dans ſon ame des mouvemens de pitié en ſa faveur, mais toujours détruits par un ſeul regard d'Eléonore. Lorſqu'il prenoit la plume pour écrire à la Ducheſſe, il ne ſçavoit comment

répondre, ni à ſa tendreſſe, ni aux queſtions qu'elle lui faiſoit ſur l'état de ſon cœur.

La Ducheſſe ne fut pas long-tems à en juger, elle en fut bien plus affligée que ſurpriſe. Elle l'avoit prévû. Mais toujours la même, elle ne lui laiſſoit voir qu'une douleur auſſi tendre que douce; elle ne lui parloit de ſa ſituation intérieure que pour le plaindre, en l'aſſurant qu'elle n'en travailleroit pas avec moins de chaleur pour calmer la colere du Roi.

Diane qui préſumoit tout de ſon crédit ſurHenri,comptoit d'obtenir dans la ſuite le retour du Comte de Dreux :

elle penſoit que ſa conduite avec cet infortuné, en balançant ſa tendreſſe pour Eléonore, opéreroit un jour le bonheur ſuprême d'être aimée de lui. Auſſi vaine que paſſionnée, elle ne pouvoit renoncer à cette flatteuſe idée.

Les occupations & les plaiſirs qui varioient les jours & les heures à Breſtot, dans le premier voyage du Comte de Dreux, y étoient devenus languiſſans, ils ſe reſſentoient de la diſgrace & de l'état intérieur du Comte. La chaſſe qu'il aimoit avec ardeur, étoit l'amuſement qu'on prenoit le plus ſouvent dans le parc de Breſtot.

Le Comte de Dreux, toujours en proye à ſa paſſion & à ſes remords, craignant de plus en plus Eléonore, devint particulier, & même farouche. Il échappoit aux empreſſemens de ſes ſœurs, pour aller ſe jetter dans la forêt avec ſon cher ami Vatteville. Vatteville qui n'attribuoit ce changement qu'au chagrin de ſon exil, cherchoit ſans ceſſe à lui en adoucir la peine; il le flattoit toujours de l'eſpoir que la Ducheſſe obtiendroit bientôt ſon rappel. Dreux ne répondoit à ſes diſcours que par des ſoupirs.

Vatteville devenoit tous les jours plus néceſſaire à

Dreux, par ſes attentions à le chercher, à ne jamais le laiſſer livré à lui-même, à le diſtraire par des converſations quelquefois raiſonnées, quelquefois auſſi qui ne rouloient que ſur de ſimples bagatelles, débitées avec agrément & légereté, & par l'occaſion naturelle qu'il lui donnoit d'éviter Mademoiſelle de Morainville. Mais la fortune qui n'étoit pas laſſe de perſécuter le Comte de Dreux, le frappa encore d'un nouveau coup.

Fin du premier Tome.

2 vols
Complete
VRD.

